LA MONTAGNE DE BOIS

(WILLOW-BUNCH, SASK.)

Histoire de la

Saskatchewan Méridionale

PAR L'ABBÉ C. RONDEAU

MISE EN ORDRE

PAR LE RÉV. P. ALEXIS, O. M. C.

IMP. L'ACTION SOCIALE, LTÉE

103, RUE STE-ANNE, 103

QUÉBEC

1923

Nihil obstat:

Chs.-E. GAGNÉ, pter. censor.

Imprimatur:

† P.-E. ROY, arch. Sel.

Quebeci, die 29a januarii 1923.

A MON PÈRE

qui, à l'aube de mes jours d'enfance,
me donna mes premières leçons
d'histoire.

L'histoire est la mémoire des siècles immortalisés . . .

Un homme qui n'a pas d'histoire est tout entier dans la tombe ; un peuple qui n'a pas dicté la sienne n'est pas encore né.

Lacordaire)

LETTRE-PRÉFACE

Régina, le 6 mai 1923.

A Monsieur l'abbé Clovis Rondeau,

Bien cher Abbé,

Il y a une maxime qui dit : " L'Histoire a la vue presbyte ; elle voit mieux de loin que de près ".

Cette maxime est vraie sans doute quand il s'agit de trouver la cause réelle des grands événements historiques et d'en comprendre les effets. Mais s'il s'agit seulement des événements ordinaires, journaliers, d'une petite société comme l'est une paroisse, il ne faut pas évidemment attendre longtemps avant de les consigner quelque part : autrement on en perdra la mémoire, la connaissance et souvent on aura à le regretter.

Voilà pourquoi j'ai demandé à mes prêtres de vouloir bien faire sans retard l'historique de leur paroisse et de leurs missions. La chose leur est d'autant plus facile maintenant que la plupart de nos paroisses ne font pour ainsi dire que de naître. Je ne veux pas que ces paroisses s'étant développées, on oublie, au temps de la moisson, les labeurs austères des nobles années de la jeunesse.

Pendant votre séjour dans mon diocèse vous avez bien voulu vous rendre à mon désir et vous avez écrit l'histoire de notre belle paroisse de Willow-Bunch.

J'ai lu avec autant de plaisir que d'intérêt ces pages dans lesquelles vous nous rappelez ces vénérables et vénérés missionnaires, séculiers et religieux, qui sont venus éclairer, consoler, sanctifier quelques pauvres paysans dans nos immenses et solitaires prairies, comme les premiers Pontifes allaient consoler et éclairer quelques esclaves au fond des Catacombes. Vous nous les montrez trouvant leur bonheur à s'occuper de celui des autres, se rappelant que seules les bonnes actions qui les remplissent font la longueur et la valeur des jours, se considérant toujours comme les fermiers du Christ et ne portant intérêt qu'à la moisson qu'ils étaient chargés de récolter et d'enjaveler pour leur Maître.

Que de souffrances ont endurées ces saints missionnaires! Que d'heures donnent encore à un travail obscur et sans gloire ceux qui leur ont succédé! Mais à ceux qui pourraient être étonnés de leur joie en menant une telle vie, ils peuvent dire comme ce maître du XVIème siècle qui peignait avec un soin scrupuleux un coin de muraille perdu dans l'ombre d'une église et qui répondait à ceux qui lui demandaient pourquoi tant de peine puisqu'on n'en verrait rien : " Dieu le verra ".

En lisant ces pages que vous allez publier, on verra facilement que les prêtres qui ont exercé le saint ministère dans cette partie du diocèse ont été de vrais apôtres, c'est-à-dire des hommes qui ont abandonné tout pour être à Dieu et Lui gagner des âmes, des hommes qui sont capables de tous les sacrifices parce qu'ils savent servir un Maître qui ne laisse rien perdre, pas plus une goutte de nos sueurs qu'une goutte de ses rosées.

Vous avez fait une bonne œuvre. Dieu vous en récompensera ; vous avez donné un bon exemple, j'espère que d'autres le suivront : vous avez fait connaître le mérite

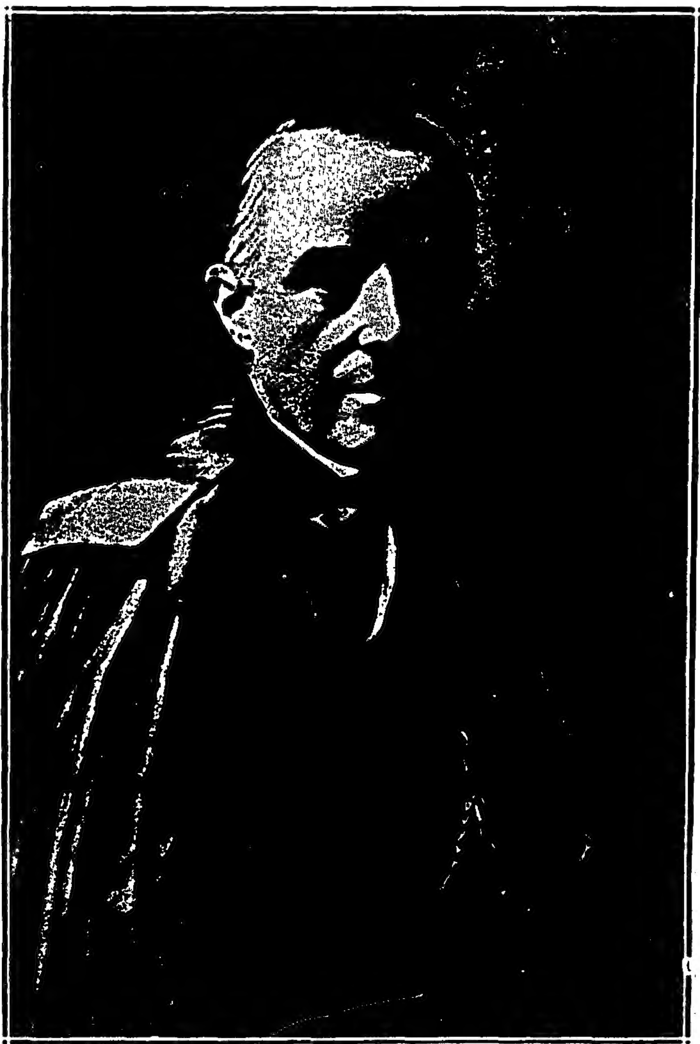
de prêtres qui ont voulu et qui veulent entrer dans la maison de leur Père les bras chargés de gerbes cueillies dans les sillons de leurs douleurs et de leur travail ; une telle œuvre contribuera à attirer à notre chère Église le respect qui lui est dû.

Vous avez eu aussi l'heureuse idée de rappeler ces hardis colons, ces fervents chrétiens que les premiers missionnaires ont eu le bonheur de rencontrer dans ces terres à peu près désertes. Vous faites connaître ces hommes qui aimaient leur foi, qui voulaient la voir se répandre, qui avaient à cœur d'en voir les enseignements se transmettre à leurs enfants et qui, pour cela, tenaient à voir près d'eux les prêtres qui se donnent à Dieu pour les âmes et aux âmes pour Dieu. Quel aide efficace nos missionnaires ont reçu de ces vaillants fidèles qui, du haut du ciel, doivent regarder avec joie les heureux effets de leur dévouement, de leur charité, dont ils possèdent déjà la récompense.

Vous avez voulu aussi louer les braves citoyens qui plus tard ont été les auxiliaires dévoués de nos curés et qui ont travaillé avec eux à rendre la patrie plus grande et l'Église plus prospère.

Veuillez accepter, avec mes félicitations et mes remerciements, l'assurance de mon inaltérable attachement.

† Olivier-Elzéar Mathieu,
Archevêque de Régina.



Mgr. O.-E. MATHIEU
archevêque de Régina

LIVRE PREMIER

LES ORIGINES

CHAPITRE PREMIER

LES SAUVAGES DU NORD-OUEST

Avant la construction du *Pacifique Canadien* à travers les immenses solitudes du Nord-Ouest et l'invasion des colons européens que provoqua l'ouverture de ce puissant chemin de fer, les Prairies étaient, pour ainsi dire, inhabitées. De fait, quelques milliers d'Indiens nomades, vivant de la chair du *buffalo*, prétendaient seuls à l'empire d'un territoire qui peut nourrir des millions de fermiers dans l'abondance de toutes choses. La destruction du buffalo, provoquée par l'imprévoyance des chasseurs sauvages et par les progrès de la civilisation, a consacré la ruine des tribus errantes dont l'histoire et la légende exercèrent jadis une si forte influence sur nos jeunes imaginations. C'est ainsi que le pittoresque disparaît graduellement de la surface de la terre à mesure qu'elle est plus connue et plus scientifiquement exploitée. Faut-il



M. l'abbé A. Lemieux, curé actuel de Willow Bunch.

regretter ce changement ? Non, s'il contribue à l'amélioration du sort des classes laborieuses.

Quatre tribus principales se partageaient alors la Prairie : les Cris, les Pieds-Noirs, les Assiniboines et les Montagnais.

I. Les Cris

Les Cris occupaient et occupent encore aujourd'hui le vaste bassin de la rivière Saskatchewan jusqu'au petit lac des Esclaves, au lac Labiche, et aux environs de Cumberland.

Ces sauvages, de race algonquine, se montrèrent, dès l'abord, bienveillants pour les blancs, lorsque ceux-ci, au commencement du siècle dernier, firent leurs premières apparitions dans le pays. Ils les accueillirent dans leur tribu et leur donnèrent leurs filles en mariage. De fait, la plupart des Métis sont des Cris de race et de langue. Ils étaient divisés en Cris des bois et Cris des plaines ; les premiers, moins nombreux et plus doux ; les seconds, puissants et farouches, vivant en guerre perpétuelle avec leurs féroces voisins, les Pieds-Noirs. Ils sont actuellement tous bons catholiques, et font la joie des missionnaires.

II. Les Pieds-Noirs

Le territoire des Pieds-Noirs était limité, au nord, par la rivière Labiche ; au sud, par le Missouri ; à l'est, par la Saskatchewan du Sud ; à l'ouest, par les Montagnes Rocheuses. Ces sauvages étaient divisés en trois tribus : les Pieds-Noirs proprement dits, les Gens-du-Sang et les Piégans. Ce sont les plus féroces, les plus dépravés de tous les Indiens. Sourds à l'enseignement des missionnaires, la plupart sont demeurés païens. Ils mènent souvent, à

côté des villes, une existence misérable, sur laquelle il vaut mieux ne point insister, par pudeur.

III. Les Assiniboines

Les Assiniboines, fidèles alliés des Cris, constituent la branche septentrionale de la puissante et guerrière nation des Sioux américains. Leurs territoires de chasse s'étendaient depuis les montagnes aux Cyprès et de Bois, pays dont nous écrivons l'histoire, et la rivière Souris, jusqu'à l'Athabaska supérieur.

Une bande de ce peuple habitait le pied des montagnes et se montrait pacifique. D'autres, en petit nombre, dispersés dans les grandes prairies de l'Est, y menaient une existence farouche et misérable. Les Assiniboines sont tous convertis au christianisme ; mais plusieurs, malheureusement sont méthodistes. La plupart des catholiques se trouvent groupés autour du lac Sainte-Anne.

IV. Les Montagnais

Les Montagnais ont pour patrie les territoires du lac Caribou et de l'île à la Crosse. Ils sont les plus doux et les plus honnêtes sauvages du Nord-Ouest. Ils embrassèrent sans difficulté la foi que leur apportèrent les missionnaires et se sont maintenus depuis dans leur ferveur primitive. Dispersés par petites bandes de quelques familles, ils vivent du fruit de leur chasse, et reviennent fidèlement, chaque année, à la mission pour y passer quelques semaines et se retremper dans la piété.

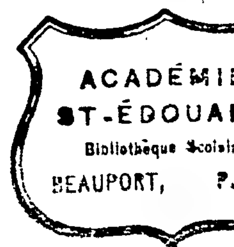
Isolés des autres nations sauvages, ces Indiens ignorent la guerre et sont parfaitement satisfaits de leur sort.

Quelle est la population sauvage du Nord-Ouest ? Le recensement officiel de 1911 nous donne, pour les trois provinces des Prairies, les chiffres suivants :

Manitoba..................	7,876
Saskatchewan................	11,718
Alberta..................	11,630
En tout..............	31,224

Tous ne sont pas catholiques. On compte, en effet, une dizaine de mille protestants ou païens.

———



CHAPITRE II

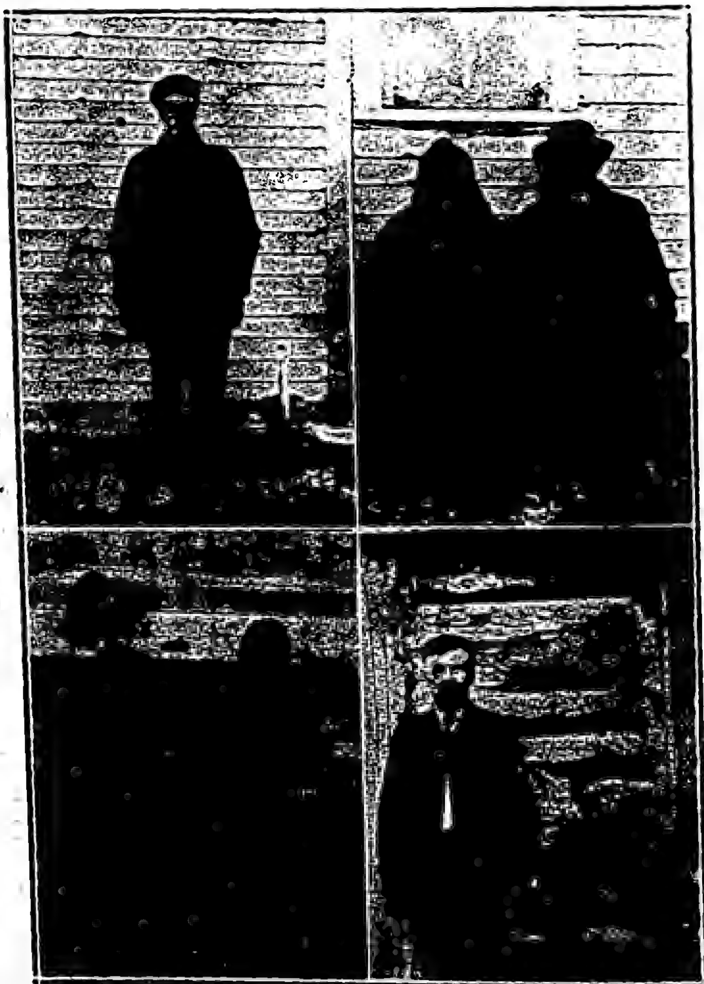
LES MÉTIS

Les Métis ont joué un rôle si important dans l'histoire de Willow-Bunch, qu'il est bon, pour mieux comprendre la suite du récit, d'avoir quelques notions préliminaires à leur sujet. Apparentés aux Sauvages, dont nous venons de parler, les Métis leur sont supérieurs à tous les points de vue.

On sait ce que sont les Métis : des Sang-Mêlés, nés pour la plupart d'un père blanc et d'une mère indienne ou métisse. Plusieurs sont écossais ; mais la majorité sont canadiens-français par leurs pères et portent des noms bien connus dans la province de Québec. On aurait donc tort de mépriser ces parents pauvres.

Ceux qui connaissent l'histoire des deux célèbres compagnies du Nord-Ouest et de la Baie d'Hudson, se rappellent que la plupart des employés, et un bon nombre des commis de ces sociétés étaient recrutés dans la province de Québec et dans les environs de Montréal. Une fois parvenus dans les *Pays-d'en-haut*, quelques-uns de ces jeunes aventuriers prenaient goût à la vie indépendante et se fixaient parmi les tribus en y épousant des sauvagesses. Presque tous gardaient la foi ; et lorsque, à l'aurore du dix-neuvième siècle, les premiers missionnaires, conduits par Mgr Provencher, firent leur apparition sur les bords de la rivière Rouge, ils n'eurent point de peine à former

GROUPE DE METIS



Delphis Short. M. et Mme J. Rouineau. M. et Mme L. Heagy. Mme A. McGillis et son fils Alexandre (Catchou).

des noyaux de paroisses ferventes, en régularisant la situation de ces bonnes gens.

Toutefois, ces paroisses étaient loin de présenter l'aspect de celles que nous voyons, en grand nombre aujourd'hui, dans tout l'Ouest Canadien. Comme les Indiens, les Métis avaient horreur de la vie sédentaire. Ils n'aimaient ni la culture du sol ni l'industrie. La chasse était pour eux un plaisir et une nécessité. L'hiver, ils étaient bien forcés de se bâtir des huttes et des campements pour se protéger contre les grands froids. Ils restaient là souvent à l'étroit, étouffés par la fumée, attendant avec impatience les beaux jours du printemps. Dès que la neige était fondue, c'est-à-dire aux premiers jours de mai, ils pliaient bagages, et tous, hommes, femmes et enfants, partaient pour la grande chasse.

Leurs expéditions toutefois n'étaient point désordonnées.

Les bandes avançaient sous la direction de chefs habiles et vers des buts déterminés. Une journée de marche était de vingt milles environ. Chaque soir, les éclaireurs désignaient le lieu du campement, autant que possible à proximité de l'eau et du bois. On formait un grand cercle avec les charrettes qui servaient de barricades contre les attaques toujours à redouter des Indiens. A l'intérieur du cercle, se trouvait le camp proprement dit, les tentes, le mobilier, et les animaux attachés à des pieux. Enfin, tout au centre, un feu allumé, à la chaleur duquel les femmes faisaient cuire le repas de la famille. C'était tout un monde tumultueux. La nuit, des sentinelles montaient la garde, et les chasseurs, couchés dans l'herbe derrière les charrettes, voyaient sans être vus et tiraient au besoin avec une adresse merveilleuse. Il était très rare que les sauvages parvinssent à forcer un camp de Métis.

D'ordinaire un missionnaire les accompagnait. Le matin, il ouvrait sa tente et célébrait sa messe, tandis que dévotement le peuple se pressait pour l'entendre. Le soir, sur la place publique, au centre du cercle protecteur, tout le monde se réunissait pour la récitation du chapelet.

Durant le jour, le missionnaire enseignait le catéchisme aux enfants, visitait les malades et portait à tous les consolations de son ministère.

Le matin, lorsqu'il était nécessaire, les éclaireurs avertissaient les ménagères d'emporter un peu de bois pour chauffer le thé, au repas du midi. A défaut de bois, on avait recours à la fiente de buffalo, alors abondante dans les prairies. On faisait trois repas par jour, dont le principal était le soir.

Les voyageurs qui traversent en chemin de fer les immenses plaines du Nord-Ouest, les riches fermiers qui, en automobiles, visitent leurs champs dorés d'un blé ondulant sous la brise, ne sauraient se faire une idée du passé, des troupeaux innombrables de bisons, paissant dans les hautes herbes, des hardis cavaliers indiens ou métis, courant sur leurs poneys infatigables, des charrettes grossières, portées sur des essieux de bois, criant, grinçant, capables pourtant de rouler une charge de mille livres; d'un peuple de vieillards, de femmes et d'enfants nomades, joyeux et sains, toujours au grand air, couchant sous la tente, sous les chariots, à la belle étoile, faisant noce aujourd'hui, affamés demain, sans argent, sans soucis. C'était le beau temps, nous disent les anciens. Nous dirons, plus loin, comment on procédait à la chasse au buffalo.

Pour le moment, un mot sur les qualités et défauts des Métis. Ces enfants de nos voyageurs canadiens d'autrefois, se distinguèrent toujours du reste des Indiens par leur

force, leur intelligence, leur beauté, et quelquefois même, par la blancheur de leur teint. Comme guides, chasseurs, interprètes, ils rendirent aux compagnies, aux explorateurs et parfois aux missionnaires, les plus précieux services. On vantait leur fidélité, leur bonne humeur, leur sens de la direction, leur habileté au fusil et à l'aviron, leur intrépidité : toutes qualités qui sont l'apanage des héros d'aventure. Ajoutons que plusieurs de ceux qui eurent la bonne fortune de recevoir une éducation supérieure, se montrèrent, sur les bancs des collèges, les égaux de leurs condisciples de race blanche, firent leur chemin dans le monde, devinrent ministres, députés, éducateurs, etc.

Ceci soit dit pour venger les Métis des calomnies et des mépris dont tant d'écrivains anglais les ont accablés.

Il ne faudrait pas, néanmoins, abonder dans l'erreur contraire et les exalter plus que de raison. Comme il advient d'ordinaire aux Sang-Mêlés, les Métis participent aux qualités et aux défauts des deux races dont ils sont issus.

Un trop grand nombre d'entre eux sont inconstants, susceptibles, dissipateurs, amis des boissons fortes. Ils ne peuvent s'astreindre à un travail suivi, à un genre de vie monotone. Ils ont horreur de la poursuite méthodique de la fortune par la culture des champs, le commerce et l'industrie. D'ordinaire, ils deviennent une proie facile pour le colon européen, âpre au gain et peu scrupuleux, qui a tôt fait de leur acheter leurs terres pour un morceau de pain, une bouteille d'eau-de-vie, et de les réduire à la misère.

Vainement le bon Père Lacombe, qui les connaissait et les aimait, a-t-il voulu obtenir du gouvernement pour eux, des réserves inaliénables, qui les protégeassent contre eux-mêmes et leurs faiblesses : ils se sont indignés qu'on les

comparât à des Indiens, et qu'on leur ôtât le droit de se ruiner librement. Ils n'ont pas su reconnaître à temps les services de leur meilleur ami.

Maintenant, à part quelques heureuses exceptions, les Métis sont plutôt misérables. Désemparés après les échecs de leurs révoltes, abandonnés de tous et surtout d'eux-mêmes, ils donnent le douloureux spectacle d'une race qui tend à disparaître, prouvant à leur façon la fausseté de la doctrine du progrès continu tant prônée par les évolutionnistes doctrinaires, dont l'expérience est aussi courte que grandes sont leurs prétentions.

L'inégalité des races sauvages, métisses et civilisées, est une vérité, une réalité proclamée depuis des siècles, que les faits authentiques de l'histoire n'ont jamais infirmée. L'heure où les Noirs et les Indiens seront devenus les égaux des blancs n'a point encore sonné.

L'Ouest Canadien compte aujourd'hui de douze à quinze mille Métis.

———

CHAPITRE III

L'ÉGLISE CATHOLIQUE AU NORD-OUEST

Les modestes dimensions de ce chapitre ne nous permettent point de narrer dans le détail les voyages et les travaux apostoliques des missionnaires catholiques, jésuites pour la plupart, dans l'Ouest Canadien au XVIIIe siècle.

Ces travaux, d'ailleurs, laissèrent peu de traces. Les rares chrétiens, enfants perdus de la civilisation, qu'on trouvait dispersés dans ces régions inconnues, étaient presque tous des " coureurs des bois " et des voyageurs employés à la traite des fourrures avec les sauvages.

On sait que, vers la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe, deux puissantes corporations, la Compagnie de la Baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest, se disputèrent âprement le monopole du commerce avec les Indiens.

La majorité des employés de la Compagnie du Nord-Ouest étaient des Canadiens-français ; la plupart des serviteurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, au contraire, venaient des Iles Britanniques, particulièrement d'Écosse.

Ces gens-là se marièrent avec des sauvagesses et eurent des enfants qu'on appela les " métis ".

Quelle était la population du Nord-Ouest, au commencement du XIXe siècle ?

Nous comptions alors, dans l'Ouest Canadien, soixante-huit mille sauvages. Ce chiffre n'a pas dû varier sensiblement depuis la découverte du pays. Quant aux Européens et aux Métis, on estime que leur nombre ne dépassait point un millier.

Les véritables pionniers de la civilisation dans ces régions sont un Écossais, Lord Selkirk, et un Canadien français, Monseigneur Provencher.

L'idée vint un jour à Lord Selkirk, gouverneur des possessions de la Compagnie de la Baie d'Hudson, de fonder une colonie agricole dans la fertile vallée de la Rivière Rouge. Il crut que ces vastes déserts qu'on disait incultivables et inhabitables, à cause de la rigueur du climat, étaient, au contraire, appelées à un grand avenir. Il conduisit donc, par la voie de la Baie d'Hudson, dans ces parages, un certain nombre d'émigrés écossais et irlandais (1811-1818). Quelques-uns de ces derniers étaient catholiques et ne se résignaient pas à se voir privés des secours de la religion.

Tout protestant qu'il était, le gouverneur comprit que son œuvre ne serait viable que si elle s'appuyait sur les bases de la religion. Il n'hésita pas un instant, et, s'adressant à l'évêque de Québec, Mgr Plessis, dont la juridiction s'étendait alors sur tout le Canada, il lui demanda des missionnaires. Il fit plus. Il octroya spontanément et gratuitement à la mission nouvelle une vaste terre ou seigneurie, comme on disait alors, de cinq milles sur quatre, située en face du fort Douglas, chef-lieu de la région, non loin de la rivière.

Ces lieux sont, aujourd'hui, devenus fameux, puisque, autour de la chapelle catholique et du fort protestant, deux villes-sœurs, Saint-Boniface et Winnipeg, ont surgi.

Monseigneur Plessis ne pouvait rester sourd à l'appel

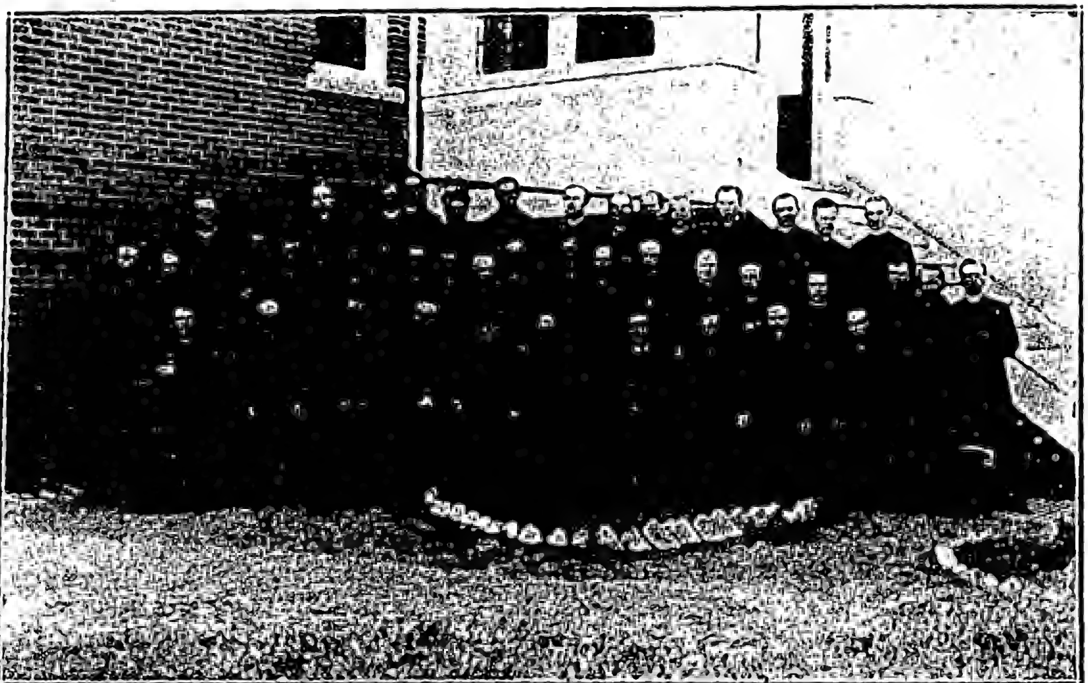
du gouverneur. Malgré la pénurie de prêtres dont il souffrait, deux hommes de zèle et de mérite, les abbés J.-Norbert Provencher et J.-N.-Sévère Dumoulin, eurent l'honneur d'être choisis par lui, pour la fondation nouvelle. Les deux missionnaires arrivèrent au fort Douglas, le 1er juillet 1818. L'abbé Provencher s'établit sur les lieux, et commença incontinent la construction d'une maison-chapelle qu'il plaça sous le patronage de Saint-Boniface. Quant à M. Dumoulin, il s'installa sur la frontière américaine et fonda la mission de Pembina.

M. Provencher était parti de Québec muni de tous les pouvoirs de vicaire général.

Trois ans plus tard, 1er février 1821, le bon missionnaire fut nommé évêque titulaire de Juliopolis, et muni des facultés de coadjuteur de Québec pour toutes les régions du Nord-Ouest. Une telle promotion pouvait paraître prématurée à certains qui ne considéraient que le nombre insignifiant des fidèles à administrer. Elle s'imposait cependant à l'esprit perspicace de Mgr Plessis qui préparait l'avenir et se sentait incapable de gouverner utilement des régions si éloignées.

Et puis, l'épiscopat, dans de telles conditions, est moins un honneur qu'un fardeau, comme en témoigna la carrière méritante et douloureuse du nouvel évêque.

De fait, la vie de Mgr Provencher fut un long martyre. Réduit aux extrémités, faisant simultanément ou successivement l'office de maçon, de charpentier, de laboureur, de maître d'école, de catéchiste, dénué de secours, abandonné de ses coopérateurs, qui furent d'ailleurs peu nombreux, il souffrit toutes les angoisses des précurseurs, qui préparent mais ne voient point le succès. La postérité gardera de lui un souvenir de filiale reconnaissance.



Souvenir de la première retraite diocésaine de Regina 1912

Il ne faudrait point, cependant, en louangeant l'évêque, jeter un blâme indiscret sur les collaborateurs qui, successivement, le délaissèrent. Ces hommes ne lui étaient que prêtés, on ne saurait leur en vouloir d'un abandon prévu d'avance et qu'on aurait tort de taxer de désertion.

De fait, il est difficile d'exiger d'un prêtre séculier qu'il s'éternise dans les missions. Que deviendrait-il, le jour où la maladie et la vieillesse le rendraient invalide ?

Les religieux, au contraire, sont garantis contre l'adversité et trouvent dans les maisons de leur Ordre un refuge assuré. Voilà pourquoi l'Église leur confie les vicariats et les préfectures apostoliques, partout où l'on a à souffrir. Voilà pourquoi les diverses missions de l'Ouest Canadien devaient fatalement, tôt ou tard, échoir à des religieux.

Les premiers soins des nouveaux missionnaires furent de ramener au bercail les brebis égarées du troupeau de l'Église, de légaliser les mariages, de baptiser les enfants, d'établir des écoles. Cette œuvre réussit à merveille, car les aventuriers canadiens, depuis tant d'années abandonnés, n'avaient pas perdu la foi. En peu de temps l'ordre social se rétablit, et trois paroisses s'organisèrent : SAINT-BONIFACE, SAINT-FRANÇOIS-XAVIER et PEMBINA.

Ce fut alors seulement, 1831, que le missionnaire M. Belcourt put songer à évangéliser les indigènes. Ajoutons que ses efforts furent d'autant plus méritoires que le succès ne les couronna pas.

Quelle était à cette époque la population chrétienne au Nord-Ouest ? En août 1821, on comptait dans la vallée de la Rivière Rouge 800 catholiques : 350 à Saint-Boniface, 450 à Pembina.

En 1827, la population catholique et protestante s'élevait à 1,052.

L'année 1832 est une date mémorable dans l'histoire du Nord-Ouest, puisqu'elle signale l'établissement du gouvernement constitutionnel dans le pays et la fondation de la province d'Assiniboia. Deux ans plus tard, 1834, le vieux fort Douglas était rasé, et, sur ses ruines, le fort Garry, puissante construction de pierre, chef-lieu du nouvel État, s'éleva. L'Assiniboia comptait alors, à l'exclusion des indigènes, cinq mille habitants.

En 1837, sur les ruines de la vieille chapelle de Saint-Boniface, une cathédrale en pierre fut érigée. Ses dimensions étaient modestes : cent pieds sur trente-sept. Elle n'en constituait pas moins la merveille du Nord-Ouest.

Le premier recensement complet et officiel de la colonie de la Rivière Rouge remonte à l'année 1843. Il fournit les données précieuses que voici :

Catholiques.	2,798 âmes
Protestants.	2,345 "
Total.	5,143 "

Ces âmes étaient distribuées entre 870 familles, comme suit :

Métisses.	571
Canadiennes-françaises.	152
Écossaises.	110
Anglaises.	24
Diverses.	13

Depuis longtemps les catholiques du Nord-Ouest soupiraient après l'arrivée parmi eux de religieuses qui fussent capables de donner à leurs enfants une éducation convenable et à leurs vieillards, un asile. En 1844, leurs vœux furent enfin comblés. Les vaillantes Sœurs Grises

de Montréal débarquèrent à Saint-Boniface au milieu de l'allégresse universelle.

Le 10 avril de la même année, les liens de dépendance qui rattachaient le district de la Rivière Rouge au diocèse de Québec furent définitivement rompus et Mgr Provencher reçut le titre de Vicaire apostolique du Nord-Ouest.

Le pauvre évêque, après vingt-cinq années d'ingrat ministère, ne comptait encore que quatre prêtres et 2,800 fidèles, blancs et métis, dispersés dans un pays grand comme un empire.

C'est alors que la Providence vint enfin au secours de l'évêque et lui procura les auxiliaires qu'il avait si longtemps demandés.

La Congrégation des Oblats de Marie s'établit au diocèse de Montréal en 1841, grâce aux instances et à la paternelle protection de Monseigneur Bourget.

Ce n'est point ici le lieu de faire l'éloge de ces excellents religieux. Disons simplement que, après de longs pourparlers et de pressantes sollicitations, ils acceptèrent de fonder des missions dans le Vicariat de Saint-Boniface. Le 25 août 1845, deux missionnaires, dont l'un n'était que sous-diacre, débarquèrent à la Rivière Rouge. Le premier s'appelait le Père Aubert, le second était le Frère A. Taché, qui était destiné à une si glorieuse carrière. La mission du Nord-Ouest était sauvée et les Indiens avaient enfin trouvé leurs apôtres.

Mgr Provencher, usé par les soucis et les infirmités, mourut le 7 juin 1853. Mais il s'endormit en paix, car ses vœux étaient accomplis, et depuis trois ans, (24 juin 1850), il avait en Monseigneur Taché, un coadjuteur selon son cœur. Lorsque en 1853 le premier évêque oblat prit en ses mains vigoureuses les rênes de l'administration, le Vicariat apostolique du Nord-Ouest comptait en tout

11 prêtres, 4 séculiers et 7 oblats. Lorsque, le 22 juin 1894, il rendit à Dieu sa grande âme, la province ecclésiastique de Saint-Boniface possédait 5 évêques, 147 prêtres et 150 religieuses.

Quant à sa population catholique, elle s'élevait, sept ans plus tard, au chiffre de 68,311 âmes.

Le temps nous manque pour raconter l'évangélisation des Indiens infidèles, l'envahissement par les colons européens des fertiles prairies du Nord-Ouest. C'est l'ouverture de chemin de fer Pacifique-Canadien, qui rendit possibles, à partir de 1886, cet envahissement du Nord-Ouest et les progrès merveilleux que tout le monde connaît.

Arrêtons-nous donc et contentons-nous de donner, en terminant, quelques statistiques.

Les chiffres sont quelquefois plus éloquents qu'un long discours.

Population du Nord-Ouest, c'est-à-dire des provinces actuelles du Manitoba, de la Saskatchewan, de l'Alberta, de la Colombie Britannique, du Yukon et des territoires, d'après les recensements officiels.

Année	1871	109,916	habitants
"	1881	168,165	"
"	1891	394,646	"
"	1901	645,517	"
"	1911	1,714,248	"
"	1921	2,492,809	"

POPULATION CATHOLIQUE

Année	1871	5,452	habitants
"	1881		"
"	1891	55,558	"
"	1901	106,360	"
"	1911	294,091	"
"	1921	418,389	"

CHAPITRE IV

LA COLONIE DE LA RIVIÈRE ROUGE ET LE MANITOBA

Chacun sait que la fameuse Compagnie de la Baie d'Hudson reçut au XVIIe siècle, du roi d'Angleterre, par sa charte de fondation, des droits de souveraineté presque absolus sur les immenses territoires alors inconnus du Nord-Ouest canadien. De fait, elle ne pénétra jamais dans l'intérieur du pays dont la cour de Versailles réclamait d'ailleurs la propriété.

Lors de la chute de la domination française, à la fin du XVIIIe siècle, un certain nombre de marchands de Montréal, la plupart Écossais, alléchés par l'espoir d'une fortune à faire dans le commerce des fourrures, fondèrent la Compagnie du Nord-Ouest, qui prit rapidement une grande extension. Des querelles s'ensuivirent, le sang coula maintes fois, des forts furent pris et pillés, si bien que, finalement, en 1821, pour éviter la ruine, les deux sociétés rivales s'amalgamèrent et la Compagnie de la Baie d'Hudson réorganisée survécut.

C'est à la demande de ses employés catholiques, la plupart Métis, que Lord Selkirk, gouverneur, obtint, comme nous l'avons dit plus haut, de l'évêque de Québec, Mgr Plessis, l'envoi à la rivière Rouge de missionnaires permanents. Mgr Provencher fonda la mission de St-Boniface, vis-à-vis du fort Garry, capitale du pays, et créa l'église catholique du Nord-Ouest.



Mgr H.-Z. Marois, P. D., Vicaire Général de Régina.

La Compagnie de la Baie d'Hudson était renommée pour sa sagesse. A part son monopole de la traite des fourrures qu'elle garda jalousement jusqu'à la fin, elle se montra toujours bienveillante pour tout le reste à l'égard de ses employés.

Lorsque, en 1835, elle constata que la population blanche et métisse avait pris dans la région une certaine importance (3,000 habitants), elle jugea que le temps était venu de lui donner un gouvernement autonome. Le gouverneur Simpson érigea donc tout le territoire compris dans un rayon de 60 milles autour du fort Garry, en district spécial, placé sous l'administration d'un Conseil muni de tous les pouvoirs législatifs, exécutifs et judiciaires nécessaires au bon gouvernement. Les membres du Conseil d'Assiniboia, tel était le nom de la nouvelle province, tenaient sans doute leurs pouvoirs du Bureau de la Compagnie à Londres : mais les choix qu'elle faisait étaient tellement judicieux que nul ne songeait à se plaindre. Or, dans ce Conseil, les Métis canadiens-français jouèrent jusqu'à la fin un rôle des plus brillants et firent remarquer leurs aptitudes administratives. C'est à leur énergique intervention que, en 1849, la colonie dut l'abolition du monopole de la traite et la liberté du commerce; c'est à leur courage qu'elle dut également d'être préservée des incursions des Indiens ennemis, notamment en 1850, lorsque, près du Grand-Coteau, quatre-vingts de leurs chasseurs, accompagnés de leurs familles et du grand missionnaire, Mgr Laflèche, se heurtèrent à un camp de Sioux féroces qui comptait un millier de guerriers. Sans perdre courage, ils se retranchèrent derrière leurs chariots et attendirent l'ennemi. Le combat dura tout le jour. Électrisés par l'intrépide Mgr Laflèche, les Métis tinrent bon, repoussant toutes les

attaques des sauvages et jonchant le sol de leurs cadavres, si bien que, au soleil couchant, les Sioux, persuadés que la Robe Noire était un dieu, décampèrent pour ne plus revenir.

C'est que, à cette époque, les buffalos paissaient en paix dans les prairies de la Saskatchewan et de l'Alberta, complètement désertes et inconnues, et que les Métis, dont les établissements étaient groupés sur les bords de la rivière Rouge, au Manitoba, n'avaient guère d'autres ressources que la viande et les peaux que ces gigantesques ruminants leur fournissaient.

On vivait heureux alors dans l'Assiniboia sous une administration paternelle, sans argent, sans rien du confortable qu'apporte avec elle une civilisation raffinée, mais aussi bien sans soucis du lendemain, et sans discordes sociales. Les quelques rares blancs qui habitaient le pays, officiers de la Compagnie, magistrats, s'étaient pliés aux mœurs indiennes et ne molestaient personne. Les Métis leur servaient d'intermédiaires auprès des Sauvages dont ils parlaient la langue et auxquels ils étaient unis par les liens du sang. L'immense commerce de la puissante Compagnie était virtuellement entre leurs mains.

Un jour vint, cependant, où les gens d'Ontario se rendirent compte des possibilités d'existence du Nord-Ouest. Ces immenses plaines qu'on avait crues jusque là trop froides pour être habitées et livrées à la culture, se révélèrent enfin telles qu'elles étaient réellement, des terres de choix. Dès lors, le mouvement de colonisation commença, chaque jour plus rapide et plus intense, à la façon d'une marée montante et irrésistible, qui devait un jour, lorsque le chemin de fer du Pacifique Canadien serait construit, transformer complètement le pays.

Or, les nouveaux colons venus d'Ontario étaient des Orangistes, secte farouche, irréconciliable adversaire du catholicisme et de la langue française.

Dès qu'ils apparurent au Manitoba (tel est le nom que l'ancienne Assiniboia devait prendre), ils accablèrent de leur mépris non seulement les Indiens, mais aussi bien les Métis. Ils firent plus, ils émirent la prétention de confisquer les terres de ces derniers et de les refouler avec leurs sauvages alliés, dans les profondeurs du Nord-Ouest.

On devine les sentiments que de tels procédés provoquèrent et les troubles politiques qu'ils devaient fatalement engendrer.

L'Acte de la Confédération, qui devait réunir en un seul tout les diverses provinces canadiennes, 1867, aggrava le malaise. Lorsque, en 1869, la Compagnie de la Baie d'Hudson céda plus ou moins volontairement ses droits seigneuriaux au Dominion, la révolte éclata.

Les Métis prétendirent qu'ils n'étaient point un cheptel d'animaux dont on dispose à merci en faveur d'un propriétaire voisin ; et, tout en protestant de leur loyalisme envers la couronne d'Angleterre, ils levèrent l'étendard de la révolte et s'érigèrent en province autonome. Leur chef était le fameux Louis Riel. (25 décembre 1869.)

Nous n'avons point à raconter l'histoire de cette insurrection. Un tel travail dépasserait les limites de notre ouvrage. Disons simplement que, lors de la prise du fort Garry par l'armée du général Lord Wolseley, les désiderata des Métis furent partiellement satisfaits. Le Manitoba, devenu partie intégrante de la Confédération canadienne, reçut sa charte de pleine autonomie et présida à ses propres destinées.

Les Métis, malheureusement, n'eurent point à se féliciter personnellement du nouvel ordre de choses. Persécutés, honnis, ruinés, la plupart d'entre eux se décidèrent à abandonner leur patrie, c'est-à-dire les bords de la rivière Rouge, et à partir pour l'Ouest, espérant mais en vain, trouver un asile à l'abri des persécutions futures.

C'est justement à cette époque de l'annexion du Manitoba à la Confédération canadienne (1870) "que des "établissements de Métis se formaient graduellement "dans diverses localités de ce qui est aujourd'hui la "Saskatchewan, savoir: à Prince-Albert; à Batoche et à "la Montagne de Bois (Willow-Bunch)."(1)

---

(1) Extrait du journal du Dr Hector, compagnon du fameux explorateur Palisser. (Archives fédérales—Établissements européens au N.O. en 1870)

LIVRE DEUXIÈME

LA MISSION NOMADE

(1870-80)

CHAPITRE PREMIER

ÉTABLISSEMENT DE LA MISSION MÉTISSE ET LE RÉV. PÈRE LESTANC

Vers l'année 1870, plusieurs Métis se décidèrent à abandonner définitivement les bords de la rivière Rouge où ils étaient nés et où se trouvaient leurs cabanes et leurs petits défrichements. Depuis l'insurrection, leurs rapports avec le nouveau gouvernement étaient devenus difficiles : l'immigration des nouveaux colons d'Ontario qui battait alors son plein menaçait de les noyer dans leur propre patrie ; enfin, les buffalos s'éloignaient rapidement des régions colonisées et les chasseurs, pour les atteindre, devaient faire de longues marches. La position ne devenait plus tenable pour les pauvres enfants du désert.

Depuis quelque temps déjà, un certain nombre de familles avaient émigré aux environs de la Coulée-Cha-

pelle (1). Certains traiteurs (entr'autres, J.-B. Dauphinais) s'étaient rendus jusqu'à la Montagne de Bois, dans la province actuelle de la Saskatchewan, non loin de la frontière américaine du Montana, afin d'être plus à la portée des chasseurs indiens. L'un de ces traiteurs, un Métis anglais du nom de Georges Fisher, reçut commission d'enquêter et de faire rapport sur le pays qu'il visiterait, s'il trouvait un endroit propice à un établissement.

Or, Fisher découvrit précisément sur le territoire des paroisses actuelles de Willow-Bunch et de St-Victor, à 400 milles environ à l'ouest de Winnipeg, le lieu idéal rêvé. Ce n'était point la prairie monotone et plate ; c'était un terrain accidenté et vallonneux, flanqué de collines boisées, bien arrosé de ruisseaux, de sources et de lacs. Le bison abondait dans la région.

Le rapport de Fisher fit sensation, si bien que, une quarantaine de familles des paroisses de Saint-François-Xavier et de St-Joseph de Pembina prirent la résolution d'émigrer sans plus tarder. Ces métis, très unis d'ailleurs, appartenaient à trois races différentes: écossaise, anglaise et canadienne-française.

Chez ces gens-là, du désir à l'acte il n'y a pas loin, car leur fortune est petite et facile à transporter. Chaque famille possède d'ordinaire une loge, quatre charrettes et une dizaine de chevaux. C'est tout. Il ne faut pas de longues heures pour emménager dans leurs chariots leur modeste mobilier.

Nos émigrants, en arrivant dans leur nouvelle patrie, eurent la satisfaction de constater qu'ils n'avaient point été trompés et que la réalité dépassait leurs espérances. Ils se hâtèrent donc de dresser leurs cabanes.

---

(1) La Coulée Chapelle se trouve située dans la paroisse de Saint-Victor, à quelques milles de Willow-Bunch.

Ces premières demeures n'avaient, certes, rien d'un palais ; mais elles étaient suffisantes et, jusqu'à un certain point, confortables. On conserve encore aujourd'hui, à St-Victor, une des maisons primitives bâties il y a une quarantaine d'années. Elle se compose de deux corps de logis reliés ensemble par un couloir. Chaque logis, naturellement, n'a qu'une pièce. La première pièce sert de salon et de salle à manger, le couloir tient lieu de cuisine, et la pièce du fond est utilisée comme chambre à coucher. C'est bien ; ce dut même être luxueux pour l'époque.

Ces cabanes étaient construites en rondins de bois de tremble, plâtrées au dehors ; et, à l'intérieur, bien enduites et étanchées avec la terre glaise du pays. Cette terre est, en effet, ténue comme de la farine, et, lorsqu'elle a séché, devient d'une dureté et d'une consistance remarquables. Elle remplace donc jusqu'à un certain point le mortier.

L'église actuelle de Willow-Bunch, qui mesure 80 pieds sur 40, et qui date de 1906, n'a jamais eu d'autre enduit intérieur que cette glaise, et elle tient comme aux premiers jours. Ajoutons que la moindre humidité agirait d'une manière fâcheuse sur un pareil crépi.

L'événement capital de cette année, 1870, fut l'arrivée à Willow-Bunch de deux hommes : un missionnaire, le P. Lestanc, O.M.I., et un marchand, J.-L. Légaré. Nous parlerons de ce dernier un peu plus tard, tout à loisir.

La visite du P. Lestanc causa à tout le monde une grande joie. Les Métis se sont toujours distingués par la profondeur et la fermeté de leur foi. On dirait qu'ils ont compris instinctivement que la religion était sur la terre leur unique protection et leur suprême recours. Ils sont toujours prêts aux plus grands sacrifices afin d'entretenir un prêtre avec eux.



(1) Mgr A. Taché — (2) Rev. P. Lestanc — (3) Rév. P. Décorby
(4) Rév. P. Hugonard — (5) Rév. P. St-Germain.

Le P. Lestanc fut l'un de ces vétérans missionnaires que l'on doit considérer comme les véritables fondateurs de l'Église du Nord-Ouest. Ami, émule et contemporain du vénérable Père Lacombe, il vécut assez pour voir les beaux jours du christianisme dans ces régions, après en avoir connu les jours sombres et les épreuves ; il mérite, ainsi que ses admirables frères, les Oblats, que la postérité lui garde un souvenir immortel et une filiale reconnaissance.

Le Père Lestanc s'était attiré l'animadversion des Orangistes alors tout-puissants au Manitoba, et, pour le dérober à leurs persécutions, ses Supérieurs ecclésiastiques avaient jugé prudent de l'éloigner de Saint-Boniface et de le charger de la mission de St-Florent de Qu'Appelle, fondée en 1866 (aujourd'hui Lebret). Voici en quelles circonstances fut fondée cette mission, d'où plus tard devait dépendre celle de la Montagne de Bois. Au cours d'un voyage, Mgr Taché s'étant égaré, tomba dans une vallée qui le frappa par son aspect enchanteur. De suite il lui vint à l'esprit d'y fonder un établissement religieux, et à l'été de 1866, M. l'abbé Ritchot, curé de St-Norbert, vint jeter les bases de cette nouvelle mission. " Rien de frappant ", écrit le Rév. P. Morice, O.M.I., dans son *Histoire de l'Eglise dans l'Ouest*, " pour le voyageur qui parcourt les immensités de l'Ouest, comme la subite apparition de cette vallée. C'est une gigantesque crevasse dans le sol, dont les parois, s'écartant l'une de l'autre, de distance en distance, font place à une chaîne de lacs poissonneux reliés ensemble par une petite rivière aux méandres paresseux ". En 1868, les RR. PP. Oblats furent chargés de l'établissement et au Rév. P. Décorby, récemment arrivé de France, fut confiée la desserte. En 1870, le Rév. P. Lestanc lui fut adjoint. Au lieu de demeurer à

la maison même de la Mission, il préféra suivre les Métis dans leur nouvel établissement.

Il commença donc, à cette époque, à visiter les Métis de la Montagne de Bois, et à passer l'hiver chez eux. Dans ce premier hivernement il habita le lieu appelé la Coulée-Chapelle et reçut l'hospitalité d'un nommé Norbert Delorme.

L'arrivée du missionnaire impliquait nécessairement la construction d'une chapelle pour la célébration du service divin. On s'en occupa aussitôt. Mais, dira-t-on, comment de pauvres Métis parviendront-ils à bâtir une chapelle dans ce pays perdu? Pour poser une telle question, il faut ignorer deux choses, la modestie des chapelles primitives et le savoir-faire de nos gens.

Le Dieu qui naquit dans une étable sait bien se contenter, à l'occasion, d'une cabane, pourvu que ses enfants y prient d'une cœur fidèle. D'autre part, nos Métis, à l'instar des Canadiens, leurs aïeux, sont doués d'une aptitude merveilleuse à tirer parti du matériel le plus grossier pour construire leurs habitations. Le bois de charpente, les instruments de menuiserie leur faisaient complètement défaut, et à la Coulée-Chapelle, on ne trouvait que des trembles rachitiques. Des perches de trembles taillées à la hache, percées à la tarière, devront suffire. On fit, avec ce matériel de fortune et le foin de la prairie, un léger cloisonnage qu'une forte couche de glaise, à l'intérieur, épaissit et consolida. La toiture fut de chaume, naturellement. Mais comment remplacerait-on les vitres pour les fenêtres et les madriers pour le plancher? Des peaux de cabri, épilées et rendues transparentes, puis clouées encore humides sur des cadres rustiques, par des femmes expertes dans l'art, constituèrent des vitraux superbes qui provoquèrent l'enthousiasme universel. Une

épaisse peau de bison, rasée elle aussi, puis fixée à un cadre plus solide, servit de porte. Quant au parquet, on s'en passa tout simplement, le sol étant uni et bien battu.

Restait l'autel. Des planches arrachées aux charrettes et fixées sur un montant de perches suffirent à nos ébénistes improvisés. Le châle d'une pieuse Véronique décora le devant : une pièce de coton blanc couvrit la table. Bref, rien ne manqua, pas même un crucifix. Pour ce qui est des sièges on n'y songea même pas. Les hommes aiment à se tenir debout à l'église, et les femmes durent les imiter. Le célébrant, néanmoins, eut sa banquette, une vieille caisse de savon décorée d'une converte de laine.

La messe du dimanche était chantée par l'assemblée : car les Métis sont d'ordinaire passionnés de musique. Nous possédons encore dans la paroisse de St-Victor une des musiciennes des jours lointains de 1870, dans la personne de Madame Veuve Angus McGillis, âgée de 83 ans. Cette respectable ancienne avait été l'élève de la vénérable Sœur Lagrave, à St-François-Xavier.

L'office de l'après-midi était moins liturgique, personne ne se sentant de force à chanter les Vêpres. On récitait le chapelet, la prière du soir, et le service se terminait par le Salut du Très Saint Sacrement.

L'hiver 1869-70 avait été des plus favorables, le temps doux, la chasse abondante. L'hiver 1870-71, au contraire, fut très rigoureux, et les tempêtes y furent fréquentes. Durant la nuit de Noël quatre jeunes gens, les enfants d'Antoine Agur, s'égarèrent. On ne les retrouva que le lendemain. Beaucoup de familles, parmi les dernières arrivées, souffrirent. Elles avaient compté sur la chasse à la Montagne de Bois. Le mauvais temps les empêcha d'aller au loin, et leurs excursions dans le voisinage furent le plus souvent malheureuses. Un jour, cinq jeunes gens : Antoine, Alexandre et Joseph Gosselin, Moïse Vallée

et Abraham Parenteau, partirent pour une expédition dans la direction de la Butte du Cheval Caille. Au bout de quelques jours, n'ayant aperçu aucun bison, et pressés par la faim, ils décidèrent de manger du loup empoisonné. Chaque soir, en effet, ils empoisonnaient les loups qui rôdaient autour de leur campement. On décida toutefois que, avant de toucher à cette viande empoisonnée, on la ferait bien bouillir et qu'on jetterait le bouillon. Le malheur voulut que Joseph Gosselin, moins prudent ou plus affamé que les autres, sans attendre que la viande eût commencé de bouillir, en retirât de la chaudière un morceau, malgré les avertissements et les instances de ses compagnons, et se mit à le dévorer. Mais à peine eut-il mangé qu'il éprouva des tiraillements d'entrailles et des douleurs atroces. Il expira sous les yeux de ses amis impuissants et consternés. Ce tragique événement mit un terme au voyage, et les malheureux chasseurs rentrèrent au village, plus pauvres qu'ils n'en étaient partis.

Mais tout a une fin, même l'hiver ; et avec les beaux jours revint la joie. Pendant cet hivernement le Père Lestanc avait fait 10 baptêmes et 7 mariages. Dès que parut le printemps, nos Métis quittèrent leurs cabanes et commencèrent leurs préparatifs de chasse au buffalo, comme ils faisaient chaque année.

Cette vie nomade et ces campements variés dans l'immensité des Prairies à la poursuite du gros gibier avaient pour eux un charme tel que, après quarante ans, les vieux chasseurs en parlent encore avec une émotion touchante. Rien ne leur plaît davantage que de voyager dans la plaine et coucher sous la tente. Cela leur fait souvenir du bon vieux temps.

Le lecteur nous saura gré de lui offrir une brève description de ces chasses fameuses qui ne sont plus aujourd'hui qu'une chose du passé.

CHAPITRE II

LA CHASSE AUX BISONS

Les Métis, comme on sait, n'aimaient point la culture. Ils ressemblaient, sur ce point, à leurs parents indiens. La chasse avec ses surprises et ses péripéties les passionnait. Mais, de toutes les chasses, la plus belle et la plus attrayante était bien celle du bison.

Le bison ou buffalo, comme on l'appelle d'ordinaire, en Amérique, courait alors les prairies des États-Unis et du Canada. Le nombre de ces énormes bêtes était incalculable. De vieux missionnaires nous ont assuré en avoir vu des troupeaux défiler sous leurs yeux pendant des journées entières. Les sauvages étaient donc excusables de croire qu'ils ne disparaîtraient jamais. Et pourtant ils ont disparu. Les armes à feu et la colonisation les ont détruits. A peine en voit-on aujourd'hui quelques groupes gardés précieusement dans des parcs nationaux, à l'abri des chasseurs, comme spécimens d'une race expirante.

Nous pensons faire plaisir à nos lecteurs en résumant à leur usage le récit d'une chasse aux buffalos que nous devons au P. Lacombe.(1)

Tout est utile dans le buffalo. Le Sauvage lui demande la nourriture et le vêtement. Il mange sa viande fraîche ou desséchée ; il se couvre de sa robe, il se chausse de son cuir.

---

(1) Le Père Lacombe, d'après ses *Mémoires et Souvenirs.*



Une maison d'autrefois et une demeure actuelle, propriétés de M. Trefflé Bonneau.

Chaque année, vers le milieu du mois de mai, les Métis, abandonnant leurs loges, se réunissent en caravane et partent pour la grande chasse. Des milliers de charrettes portant les vivres, les femmes et les enfants, suivent les cavaliers. Le missionnaire est de la partie.

Aux premiers jours de l'expédition, on a soin de procéder à l'élection des officiers : un président, dix capitaines, quinze policiers. On choisit également des éclaireurs et des guides qui règlent la marche et fixent le camp. Les lois de la chasse sont promulguées et strictement observées.

Chaque matin, la messe est dite, et, sitôt le repas pris, le camp est levé, et la caravane s'ébranle.

Enfin arrive le jour où les éclaireurs signalent un troupeau de buffalos. Éclats de joie bruyante, établissement du campement.

Les chasseurs, cependant, accourent sur la colline d'où les éclaireurs leur montrent, au lointain, des taches noires sur l'herbe jaune. Ce sont les buffalos qui paissent sans se douter du sort qui les attend. On garde un silence profond ; le missionnaire récite à haute voix un acte de contrition, car le danger est grand ; puis, au signal donné, la troupe des chasseurs se rue comme une trombe à travers l'herbe épaisse. En quelques minutes, le noir troupeau est cerné et bousculé. C'est alors une épouvante. Il tourbillonne en mugissant : on entend de tous côtés des coups de feu, des cris. Les pauvres bêtes jonchent le sol ; les chasseurs, ivres de joie, les yeux étincelants, lâchent les rênes sur le coup de leurs montures et tuent sans se lasser jusqu'au dernier buffalo. Le Père Lacombe a vu jusqu'à 700 ou 800 bisons, abattus dans un seul jour, devenir la proie des Métis.

Le massacre à peine terminé, les enfants et les femmes, avec leurs charrettes, accourent sur le lieu du carnage.

On transporte au camp les précieuses dépouilles : on dépèce les carcasses avec une rapidité surprenante. C'est alors qu'on prépare le pemmican. Le pemmican, viande de bison desséchée et mise en poudre, est conservée, dans des sacs de peau pesant 100 livres, pendant plusieurs années. Cette nourriture, plus substantielle que savoureuse, forme l'aliment ordinaire des voyageurs dans leurs longues courses à travers le désert.

Il arrive parfois que, au lieu de tuer à coups de fusils un troupeau de buffalos trop nombreux ou trop méfiants, on les pousse sur les falaises des vallées profondes. Parvenues sur la montagne à pic, les pauvres bêtes se cabrent et veulent faire volte-face. Mais la masse qui les suit aveuglément les pousse avec une force irrésistible, et tous s'écrasent au fond de l'abîme

Les Indiens, avec l'insouciance de l'enfant et du barbare, se contentaient souvent de tailler dans la chair de l'animal, la bosse, morceau de choix, et abandonnaient le reste de la dépouille aux loups et aux vautours. Pendant de longues années, les prairies demeurèrent couvertes des ossements blanchis des buffalos follement détruits. Un jour vint où le Sauvage affamé dut recueillir pour quelques pièces de monnaie chichement comptées, ces mêmes os utilisés comme noir animal dans les raffineries.

———

CHAPITRE III

LES AVENTURES DE JEAN-LOUIS LÉGARÉ

Le Pionnier de Willow-Bunch

A peu près en même temps que le Père Lestanc, c'est-à dire en 1870, on vit arriver à la Montagne de Bois, un traiteur Canadien-français du nom de Jean-Louis Légaré.

L'histoire de cet homme mérite d'être contée, car c'est à lui certainement que la paroisse de Willow-Bunch et tous les centres canadiens qui l'entourent doivent leur existence, comme on verra.(1)

Jean-Louis naquit le 25 octobre 1841, à St-Jacques, comté de Montcalm, P. Q., de F.-X. Légaré et de Julie Melançon. Il n'avait que cinq ans lorsque ses parents émigrèrent dans une paroisse voisine alors en formation, St-Gabriel-de-Brandon. Issu d'une famille profondément chrétienne, l'enfant apprit tout ce qu'on pouvait apprendre alors. Descendant des martyrs acadiens, il hérita d'eux d'une vaillance indomptable et d'une fermeté de propos que rien n'ébranlait.

---

(1) Si nous possédons aujourd'hui, dans cette partie du Nord-Ouest, un noyau solide de Canadiens français, c'est à Jean-Louis Légaré que nous en sommes redevables. Les premiers colons établis là, à l'ouverture de la province de la Saskatchewan furent ses frères : Nazaire et François, ou ses neveux: Arthur Lavallée, Philippe Mondor, Joseph Boucher, Napoléon Durand, Conrad Légare, Romuald Granger (1906) ou d'autres entraînés par leur exemple : Siméon Ducharme, Albert Rainville, Joseph Dufresne, Joseph Duperreault, (1907).

Les temps étaient durs à cette époque dans la province de Québec : les terres étaient peu défrichées, l'industrie n'existait pas encore ; la jeunesse émigrait en foule aux États-Unis. Jean-Louis, parvenu à l'âge de 25 ans, se détermina à faire comme les autres et à tenter fortune en Amérique.

A cette nouvelle, sa bonne mère eut le cœur percé de douleur : " Mon fils, dit-elle, tu t'en vas ; je ne te reverrai jamais ". Mais quel enfant croit jamais aux prophéties des mères? Notre jeune aventurier partit donc, plein d'espoir, pour Providence, R. I. Mais le travail manquait. De Providence, il échoua successivement à Troy, N. Y., et à Philadelphie, où la même déception l'attendait.

Il avait là-bas, dans l'Ouest, à St-Paul, Minnesota, deux de ses oncles, du nom de Melançon. Il se dit : " Mes oncles m'aideront ". Il se traîna donc de peine et de misère jusqu'à St-Paul. Hélas ! l'ouvrage manquait. Qu'y faire ? On lui conseilla de pousser jusqu'à St-Cloud. Il y bûcha tout l'hiver dans les chantiers de la forêt.

Le printemps venu, il s'engagea dans une briqueterie, au salaire mensuel de $25.00. Au bout de six mois, le propriétaire de la fabrique fit faillite. On liquida et Jean-Louis reçut $17.50 pour solde de son été. On était alors en 1867. L'infortuné jeune homme errait depuis trois ans comme une âme en peine.

Ce fut alors qu'il rencontra sur son chemin un voyageur canadien comme lui, nommé Lucien Giroux. Giroux venait de Pembina, il ramena avec lui Légaré.

Le voyage dura trois semaines. Chacun conduisait une charrette à bœufs. Légaré n'avait pour se garer du froid qu'une couverte. Parvenu à Pembina, le pauvre garçon constata avec consternation qu'une misère noire y régnait. Giroux le garda huit jours dans sa maison ; mais

son cœur était plus grand que sa fortune : les deux amis souffraient de la faim.

Sur ces entrefaites, un certain Laverdure, domicilié au Fort Totton (Lac du Diable), North Dakota, qui passait par Pembina, apprit à Légaré qu'il y avait là-bas de bons gages à espérer. Ce fort avait été construit, quelques années auparavant, à la suite d'une sanglante rencontre entre les troupes américaines et les Sioux.

Arrivé au Fort Totton, Jean-Louis s'engagea en qualité de commis chez un traiteur canadien du nom de Patenaude. Plus tard, il passa au service d'un autre traiteur, Antoine Ouellette, se familiarisant ainsi avec ce commerce.

C'est alors, c'est-à-dire au mois de janvier 1868, qu'un missionnaire catholique, le Père Genest, passa par ce poste et y donna des exercices religieux.

De prime abord, la figure de Légaré ne revint pas au missionnaire. Le Père Genest le prit en méfiance et conseilla à Ouellette de se débarrasser de lui au plus tôt. Cette prévention, néanmoins, ne fut que passagère. Après avoir causé avec le jeune homme, le prêtre eut tôt fait de l'apprécier et le recommanda. Légaré passa la soirée à monter un autel, et le lendemain, servit la messe.

Il eut ensuite avec l'homme de Dieu de longs entretiens, dans lesquels il lui ouvrit son cœur et lui confia ses peines. Il était complètement découragé et songeait à retourner parmi les siens. D'un naturel timide et retiré, ayant besoin de confiance et d'affection, il sentait le vide autour de lui et l'absence complète de toute sympathie. Il se posait toujours cette question : " Pourquoi suis-je ici ? " Le missionnaire le rassura : " Tu es ici parce que c'est la volonté de Dieu. Reste ici. Dieu te conduira dans toutes tes voies, sans jamais t'abandonner ".



(1) L.-Ls Legaré; (2) Gasp. Beaupré; (3) Jos. Lapointe; (4) Z. Desautels; (5) Prudent Lapointe.

Jean-Louis Légaré, nous le savons, était parti pour chercher fortune. Nous avons vu ce qu'il avait trouvé à sa place. Il n'était point encore à bout de peines, et d'autres déboires l'attendaient. Ne nous étonnons pas des adversités qui semblent être si fréquemment le lot de l'homme juste. Elles entrent précisément dans les harmonies du plan divin. L'ange n'a-t-il pas dit au vieux Tobie : " Comme tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que la tentation t'éprouvât ? "

Nous voici parvenus au printemps de 1869. Jean-Louis se trouve de nouveau sans emploi. Son patron l'estime, mais il est pauvre et doit se priver de ses services. Notre héros dirigea donc sa barque vers la Butte du Tonnerre, en quête d'ouvrage. C'est dans ce voyage que l'épreuve suprême le guettait.

Il avait marché depuis plusieurs jours et ses provisions s'étaient épuisées. A travers la prairie sans limites, il progressait, cherchant quelque gibier qu'il pût abattre. Rien ne paraissait. La faim le prit. Il crut qu'il allait mourir dans cette solitude, loin des siens, sans prêtre, sans sacrements. Dans cette extrémité, l'infortuné ne s'abandonna point. Il tomba à genoux, fit le signe de la croix et conjura le Père céleste de venir à son secours. Le souvenir d'une parole de sa mère lui vint alors à l'esprit. Cette sainte femme qui devait tous les jours, jusqu'à sa mort, dire un chapelet à l'intention du fils absent, lui avait, au moment de le quitter, fait cette dernière recommandation : " Mon enfant, lorsque tu seras mal pris, pense à moi ". Et il demanda à sa mère de l'aider.

Dieu ne fut point insensible aux prières de la mère et du fils, il lui envoya un oiseau que Jean-Louis abattit. Comme jadis, le prophète Elie, le voyageur mangea, et

par la force que lui rendit cet aliment, il put atteindre le terme de son voyage.

Lorsque, devenu septuagénaire, Légaré racontait cette tragique aventure, les larmes coulaient de ses yeux, et il ajoutait que sa plus grande douleur alors avait été non la faim, mais la pensée du chagrin que sa mort causerait à sa mère.

Un peu plus tard, nous retrouvons notre héros à Pembina. Engagé chez un certain Charles Bottineau, ses qualités lui gagnent bien vite les bonnes grâces de son patron. Ce dernier lui confie un lot de pelleteries qu'il ira vendre à Saint-Paul. Il s'acquitte si bien de cette délicate commission que, à son retour, Bottineau lui fait un présent de cent dollars. Jamais il n'avait possédé un tel trésor. Sa joie fut si grande qu'il en perdit le sommeil.

En ce temps-là, on parlait beaucoup d'un pays nouveau qui s'annonçait comme pays de cocagne, nous dirions aujourd'hui comme un Klondike. C'était la Montagne de Bois. Ouellette, le même traiteur dont nous avons eu l'occasion de parler plus haut, résolut de commercer dans ces parages. Il engagea Légaré avec un salaire mensuel de $25.00.

La petite Montagne de Bois (Little Woody) se trouve située à une quinzaine de milles au sud de notre Willow Bunch actuel. C'est là qu'hiverna Légaré, en 1870.

La traite de l'hiver terminée, dès que parut le printemps, Jean-Louis reçut commission d'aller vendre ses pelleteries. Le voyage fut mouvementé. La caravane était considérable : quinze charrettes conduites par Isidore Berger et Alexandre Asur, sans compter Pierre Ouellette et sa famille. Cinquante jours de marche jusqu'à Pembina. Les provisions étaient maigres. Pas de farine, pas de sucre, pas de thé ; rien que du pemmican.

Pour encourager les voyageurs, le patron Antoine Ouellette leur avait dit : " Mon frère Pierre a un fusil ; dans le voyage il abattra des canards et il partagera avec vous ". Mais le partage que leur fit Pierre, après avoir réservé les parts de sa femme et de ses quatre enfants, était, comme bien on pense, réduit à la portion congrue. Ils cherchaient, chemin faisant, des navets de prairie qu'ils dévoraient sans parvenir à apaiser leur faim.

Tout alla cependant assez bien jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le gué de la rivière Souris, aujourd'hui Melita, Sask. Mais là, une grosse déception leur était réservée. La rivière était sortie de son lit et s'étendait dans les champs sur une largeur d'un demi-mille. Que faire ? Les provisions s'épuisaient. Allait-on être obligé de rebrousser chemin ? Allait-on plutôt attendre la fin de l'inondation, au risque de mourir de faim ? Nos aventuriers prirent un troisième parti, celui de pousser jusqu'au Lac du Diable, Fort Totton, North Dakota, qui devait se trouver à une centaine de milles au sud et de se fournir de vivres. Laissant donc la caravane sur les bords de la rivière Souris, Légaré et le jeune Asur prirent la direction du fort à travers la prairie. Ils allaient à marches forcées, sans savoir la route. Dieu les guida. Au bout de deux jours, ils atteignirent le poste américain. Deux jours plus tard, leur charrette bien garnie de provisions, ils étaient de retour au camp. Leur prompte arrivée surprit tout le monde et sauva la vie d'un jeune poulin qu'on allait abattre. Les affamés se jetèrent sur les vivres avec tant de voracité qu'ils se rendirent malades.

Comme on le voit, les voyages à cette époque n'étaient pas une partie de plaisir.

La rivière cependant demeurait toujours débordée. Nos voyageurs se décidèrent à la remonter jusqu'à un endroit favorable et à recourir à un expédient bien connu. Ils pri-

rent un de leurs chevaux, lui attachèrent une corde à la selle et le forcèrent, à coups de fouet, de se jeter à l'eau. En même temps, l'un d'entre eux sautait derrière la bête, à la queue de laquelle il s'accrochait. Une fois parvenus, bête et homme, sur l'autre rive, ce dernier attachait solidement la corde au tronc d'un arbre, et l'on hâlait successivement charrettes et voyageurs. Ce fut une affaire de deux jours. Le reste du voyage s'accomplit sans encombres et, vers la fin de juin, on entra à Pembina.

Et maintenant les dures épreuves que la divine Providence avait abondamment ménagées à son bon serviteur touchent à leur fin ; la fortune va lui sourire.

Jean-Louis Légaré, étant descendu à Saint-François-Xavier, Manitoba, sur l'invitation d'un ami, Geo. Fisher, dont nous avons déjà parlé, jouit pendant quelque temps, dans sa maison, d'un repos dont il avait grand besoin. Or, ce Fisher était l'un des principaux traiteurs du Nord-Ouest, à cette époque. Il avait formé le dessein d'établir un poste à la Montagne de Bois, jadis visitée et pour ainsi dire découverte par lui(1) ; et comme ses affaires le retenaient au Manitoba, il cherchait un homme capable pour lui confier ses intérêts. Les qualités bien connues de Jean-Louis, son honnêteté, sa sobriété, son assiduité au travail et sa suffisante instruction le désignèrent à ses yeux comme le sujet idéal de ses rêves. Fisher résolut donc de le prendre en société : il lui fournirait toutes les marchandises, deux hommes, les charrettes et les chevaux nécessaires, et lui laisserait pour sa part un tiers des bénéfices. Ces propositions généreuses furent acceptées par Légaré avec autant de surprise que de reconnaissance. Ce brave garçon ne se lassait point de remercier Dieu qui le comblait enfin au delà de ses espérances. Il partit de Saint-François-

(1) La Montagne de Bois comprenait tout le territoire montueux de Wood Mountain à Willow-Bunch actuel, soit un espace de 40 milles.

Xavier, le 18 octobre 1871, emportant pour deux mille piastres d'effets : fleur, thé, tabac, munitions de chasse, etc. Il avait avec lui deux serviteurs : Antoine Allard et Norbert Piché, quinze charrettes et dix-sept chevaux. Un attirail princier, quoi! Le voyage se fit par le Portage La Prairie, le Rapide de l'Assiniboine (Brandon actuel), et la Montagne de l'Orignal. Le Portage La Prairie était alors le terminus de la civilisation. La traversée de l'Assiniboine, aux basses eaux, se fit sans difficultés. Mais lorsque nos voyageurs furent parvenus à la Montagne de l'Orignal, un gros chagrin les surprit. La prairie, sur une étendue d'une centaine de milles, était complètement ravagée par les flammes. Que faire ? C'est alors que Légaré déploya encore une fois la fermeté de volonté qui le caractérisa sa vie durant. Il passa outre, et, pendant trois mortelles journées, marcha à travers un véritable désert, n'ayant d'autre provende pour nourrir ses chevaux que des herbes de marais. Finalement il arriva au gué de la rivière Souris, connue actuellement sous le nom de Weyburn, et la verdure réapparut à ses yeux. Il était sauvé.

Lorsque Légaré avec sa caravane arriva à Willow-Bunch une dernière déception l'attendait. Il trouva abandonné le campement des Métis qu'il avait laissé quelques mois auparavant si plein d'animation. Tout le monde était parti pour la chasse depuis plusieurs mois, et le camp n'avait pas jugé bon de revenir à l'hivernement de l'année précédente. Sans se décourager, notre traiteur suivit ses clients à la piste ; et, après trois journées de marche, il eut la satisfaction de les rejoindre dans un campement établi à quatre milles environ de Wood Mountain actuel.

Il trouva là, réunies avec le P. Lestanc, cent familles métisses très occupées à construire des loges pour leur hivernement.

CHAPITRE IV

LA MISSION MÉTISSE. (DE 1871-77)

Naturellement la construction d'une nouvelle chapelle s'imposait pour le nouveau campement. On l'éleva sur les plans de l'ancienne, mais plus grande et mieux finie. Elle eut des châssis vitrés. La construction du monument prit cinq jours pleins. Le premier jour on transporta le bois sur le terrain ; le second on leva la charpente, les jours suivants furent consacrés au parachèvement de l'édifice : *bousillage*, toiture et cheminée. Pour ce qui est du plancher et des bancs, on préféra n'y pas songer.

Le P. Lestanc trouva un asile chez Joseph Bonneau, et la chasse ayant été, cette année, plus abondante que l'année précédente, il fut comblé de bonne chère. Les Métis lui réservaient les meilleurs morceaux, les langues surtout. Le Père, de son côté, n'épargnait point la sienne, ceci soit dit sans jeu de mots, car il était très éloquent et plein de zèle. Il fit, pendant cet hiver, trente-et-un baptêmes et neuf mariages.

L'hiver de 1871-72 fut donc très heureux. Le gibier abondait, la robe de buffalo se vendit bien, le loup fut très nombreux ; il n'était pas rare de voir un chasseur rentrer au camp avec quinze ou vingt grosses peaux dont il tirait deux ou trois piastres la pièce. Les renards rouges et les chiens de prairies furent pris également en grand nombre de 1870 à 1873.

Au printemps, les Métis décampèrent de bonne heure et prirent la direction de la rivière *La Vieille*, (notre Gravelbourg actuel). Légaré, de son côté, était rentré avec sa caravane à St-François-Xavier dès le 15 du mois de juin. Comme il avait l'intention de faire double voyage cette année-là, il dépêcha promptement les affaires. En un tour de main les pelleteries, les viandes sèches et le pemmican furent déchargés et remplacés par les marchandises d'usage ; si bien que, dès la fin de juillet, la caravane avait rejoint le poste Mais on n'y trouva point les Métis qui, comme de coutume, avaient décampé. A *La Vieille*, on releva leurs traces, et on les suivit dans la direction de la Butte du Cheval Caille. Malheureusement, tandis que la caravane cheminait paisiblement, elle fut découverte par un parti d'Assiniboines qui la suivit de loin. Le soir, lorsqu'on eut dressé les tentes, voici bien qu'une dizaine de ces sauvages, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, firent mine de cerner le camp et tournèrent le long des charrettes en criant : *Miniwakan ! Miniwakan !* Les Canadiens allumèrent un grand feu et montèrent la garde Ils ne comprenaient rien à ce cri de *Miniwakan* que les Assiniboines proféraient. Mais ceux-ci avaient leur idée Ils avaient flairé de l'eau-de-vie qui se trouvait dans une caisse, parmi les bagages, adressée par le patron Fisher à Gabriel Hamelin, à l'insu de tout le monde. Or, cette caisse, ils voulaient s'en emparer et voilà pourquoi ils criaient *Miniwakan* !

Désespérant de la prendre par la force, nos sauvages proposèrent de l'acheter, offrant des robes de bison, des chevaux en échange. Tout fut inutile. Alors, en désespoir de cause, ils eurent recours à un stratagème qu'ils jugèrent irrésistible. Un chien blanc fut donc amené en présence de Jean-Louis Légaré et assommé sous ses yeux. Puis la tête

bouillie de l'animal fut mise sur un plat et offerte en présent au traiteur. D'après les usages de cette nation, le Canadien ainsi honoré devait manger de ce plat et offrir ensuite à ses hôtes le liquide convoité. Légaré fut médiocrement touché du cadeau, d'autant plus que la pauvre bête faisait une grimace effroyable et montrait de longues dents. Il réfléchit un instant, prit des torquettes de tabac, les plaça dans le plat et remit le tout à ses hôtes qui parurent fort désappointés, sans avoir cependant le droit de murmurer, la politesse ayant été rendue. A l'aube, ils s'éloignèrent.

Inquiets à juste titre, Légaré et ses hommes décampèrent également et se dirigèrent à marches forcées du côté de la Rivière Blanche, espérant y trouver les Métis. Hélas! A peine avaient-ils, le soir venu, dressé leurs tentes et rangé les charrettes en rond, qu'un parti de deux cents cavaliers Assiniboines fondit sur eux comme autant de vautours. Le sol tremblait et, à leurs oreilles, sifflaient les balles. En un instant le camp fut enlevé, le *Miniwakan* fut saisi, et avec lui, tout ce qui plut aux sauvages. Ce fut un pillage en règle.

Le lendemain, nos pauvres traiteurs s'en allèrent dans la direction du lac Pelletier sous la conduite d'une quinzaine de *braves* qui ne leur ménagèrent point les coups de fouet. Enfin, les éclaireurs des Métis rejoignirent nos malheureux Canadiens et les amenèrent à leur camp. Ils y étaient en sûreté, car les Indiens avaient des Métis un respect salutaire et n'osaient les attaquer dans leurs retranchements. Ces cercles de charrettes, formant un camp solide à l'intérieur duquel s'abritaient les marchandises, les chevaux et les femmes, défendus par d'intrépides tireurs qui ne manquaient jamais leur coup, passaient aux yeux des Indiens pour des forteresses inexpugnables.

Après dix jours de repos, Légaré, ayant acheté des charrettes et des chevaux, reprit tristement avec ses hommes, le chemin de St-François-Xavier.

Au commencement de novembre suivant, notre infatigable héros, accompagné de Joseph Laframboise, Isidore Berger et Louis Ledoux, était de retour aux pieds de la Montagne de Bois. Il retrouva tout le monde en joie, car la chasse avait été excellente.

A la même époque, le P. Lestanc revenait, prêt à prendre ses quartiers d'hiver (1872). Le bon Père avait coutume de faire mission tous les étés à Lebret, et d'hiverner à la Montagne de Bois, au milieu de ses Métis. Il était muni, cette année, depuis le 28 juin, des pouvoirs spéciaux pour le sacrement de confirmation. Le 18 octobre 1872, il confirma donc à Moose-Jaw six hommes et six femmes. Le 24 novembre de la même année, il confirma encore 15 personnes à la Rivière Blanche. L'année suivante, 9 avril 1873, nous le voyons confirmer 96 fidèles à la Montagne de Bois.

Ce dernier chiffre paraît considérable. Il ne faut pas s'en étonner. La colonie métisse prospérait. Elle comptait à cette époque 175 familles.

Nous avons dit que la colonie grandissait. Les Métis du Manitoba et de Pembina, attirés par l'abondance des buffalos, accouraient, en effet, à la Montagne de Bois. Cet automne (1872) la chapelle se trouva trop étroite pour contenir les 175 familles de la mission. Il fallut donc songer à l'agrandir. On construisit une allonge.

Le Père Lestanc, qui logeait cet hiver chez James Grant, homme dévoué au prêtre, dans une maison aménagée pour lui, près de la chapelle, pressa les gens d'orner l'autel et de confectionner divers objets du culte. La famille Alexandre Wilkie fabriqua six jolis chandeliers

couverts de verre et de rassade. Madame Pierre Ouellette décora le tabernacle et la boîte aux hosties. Cette boîte était doublée à l'intérieur de soie blanche, et, à l'extérieur, couverte de soie rose garnie de rassade, couleur or et argent. De chaque côté de l'autel partaient des pièces de mérinos rouges et vertes. Le Père Lestanc ne manqua pas de témoigner sa satisfaction et de remercier les chrétiennes généreuses qui avaient décoré d'une façon si splendide l'autel du Seigneur.

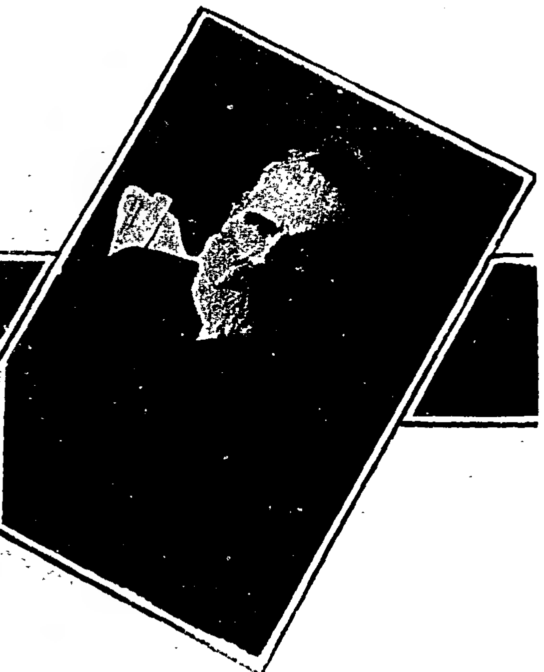
Il y eut, pendant cet hivernement, 50 baptêmes et 15 mariages, dont 8 baptêmes et 2 mariages à la Rivière Blanche, mission que le P. Lestanc visita durant le mois de novembre.

L'hiver 1872-73 fut très heureux, le gibier fut abondant, la saison relativement douce et la neige peu épaisse, si bien que, dès la fin de mars, les préparatifs étaient faits pour quitter les loges et courir la Prairie.

C'est le 15 avril, quelques jours précisement avant le départ des Métis pour la grande chasse, que notre héros, Jean-Louis Légaré, maintenant traiteur prospère et considéré, épousa une jeune fille de la bande, Marie Ouellette.

Le beau-père du nouveau marié, François Ouellette, afin de procurer au jeune couple les loisirs d'un voyage de noce, se chargea de conduire à St-François-Xavier, chez Geo. Fisher, les charges de pelleteries acquises pendant l hivernement, tandis que les gens de la noce commencèrent leur tournée.

Bien installés dans des chariots coquets couverts d'une capote de coton bleu, accompagnés de serviteurs, Légaré et sa femme prirent par la Rivière La Vieille (Gravelbourg), la Butte du Cheval Caille, la Rivière Blanche et le Lac de Marouds. Ils étaient suivis d'une immense caravane de huit à neuf cents charrettes allant trois de front.





E.-A. Légaré et Nazaire Légaré, frères de Jean-Louis Légaré

Lorsqu'on parvenait à la traverse de quelque rivière, le passage était si lent que plusieurs dressaient leurs tentes et attendaient au lendemain, tandis que les premiers passés campaient sur la rive opposée.

Une alerte assombrit un instant l'atmosphère de cette belle fête. Des sauvages Cris vinrent un jour au camp et rapportèrent que des gens à cheval avaient été aperçus le soir, rôdant autour des tentes.

Cette nouvelle donna l'alarme. Le chef convoqua l'assemblée. Six capitaines et dix-huit soldats furent désignés pour la garde de nuit. La discipline était sévère : amende de dix shillings pour toute sentinelle surprise en flagrant délit de sommeil ; rapports fréquents à faire aux capitaines. Le jour, tout le monde était armé jusqu'aux dents.

Parmi les Cris qui s'étaient joints au camp des Métis, s'en trouvait un du nom de *Peninei* (le petit oiseau), qui portait bien son nom. Parfaitement heureux et souriant, il chantait sans cesse. Comme il était encore païen, il possédait quatre femmes et dix-sept enfants. Lorsque l'un de ces enfants n'était pas sage, sa mère, pour le corriger, disait qu'il était aussi fou qu'un blanc.

L'alarme n'eut pas de suite, heureusement, et le 10 août, Jean-Louis reprit son travail.

Il partit donc avec vingt charrettes et trois hommes. Ils étaient parvenus à la Rivière du Calumet, non loin de Manor, Sask., lorsque, le 1er septembre, une tempête de neige de trois jours les surprit. La caravane, se trouvant près d'un bois, n'eut pas trop à souffrir ; mais il n'en fut pas de même des Métis. Ces derniers étaient campés non loin des Buttes du foin de senteur, au Montana. Trois des leurs périrent dans la tourmente.

Voici comment la chose eut lieu.

Le Père Lestanc venait d'arriver de St-Boniface et de la mission de Qu'Appelle en nombreuse compagnie. Il avait rejoint le camp principal. Le temps se trouvant idéalement beau et les buffalos en vue, la chasse fut résolue. Déjà elle battait son plein et nombre de bisons avaient mordu la poussière, lorsque la tempête s'éleva. Bientôt une neige abondante et molle se mit à tomber. Avec la neige vint le brouillard. Une centaine de cavaliers perdus dans la plaine se hélaient, cherchant en vain leur route et ne voulant pas abandonner leurs frères en peine. On devine l'angoisse du camp. Le froid heureusement n'était pas extrême, mais la neige fondante les avait trempés jusqu'aux os. Pendant toute la nuit des groupes de cavaliers fourbus rentrèrent au camp ; mais, lorsque le jour se leva, beaucoup manquaient encore à l'appel, et l'on dut organiser une battue générale.

La tempête faisait toujours rage et le thermomètre avait baissé. Finalement tous les chasseurs furent sauvés, sauf trois qu'on trouva morts : Julien Ouellette, Jacques Hamelin et un américain protestant nommé Kelley. Plusieurs autres moururent des suites de leurs fatigues. Les corps de ces infortunés furent enterrés, selon l'usage, au cimetière de la mission de Qu'Appelle.

A la suite de cette catastrophe, la chasse fut abandonnée, et les Métis partirent pour leurs quartiers d'hiver. Mais, en chemin, ils se séparèrent en deux partis. L'un revint hiverner à la Montagne de Bois; l'autre, plus nombreux, dressa ses loges à la Rivière au Lait, Missouri. Le Père Lestanc, que chacun se disputait, dut partager ses soins entre les deux groupes, quoique sa résidence permanente fut à la Rivière au Lait, où il bâtit une nouvelle chapelle.

La raison de ce changement fut la nécessité de se rapprocher des bisons qui s'éloignaient. Aussi bien la chasse fut-

elle abondante et les traiteurs durent-ils faire plusieurs fois le voyage pour le plus grand avantage de leur négoce. Au printemps de 1871, Jean-Louis Légaré avait acheté, pour sa part, 540 peaux de buffalo et autres pelleteries, lorsque voilà, qu'un beau jour, le 3 mai, un officier du revenu, du nom de John Healy, se présenta inopinément pendant que l'on chantait la messe du dimanche et confisqua toutes les fourrures des traiteurs canadiens, tant blancs que métis.

Ce fut une perte considérable, les robes se vendant cette année huit piastres la pièce. Légaré estima à $9,000.00 ce qu'on lui avait pris et il ne fut pas le seul à souffrir.

Les lignes internationales à cette époque n'étaient pas encore verbalisées; il fallut s'incliner devant la force, malgré les protestations et les bons offices du Père Lestanc, dont l'intervention fut écartée. Rien ne réussit, cette année-là, aux pauvres marchands.

Les Métis eurent à souffrir une autre épreuve : le départ du Père Lestanc. Ayant reçu son obédience pour la mission de Saint-Albert, il dut quitter son cher troupeau. Il avait fait, cet hiver-là, 85 baptêmes, 10 mariages et 76 confirmations.

Le Père Lestanc fut vivement regretté, car par son zèle et son amour des âmes, il avait conquis le cœur de ses Métis.(1)

Le R. Père Jean-Joseph Lestanc était né au diocèse de Quimper, France, en 1830. Il avait fait profession chez les Oblats en 1851. " Juste un mois après la profession du P. Lacombe, 17 sept. 1851 ", lisons-nous dans l'histoire de cet éminent religieux, " un nouveau confrère breton, le

(1) De son coté, il leur garda toujours un attachement profond. " Je peux le dire sans crainte," a-t-il écrit, " ma paroisse ambulante, composée de deux cents familles à peu près, était la meilleure paroisse de l'Amérique. . Le matin, j'avais une grande assistance à la messe. . .et le soir tous ceux qui pouvaient venir, se rendaient à la prière."

Père Lestanc arrivait à St-Boniface. On reçut, à bras ouverts, cet excellent Père, destiné par la Providence à faire beaucoup de bien, principalement chez les Métis. Il devint l'ami et le compagnon préféré du P. Lacombe. Pendant 40 ans, ils garderont les meilleures relations d'amitié. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à relire la lettre qu'écrivait, au soir de sa vie, le Père Lestanc, à son vieil ami, à l'occasion de ses noces de diamant : " Depuis longtemps j'étais tenté de croire mon associé au nombre des morts. *Deo Gratias !* Non, loin de là! Hier à la grand'messe et au bréviaire, aujourd'hui surtout au saint autel, mon cher vénérable Albert était là, recevant avec son aimable sourire les hommages sincères et les souhaits affectueux de ses frères, de son compagnon d'autrefois surtout. Que n'ai-je les ailes d'un ange pour voler à *Lacombe House* Avec quelle joie nos cœurs battraient ensemble ! Rien que la pensée d'un tel bonheur ravit mon âme d'une céleste allégresse. S'il est doux de s'aimer entre frères, sur cette terre d'exil, que sera-ce donc de s'aimer dans le ciel !

" Demain, sans doute, cher ami, vous irez à Dunbow. Là encore, le nom du Père Lacombe sera, avec grande raison, célébré. C'est la pierre fondamentale de cette grande institution qui a déjà fait tant de bien et qui continuera, je l'espère, longtemps encore sa mission de civilisation chrétienne en faveur des chers Métis et Sauvages du pays.

" Pourquoi ne venez-vous pas à nos fêtes ? direz-vous. Cher ami, nous sommes ici en retraite. Le Père Lewis a commencé hier une mission de huit jours dans la paroisse, et, quoique je ne sois nullement nécessaire, je peux encore rendre quelques petits services. De plus, à cause de ma surdité, je ne jouis guère des grandes réunions." (*Vie du P. Lacombe*.)

Ce qu'était le P. Lestanc, la lettre suivante, d'un vétéran des missions, l'indique.(1)

" Le Père Lestanc était un homme de Dieu, un saint
" religieux, et un saint prêtre. C'est ainsi que je l'ai
" apprécié dès mon arrivée à St-Boniface, en 1866. Le
" souvenir de ce saint religieux m'est toujours resté pro-
" fondément gravé dans la mémoire, et, si aujourd'hui je
" regrette quelque chose sur ces jours-là, c'est de n'avoir
" pas su mieux profiter de l'avantage de l'avoir eu pour
" ami pour travailler à ma sanctification. Je vous dis cela
" dans la parfaite sincérité de mon cœur.

" Comme religieux, il était d'une fidélité admirable à sa
" règle. C'était un homme de prière et d'oraison, un
" homme de vie intérieure. Ami de l'étude, il s'est rendu
" maître de l'anglais et de deux langues sauvages : le cris
" et le santeux, de façon à pouvoir prêcher dans ces deux
" langues. Tous ceux qui ont vécu avec lui ont toujours
" été charmés de son caractère doux et affable. Sa Gran-
" deur Mgr Taché l'estimait beaucoup et lui confiait
" l'administration du diocèse lorsqu'il s'absentait. Il a
" laissé dans St-Boniface un souvenir ineffaçable de ses
" vertus.

" Il a fondé la paroisse de St-Norbert et en a été le
" premier curé.

" Pendant les troubles de 1869, au Manitoba, le Père
" Lestanc a joué un rôle important, comme pacificateur et
" sage conseiller de Riel. Les Ontariens le détestaient, mais
" ils avaient bien tort, car sans lui, il y aurait eu des tragé-
" dies au fort Garry.

Le Père Lestanc mourut à Midnapore, Alta., le 4 mai 1912.

---

(1) M. l'abbé Georges Dugas

CHAPITRE V

UNE LETTRE DU PÈRE DECORBY

Le successeur du Père Lestanc fut le Père Jules Decorby. Ce religieux naquit en France, diocèse de Viviers, en 1841. Il fit profession chez les Oblats en 1863, fut ordonné prêtre en 1867 et envoyé au Canada, l'année suivante. Son premier poste dans le Nord-Ouest fut la mission de St-Florent (Lebret). Il succéda en 1874 au P. Lestanc. " Le Père Décorby, lisons-nous dans "*l'Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest* ", était plein de vie ; et comme il n'était pas un géant, il se trouvait bien à l'aise à cheval, et le coursier le moins ambitieux ne pouvait le trouver trop encombrant ". Les vieux Métis qui l'ont connu l'appellent encore aujourd'hui le petit Père Decorby.

Arrivé à la Montagne de Bois en décembre, il y séjourna peu de temps et se hâta de rejoindre le camp principal de la Rivière au Lait, où les Métis étaient revenus.

L'hiver de 1874-75 fut doux et la chasse abondante ; le Père fit 27 baptêmes et 6 mariages, après quoi il retourna, selon l'usage, à la mission du lac Qu'Appelle.

Jean-Louis Légaré étant parti, de son côté, en juillet, pour Saint-François-Xavier, y devint le héros d'une singulière aventure dont il se tira plutôt mal que bien. La voici: Un chef des Indiens Sauteux, *La Petite Coquille*, accompagné du *Petit Bœuf*, et du métis Henri Poitras, vint supplier Légaré de les conduire à Washington. Ce chef prétendait avoir droit à la concession d'une réserve par le

Gouvernement et il demandait à Jean-Louis de lui servir d'interprète. Celui-ci, ébloui par les grandes promesses du sauvage, consentit à l'accompagner. Mal lui en prit. Le voyage dura six mois et n'aboutit à rien. Jean Louis en fut pour une dépense de six cents piastres, sans compter le temps perdu.

Ce ne fut ni la première ni la dernière fois que la bonté d'âme de cet homme lui coûta cher. Il est vrai qu'une autre visite qu'il reçut peu après, le consola de la première.

L'agent des Sauvages, M. Provencher, vint le trouver et lui fit une commande de 25,000 livres de viande de buffalo à livrer dans les cinq réserves suivantes, Fort Ellis, Fort Pelé, Swan River, Montagne du Tondre et Qu'Appelle. Le prix était de 15 sous la livre.

Durant la campagne d'hivernement de 1875-76, la Montagne de Bois et la Rivière au Lait furent presque totalement abandonnés des Métis, lesquels, suivant le bison, s'installèrent à la Montagne aux Cyprès. Le missionnaire fit là 91 baptêmes, 10 mariages et bâtit trois chapelles. Dans la partie nord de la Montagne, il en construisit une de 60 pieds sur 30 qui servit pour les trois hivernements de 1875-76-77.

Nous donnons ici une lettre du Père Decorby au Père Lacombe, en date du 1er mars 1879. Elle est d'un tel intérêt que, malgré certaines redites relatives à la chasse au buffalo dont nous avons parlé plus haut, nous la reproduirons textuellement. Ces humbles missionnaires écrivent sans prétentions littéraires, mais, comme ils ont vécu ce qu'ils racontent, leurs récits atteignent fréquemment l'éloquence.

" On appelle hivernement une place que nos Sauvages ou Métis choisissent pour passer l'hiver et se préparer aux expéditions de chasse. A cet effet, ils se construisent, au

milieu de nos prairies, des maisons provisoires qu'ils abandonnent à la fonte des neiges, et où, en attendant, ils trouveront un sûr abri. C'est ordinairement après un examen sérieux que l'emplacement est définitivement choisi. Il est nécessaire, en effet, de trouver, à proximité, du bois de construction et de chauffage, et de plus, d'être à portée des troupeaux de buffalos que l'on veut poursuivre pour en avoir la viande et la robe. Deux rendez-vous de chasse très renommés se trouvent enclavés dans les prairies faisant partie de la Mission de St-Florent de Lebret ; ce sont : La Montagne aux Cyprès et la Montagne de Bois. Avant de m'y être rendu, je m'imaginais deux masses gigantesques recouvertes de neige. Mais les noms sont trompeurs. Ces localités ne sont que deux rangées de collines boisées et ravinées par quantité de petits ruisseaux qui s'y sont creusé des petits lits profonds.

Le Métis abat le bois, se construit une maison, la cimente, y met un bon plancher et y dispose tout avec une solidité et une coquetterie qui sembleraient indiquer une prise de possession définitive. Il n'en est rien, pourtant, et tout ce luxe ne tend qu'à se procurer un abri chaud pour quelques mois d'hiver. Le Sauvage non baptisé et qui n'a aucune teinte de civilisation est moins exigeant ; et sa loge, dressée au fond d'un ravin, contraste étrangement, par son état misérable, avec la maison confortable du Métis ou du Sauvage chrétien. La propreté lui est inconnue.

Le buffalo, lui aussi, a choisi les environs de la Montagne aux Cyprès pour son séjour de prédilection. Après avoir fui les quartiers où il abondait autrefois, il nous y est resté fidèle, malgré le nombre de ses acharnés destructeurs et les massacres fréquents dont il est victime. Rien ne peut lui faire abandonner nos prairies où il vit en nombreux troupeaux. La distance de Lebret à la Montagne aux Cyprès



Rue principale de Willow Bunch, aux fêtes de l'armistice.

est d'environ 250 milles. Tout dernièrement, en faisant le voyage, après une centaine de milles, je rencontrai des troupeaux innombrables paissant tranquillement dans les gras paturages des vallées. A peine arrivé, je dus repartir pour la Rivière au Lait, pour assister une petite fille qui se mourrait et qui réclamait ma présence. Son Père m'avait envoyé sept chevaux avec la recommandation de ne pas les ménager et de bien organiser mes relais. Nous avons mis deux nuits et une journée pour nous rendre, et trois jours pour revenir. Et bien ! Tout ce long parcours s'est accompli au milieu des animaux de la Prairie. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, on n'apercevait que des masses noires se mouvant sur le fond blanc du lac couvert de neige.

C'est ici qu'apparaissent la bonté de Dieu et la royauté de l'homme. Le bœuf des prairies qui, provoqué, fait voler en l'air son adversaire comme un ballon, le broie sous ses pieds, lui laboure les flancs de ses effroyables cornes, n'a pas même l'idée de se mesurer avec l'homme, si ce dernier ne lui cherche pas querelle.

En devenant le dernier refuge des buffalos, la Montagne aux Cyprès est aussi devenue le rendez-vous des chasseurs et des explorateurs de toutes sortes. Autrefois, quelques hommes hardis s'y aventurèrent seuls, au risque de se mesurer avec les Sauvages du voisinage. Il n'y a pas encore longtemps, un parti de Pieds-Noirs, tous montés sur d'excellents chevaux et désireux de faire preuve de bravoure, est venu en plein jour voler des chevaux, pendant que les propriétaires prenaient un peu de repos. Poursuivis à outrance, les maraudeurs furent atteints promptement. Se voyant serrés de près, ils se jetèrent dans un ravin, espérant échapper à une mort certaine. Mais un vieux chasseur métis, voulant entraîner sa troupe, et peut-

être, trouver une mort glorieuse, se précipita, la carabine au poing, sur les Sauvages embusqués dans le ravin.

Il n'eut pas le temps d'arriver : une balle le foudroya. Mais l'élan était donné : ses camarades se précipitèrent comme une avalanche et l'on vit bientôt sauter en l'air les têtes et les membres fauchés.

Voilà ce qu'était autrefois la Montagne aux Cyprès. Tout est bien changé aujourd'hui. Ce lieu est devenu le rendez-vous paternel de toutes les tribus indiennes, non seulement du Canada, mais des États-Unis. L'hiver dernier, une tribu de l'autre bord du Missouri y comptait près de 1,500 loges. Les Nez-Percés en comptaient 36. Ajoutez encore 200 à 300 loges de Santeux, de Cris, d'Assiniboines et autres. Ajoutez encore les débris d'une nombreuse tribu qui, après avoir tout pillé et massacré, dans certains cantons de l'Orégon, et franchi dans sa fuite vers le Canada, une distance de 1,500 milles, est venue se heurter sur la frontière à la cavalerie américaine, avant de parvenir jusqu'à notre Montagne. Ces infortunés nous arrivèrent dans un état déplorable, exténués, sans chaussures, sans vêtements, sans provisions, presque tous couverts de blessures encore saignantes.

Telle est la population nouvelle attirée à la Montagne aux Cyprès, l'hiver dernier, par l'espérance des belles chasses.

Il faut ajouter à ces chiffres 200 familles de Métis canadiens. Cette montagne est donc devenue, pendant l'hiver, un centre considérable où règne la plus grande activité. Les buffalos ont attiré tout ce monde, mélange de toutes races et de toutes religions.

La foi du missionnaire découvre une intention providentielle dans ce rassemblement de tant de gens, hier ennemis prêts à se scalper et à s'égorger, aujourd'hui réunis dans

un même sentiment de préservation, dans une même communauté de périls et d'intérêts. Dieu a permis que des hommes encore plongés dans les ténèbres du paganisme fussent ainsi placés à portée des missionnaires, et à même de recevoir les lumières de la religion.

Aussi ai-je fortement engagé nos chrétiens à ne leur donner que de bons exemples. En effet, les exemples que ces étrangers avaient rencontrés sur les bords du Missouri n'avaient point été de nature à les édifier. Mais Dieu a ses desseins ; et tout, j'espère, tournera à bien.

Nos chrétiens se sont divisés en trois principaux villages autour desquels les Infidèles ont établi leurs campements dans les plis de la montagne. Au centre de chacun de ces villages se dressait un long bâtiment à la construction duquel toutes les mains avaient concouru et que l'on désignait sous le nom d'église.

C'est dans cette modeste maison de Dieu que se réunissaient nos fidèles. Là se récitait le chapelet, se faisait la prière ; là était offert le Saint Sacrifice ; les instructions et les catéchismes s'y faisaient régulièrement. Je puis ajouter que cette église improvisée ne désemplissait pas et que, pendant tout le temps de l'hivernement, à voir la foule qui s'y rendait, on se serait cru en fête perpétuelle. L'hivernement est l'occasion de ce mouvement extraordinaire.

La chasse au buffalo exerce en effet un irrésistible attrait sur nos gens ; et malgré ses dangers, je comprends l'entrain et la passion qu'ils y mettent. Après avoir installé leurs familles, les chasseurs préparent leurs voitures d'hiver et, au jour convenu, ils partent et se frayent un passage sur la neige. Les traines glissent lentement. Debout sur son véhicule ou à cheval, le chasseur sonde du regard tous les points de l'horizon. Bientôt, il voit se



détacher sur le fond blanc de la prairie une ligne noire et majestueuse, semblable à la lisière d'un grand bois. Son cœur bondit d'émotion. Il prépare ses armes et se rapproche du troupeau avec prudence. Quelquefois les buffalos continuent à paître tranquillement, sans se soucier du péril qui les menace ; le plus souvent ils cherchent leur salut dans la fuite. Alors la troupe des chasseurs s'élance à leur poursuite, mais modérément, chacun ayant soin de ne pas fatiguer les chevaux.

Arrivés tout près du gibier convoité, l'allure devient plus ardente et l'attaque se prononce. Chevaux et chasseurs se précipitent au milieu des bêtes affolées qui se dispersent dans toutes les directions. Des coups de feu retentissent, les buffalos tombent foudroyés, d'autres galopent en vomissant des flots de sang, puis ils s'arrêtent subitement, se raidissent dans l'angoisse et tombent comme une masse. Quelques-uns, réduits au désespoir et serrés de trop près, se retournent et chargent le chasseur qui parfois n'a pas le temps de parer le coup.

Il existe dans la prairie des trous nombreux dissimulés sous les hautes herbes. Si le cheval au galop a le malheur d'y mettre le pied, il culbute avec son cavalier. D'autre fois, une balle égarée à travers le tourbillon de poussière frappe un chasseur. Les accidents graves sont fréquents et il n'est point inutile qu'un prêtre suive l'expédition.

Dès qu'un chasseur a tué le nombre de bêtes qu'il a fixé, dans son esprit, il se hâte d'en charger son traîneau et de reprendre le chemin de l'hivernement. Sa femme l'attend anxieuse au foyer, et ses enfants ont compté les jours par des entailles pratiquées sur un morceau de bois. A la prière du soir on n'oublie point le père absent. Tandis que les chasseurs sont au loin, le missionnaire visite les divers hivernements et travaille au salut des âmes.

En arrivant dans un campement, son premier soin est d'entendre les confessions. Car, si ces pauvres gens n'ont pas souvent le prêtre au milieu d'eux, ils savent s'en servir lorsqu'il vient et reçoivent les sacrements.

Mais la grande occupation du missionnaire est le catéchisme, occupation des plus laborieuses.

En effet, les enfants de la prairie ont l'intelligence bien moins ouverte aux choses de la foi que les enfants de nos écoles. Des familles nomades n'offrent guère de ressources pour l'instruction religieuse. Leurs parents ne les préparent point, le prêtre est obligé de tout faire et de leur inculquer les notions les plus élémentaires, soit pour les idées, soit pour le sens même des mots.

Il doit enseigner les prières et faire sortir graduellement de la nuit ces pauvres âmes enténébrées.

Son labeur, cependant, n'est pas perdu. Le jour se fait progressivement dans les esprits. Les enfants prennent goût à l'étude, et vient un jour où l'on peut annoncer une fête de première communion

C'est une grande joie pour tout le camp ; on se prépare à cette solennité et l'on déploie à la célébrer toute la pompe possible.

La visite des malades est encore une des plus grandes sollicitudes du missionnaire. Il fait parfois un voyage de 200 milles pour assister les mourants, le visage fouetté par les rafales de neige. Aussi quand, après une course de deux ou trois jours, les vêtements couverts de glace, il aperçoit la ligne des bois où le campement s'abrite, éprouve-t-il un vrai sentiment de délivrance. Auprès d'un bon feu on oublie toutes les souffrances, et on prépare l'entrée au ciel de quelque moribond qui soupirait après l'arrivée de son consolateur.

Ainsi s'écoulent les journées du missionnaire pendant l'hivernement. A ces travaux viennent se joindre l'instruction des étrangers dont j'ai déjà parlé. On ne peut que glaner parmi ceux-ci, à cause de la brièveté de leur séjour ; mais, en attendant un établissement définitif, ils recueillent du moins quelques bonnes impressions, reçoivent quelques éléments de foi. Quelques uns même se convertissent complètement ; tandis que d'autres, en s'en allant, emportent les bons souvenirs qui les disposeront à une conversion ultérieure."

J. Decorby, O.M.I.

CHAPITRE VI

SITTING BULL A LA MONTAGNE DE BOIS

Interrompons un instant notre récit par l'épisode de Sitting Bull à la Montagne de Bois. Parmi les faits d'armes qui signalèrent les longues guerres entre les Indiens et les troupes américaines, nul peut-être n'est plus populaire que celui qui se termina par le massacre de l'héroïque cavalerie du général Custer.

C'était le 25 juin, 1876. L'année précédente, les Commissaires de la République, réunis au camp de *Red Cloud*, Montana, avec les chefs de la puissante nation des Sioux, avaient vainement tenté de faire signer à ces Indiens un traité par lequel ils renonceraient à leur territoire et consentiraient à se retirer dans la réserve nouvelle qui leur était assignée. La plus grande partie des Sauvages, sous l'influence du grand chef Sitting Bull, se refusèrent obstinément à tout compromis. En désespoir de cause, les délégués américains se virent contraints de signifier aux Peaux-Rouges que, si le 1er janvier 1876, ils n'étaient pas entrés dans la dite réserve, ils seraient traités en ennemis. C'était la guerre.

Sitting Bull était un chef aussi avisé que brave. Craignant d'être écrasé en rase campagne, il se retira, suivi d'une grande partie de sa nation, dans un pays difficile, raviné et boisé, arrosé par une petite rivière appelée *The Little Big Horn*. Les troupes américaines ne devaient pas tarder à l'y poursuivre. Leur plan était de l'encercler, le

général Gibbon par l'ouest, le général Crook par le sud, et le général Perry par l'est. Le malheur voulut que le colonel Custer, chef du septième régiment de la *United States Cavalry* qui appartenait au corps de Perry, remontant trop hardiment peut-être la vallée, se heurtât inopinément à l'immense campement comptant 4,000 guerriers. Dans le combat qui suivit, Custer et ses cinq compagnies périrent, sans qu'un seul cherchât son salut dans la fuite. Lorsque, deux jours plus tard, le gros des troupes arriva, ils ne trouvèrent sur le champ de bataille que 279 cadavres et 53 blessés.

Les Américains n'eurent pas même la consolation de venger leurs frères si héroïquement tombés. Sitting Bull, en effet, ne se faisant point d'illusion sur le sort qui l'attendait, avait levé son camp et fuyait à marches forcées dans la direction de la frontière canadienne où il parvint bientôt sans encombres, ses cavaliers chargés de butin et portant les chevelures des vaincus suspendues au poitrail de leurs poneys.

Ici commence ce qui, dans ces événements, nous concerne :

Jean-Louis Légaré avait établi, depuis quelques années, un poste de traite à la Montagne de Bois, non loin des lignes de l'État de Montana. Or, c'est précisément dans la direction de la Montagne de Bois que se portèrent les hordes fugitives. Laissons Légaré nous narrer lui-même la réception qu'il fit à ses farouches visiteurs. Sous le calme apparent du récit, on a peine à réaliser le tragique de la situation et la force d'âme qu'il fallait au traiteur pour en imposer aux barbares et sauver sa vie.

" C'était, dit-il, un après-midi de novembre, le 17 ; par un froid vif, j'étais dans mon magasin avec deux de mes hommes, lorsque une douzaine de Sauvages à cheval firent

leur apparition. *Little Knive* était à leur tête. Sans descendre de leurs montures, ils vinrent droit à la fenêtre et se mirent à nous regarder. Des robes de buffalo les recouvraient de la tête aux pieds. Ils restèrent ainsi à nous inspecter pendant au moins une demi heure, sans que nous fissions la moindre attention à leur présence. A la fin *Little Knive* entra, laissa la porte ouverte et demeura un long temps à nous surveiller. Après quoi, sans paraître nous voir, il avança tranquillement au milieu de la place, s'assit sur le plancher et appela ses compagnons les uns après les autres. Tous entrèrent, laissant la porte ouverte comme il avait fait.

" Quant à moi, je me gardai de dire un mot ou de faire un geste, attendant paisiblement ce qu'ils feraient. La scène se prolongea ainsi pendant deux heures. Tout-à-coup, d'un bond, *Little Knive* fut sur ses pieds ; puis il vint à nous, nous serra la main et retourna à sa place. Ses compagnons l'imitèrent. L'un de ces derniers, du nom de *Crow*, le *Corbeau*, était l'orateur de la bande.

" Après s'être tourné vers les quatre coins cardinaux, le *Corbeau* commença son discours. Il tint un langage pacifique. " Nous sommes venus de la frontière américaine, dit-il, parce que nous ne pouvions pas y dormir en paix et que nous avons appris que la *Grande Femme*, (la reine Victoria), était bonne pour ses enfants. Voilà pourquoi nous sommes venus dans ce pays, pour dormir en paix."

" Après cela il exposa qu'ils étaient dans un grand besoin, ce qui se voyait clairement. On parla ensuite du traité. Ils me dirent que, si je voulais leur donner de quoi faire la chasse, de la poudre, des capsules, du tabac, ils traiteraient avec moi.

Afin de me débarrasser d'eux sans leur déplaire, je leur donnai pour trente piastres d'effets. Après quoi, ils s'en allèrent."



SITTING BULL

Ces douze cavaliers n'étaient ni plus ni moins que les éclaireurs de Sitting Bull qui les attendait à la frontière. Ils firent rapport que les chemins étaient libres, et dès le lendemain, on les vit reparaître avec 70 loges qui campèrent autour du magasin de Légaré, de Jean-Louis, comme l'appelaient les sauvages.

Ces gens étaient de purs barbares. Pour tout costume, ils portaient une peau de bison serrée à la ceinture par une corde, sans coiffure, ni chemise, ni pantalon. Ils avaient toutefois des chaussures et des *mitâsses*, et leurs fusils ne les quittaient jamais.

Ce ne fut qu'après l'arrivée des Sioux à la Montagne de Bois que la Police Montée du poste de la Montagne aux Cyprès eut connaissance du massacre de Custer.

Le major Walsh se rendit donc à leur rencontre à la Montagne de Bois à la tête d'un détachement de vingt-cinq hommes, (21 novembre 1876). Il y établit même un poste permanent l'année suivante. Mais après de longues palabres, s'étant aperçu que leurs intentions étaient pacifiques et que leur unique objet était de se mettre à l'abri des Américains, il jugea qu'il valait mieux ne pas les molester, tant qu'ils garderaient la paix sur la frontière, et rentra dans son fort.

Tandis que s'accomplissaient ces événements et que Jean-Louis voyait la vague des Sioux déferler autour de lui, le malheur planait sur son foyer et devait le briser à jamais. Son épouse était partie en visite chez son père, François Ouellette, à la Montagne aux Cyprès. Pendant une course à travers la prairie, elle tomba de cheval et s'infligea des blessures mortelles. Un messager vint lui apporter la triste nouvelle. Légaré partit en toute hâte, il n'arriva que pour recueillir le dernier soupir de celle qui était la compagne de sa vie. Décédée le 1 décembre, ses

restes furent transportés immédiatement au cimetière de la mission de Qu'Appelle, distant de 300 milles. Ses funérailles eurent lieu le 19 décembre suivant.

Jean-Louis revint à la Montagne de Bois, et il trouva les Sioux occupés à faire la chasse au buffalo. Ils se ravitaillèrent durant l'hiver à son magasin. Ils n'entendaient rien au commerce, troquant sans notion de la valeur des choses, achetant au gré de leurs caprices, d'ailleurs très braves et conduits par un chef d'une rare éloquence, Sitting Bull, le *Bœuf Assis*. Pendant cinq mois le flot des émigrés continua de monter, si bien que, au mois de mai 1877, on compta dans les campements de la Montagne de Bois 800 loges avec 1,000 âmes.

Cette immigration au Canada n'alla pas sans de graves inconvénients. Lorsque les bisons se furent éloignés, les Sauvages se virent obligés de chercher dans la rapine de quoi se soutenir. Ils faisaient de fréquentes expéditions par delà les frontières, razziant les troupeaux. Ils forçaient les traitants canadiens à leur céder leurs marchandises sans espoir de paiement; ils allaient jusqu'à maltraiter les récalcitrants et à les menacer de leur faire un mauvais parti.

Pour donner une idée de leur barbarie, le fait suivant suffira.

Une année que la chasse avait été mauvaise et que la disette régnait à leur camp, le capitaine Allen, l'un des marchands de l'endroit, vit un parti d'Indiens entrer dans sa maison. Ceux-ci le sommèrent de leur donner des provisions car, dirent-ils, eux et leurs familles mouraient de faim. Livrer ses provisions sans espoir de paiement n'était point pour plaire à un marchand, d'autant plus que l'exigence pourrait se renouveler. Allen refusa net. Les Sioux coururent à la résidence privée de cet homme et, se saisis-

sant de son enfant, malgré les cris de la mère, ils l'apportèrent sur le comptoir et lui tinrent ce discours : "Tu refuses de nous donner à manger, quoique nos enfants meurent de faim. Eh bien ! pour te montrer ce que c'est que de voir mourir son enfant, nous allons égorger le tien sous tes yeux."

La Police Montée, accourue à la rescousse, fit signe à Allen de céder pour éviter une catastrophe. Ce ne fut pas la seule fois qu'il dût se laisser piller pour échapper à la mort et au massacre des siens.



CHAPITRE VII

ARRIVÉE DE TROIS CANADIENS

LE P. HUGONARD

Nous avons dit dans un chapitre précédent que le gros des Métis avaient hiverné en 1875-76-77, à la Montagne aux Cyprès. A l'automne 1877, ils se transportèrent à la Montagne de Bois. Le Père Decorby demeura, du 18 octobre au 30 décembre, dans la première résidence, puis il passa le reste de l'hiver en visites aux autres campements. Il fit pendant la saison 10 baptêmes et 10 mariages.

Les postes que le Père Decorby visita cette année étaient, outre les Montagnes aux Cyprès et de Bois déjà cités, la Rivière au Lait, la Rivière Blanche et la Rivière du Porc-Epic.

A ce propos, le Père Lacombe, alors curé de Sainte-Marie de Winnipeg, écrivait au T. Rév. Père Fabre, Supérieur Général des Oblats de Marie, la lettre suivante :

" Le Père Decorby est au milieu de ceux qu'on appelle les hivernants et y résidera jusqu'à la fin de l'hiver. Ils se trouvent à quelques centaines de milles de la mission de Qu'Appelle. Les hivernants forment différents camps de 50 à 80 familles chacun ; ce qui fait surgir un certain nombre de villages composés de cabanes qui sont essentiellement temporaires puisqu'elles ne sont construites que pour la durée de la chasse. Depuis plusieurs années,

nos missionnaires ont passé leurs hivers au milieu de ces populations si dévouées au prêtre et si heureuses de le posséder pendant leurs aventureuses expéditions. Ce genre de vie d'une partie de nos Métis constitue un grand obstacle à l'action civilisatrice et religieuse. Jusqu'ici, il a été bien difficile d'instruire les jeunes enfants qui grandissent sans entendre parler d'autre chose que de chasses, de fourrures, de peaux, etc. Ne voyant le prêtre qu'une fois dans l'année, et cela en passant, ils ne peuvent que bien imparfaitement profiter des leçons de catéchisme et ne connaissent pas l'école.

" Cette vie des hivernements est loin d'être favorable au progrès moral et matériel de ces chrétiens qui, malgré leur attachement à la religion, en oublient souvent les préceptes. Bientôt ils seront forcés, malgré eux, de se fixer et de cultiver la terre, car la chasse au buffalo va disparaître, cet animal menaçant d'être anéanti par la destruction qui s'en fait continuellement.

" Le Père Decorby, comme vous le savez, est plein de santé et de vigueur, et il aime beaucoup ce genre de ministère. Les Métis, de leur côté, savent apprécier son dévouement."

Comme on le voit, le Père Decorby était content de son sort, mais il allait être appelé à un autre apostolat et il dut quitter ses ouailles qui le regrettèrent sincèrement. Il commença en 1878, à visiter la nouvelle mission du fort Ellice, et deux ans plus tard, il la fonda définitivement. On le retrouve en 1895, à Sainte Rose du Lac, desservant des Canadiens de l'endroit, et en 1896, à Landshut, à la tête d'une mission allemande. " Le petit Père Decorby, disait on, parle toutes les langues." On serait tenté de le croire, puisque, du fort Pelley où il se trouve en 1902, on le voit desservir Yorkton où s'était établi un groupe consi-

dérable de Galiciens. Après une carrière bien remplie, ce bon missionnaire mourut plein de mérites à St-Boniface, le 16 octobre 1916.

Au moment où le Père J. Decorby quittait définitivement la Montagne de Bois, Jean-Louis Légaré n'était plus le seul canadien-français qui habitait chez les Métis. Depuis deux ans, Gaspard Beaupré était rendu au pays, et cette même année Zotique Désautels et Joseph Lapointe arrivèrent. Gaspard Beaupré était natif de l'Assomption, P. Q. Il commença son cours au collège de ce village, mais il ne mordit point à l'étude. Il ne rêvait que d'aventures, de *cow-boys* et de buffalos. A quinze ou seize ans, il partit pour le Nord-Ouest et échoua à la Montagne aux Cyprès où il hiverna, à l'emploi d'un certain Louis Morin du fort Walsh. Le traiteur le plus important de l'endroit était alors Patrice Breland.

L'année suivante, Beaupré entra au service de Jean-Louis Légaré. Il épousa, le 2 février 1880, Florestine Piché qui lui donna de nombreux enfants dont l'un, le géant Beaupré, eut un instant de célébrité.

Zotique Désautels et Joseph Lapointe arrivèrent dans le cours de l'été, à Winnipeg, qui portait alors le nom de La Fourche. Incapable d'entreprendre seuls un long et dangereux voyage à travers les grandes prairies, ils se mirent à la remorque d'un traiteur, Ignace Lamarche, lequel, accompagné d'un serviteur, Joseph Klyne, s'en allait commercer au Fort Walsh, à la Montagne aux Cyprès. Le voyage dura quarante jours, et on peut soupçonner les impressions parfois pénibles que réalisèrent nos jeunes citadins peu habitués à ce genre de trajet. Ayant atteint un canton surnommé le Grand-Bois, ils tombèrent dans un marais fangeux. Leurs charrettes trop chargées s'embourbèrent. Heureux furent-ils de pouvoir sortir

avant la tombée de la nuit. Obligés de camper près de là, au milieu des grandes herbes, ils furent dévorés toute la nuit par une nuée de maringouins. Le mets du pays et de l'époque, c'était de la viande sèche ou du pemmican. Jugez de l'appétit de nos voyageurs réduits à se contenter d'un mets auquel ils ne trouvaient aucune saveur et qui ne paraissait pas apaiser leur faim. Encore si des bisons s'étaient présentés, mais la prairie était déserte et rien ne paraissait à l'horizon. Pourtant voici qu'au bout de dix jours, l'un de ces animaux attendu avec tant d'impatience, s'offre à eux. Mais ce n'est pas tout de rencontrer un buffalo, il faut l'abattre. Or, aucun d'eux n'étaient chasseur et seul Jos. Klyne était bon cavalier. Il sauta sur l'unique cheval coureur que Lamarche possédait et se lança à la poursuite de son gibier.

Mais le malheur voulut que le bison, se sentant serré de près, fit volte face et épouvanta notre malheureux coursier, lequel battit en retraite malgré tous les efforts de Klyne pour le ramener.

Quelques jours après cette fâcheuse aventure, ils aperçurent un autre petit troupeau. Cette fois, Lamarche recourut aux grands moyens, comme on dit. Il enfourcha un vieux bidet encore vigoureux et, s'armant d'un grand fouet, il se lança à la suite de Klyne. Lorsque le cheval de celui-ci, pris de peur, faisait mine de reculer, Lamarche le rouait de coups, tant et si bien qu'à la fin, nos chasseurs arrivèrent à portée de fusil des buffalos. Klyne visa alors une vache magnifique et lâcha son coup. Le maladroit manqua sa proie, mais, par miracle, la balle alla se loger dans l'oreille d'un jeune bœuf de deux ans, victime innocente, qui tomba raide mort. L'animal était gras à souhait.

Ils approchèrent les voitures et commencèrent à le déshabiller. On peut deviner leur joie et l'excellent souper

qu'ils firent. N'allez pas croire cependant qu'ils se servirent de bons rôtis. Non. L'unique manière de cuire leur repas était la chaudière, et le bouilli perpétuel était le régime imposé.

Klyne fit sécher au soleil la plus grande partie de cette viande taillée en lanières, seul moyen de la conserver, et utilisa la robe comme couverture.

Enfin, parvenus à 10 milles environ au nord de Willow-Bunch actuel, ils firent la rencontre d'un petit camp de Sioux. D'aussi loin qu'ils les aperçurent, ces Sauvages se lancèrent au-devant d'eux au grand galop, cheveux au vent, fusils au poing. Pour dire vrai, en les voyant ainsi courir, les Canadiens n'étaient qu'à moitié rassurés, et ils se demandaient ce qu'il allait advenir de leur chevelure. L'attitude tranquille de Lamarche et de son serviteur leur rendit confiance. En effet, les cavaliers, d'aussi loin qu'ils purent se faire entendre, les saluèrent des mots *how! how!* Puis ils les prièrent de leur donner du tabac et du vermillon pour leur tatouage. Ils campèrent tout près d'eux. Lamarche, qui comptait faire une traite avantageuse, en fut pour ses frais. Ces pauvres gens n'avaient presque rien à troquer. Ils leur donnèrent néanmoins le spectacle d'une danse qui les intéressa beaucoup. Dans la soirée, ils dansèrent le *Powaa*. C'était pour eux une nouveauté de les voir, la figure peinte de diverses couleurs, danser, sauter, faire toutes sortes de contorsions à la façon des bêtes féroces, avec accompagnement de cris et de hurlements affreux. Pour dire vrai, les Canadiens étaient plus effrayés qu'ils ne le laissaient paraître.

En arrivant à la Montagne de Bois, Zotique Désautels prit du service pour Jean-Louis Légaré ; Joseph Lapointe continua, en compagnie de Lamarche, jusqu'au fort Walsh.

GROUPE DE VICAIRES



(1) M.-O. Faucher, (2) L.-R. Meindre, (3) A. Turgeon
(4) R. Girouard, (5) L.-E. Duchaine, (6) O. Brouillard

Quelques semaines plus tard, la petite colonie apprit avec joie la venue prochaine d'un nouveau missionnaire dans la personne du R. Père Hugonard. Mais voici qu'à la fin d'octobre, un chasseur, de retour d'une tournée, annonça que le Père Hugonard se trouvait stationné à la Montagne Sale, sans pouvoir aller plus loin, vu que ses hommes avaient perdu leurs chevaux. Des provisions et des chevaux furent donc expédiés au plus vite ; et, quelques jours plus tard, le R. Père Hugonard arrivait sain et sauf. Il était suivi d'un certain nombre de familles de la mission de Qu'Appelle. Aussitôt après son arrivée, les Métis se mirent en frais d'ériger une nouvelle chapelle, auprès des magasins de Légaré, à 3 milles à l'est des casernes de la Police Montée. En une semaine tout fut achevé. C'était en somme une assez piètre affaire que cette chapelle dont le P. Hugonard nous a laissé la description. Elle ne différait guère des autres que par le plus grand froid qui y régnait, malgré le gros poêle qu'on y avait mis, formé de deux grandes chaudières rivées ensemble. Pendant une tempête, le 7 mars, le Précieux Sang se figea sur les parois du calice. Comme les ornements étaient rares, Madame Ouellette en fabriqua un avec du mérino noir fort élégant. Les dames s'industrièrent de leur côté à orner l'autel.

Comme la première chapelle, édifiée en 1870, elle n'eut pas de vitres. Les fenêtres furent fermées avec des peaux de cabri dressées aussi fin que du parchemin, tandis que la porte l'était avec une peau de buffalo.

Le missionnaire résida généralement chez les trois principaux traiteurs de l'endroit, Jean-Louis Légaré, Geo. Fisher et J.-B. Dauphinais. Il campa cet hiver à la Montagne de Bois 150 familles métisses, à part le gros camp sioux établi dans les environs. Sitting Bull, chef de la bande, fut toujours très opposé au christianisme et il ne

permettait pas au P. Hugonard d'y visiter les malades. Le missionnaire réussit néanmoins à voir quelques enfants en danger de mort, en disant à leurs mères qu'il possédait une bonne médecine. Cette médecine n'était autre chose que de l'eau baptismale mise par lui dans une bouteille d'eau de senteur. A la faveur du parfum, il baignait la face et le front du petit être, et le baptisait.

Zotique Désautels, de son côté, eût le bonheur de baptiser quelques petits enfants sioux.

"Quelques semaines avant l'arrivée du Père Hugonard", disait-il, " je fus appelé par un Métis, Joseph Lapierre, pour baptiser son nouveau-né. Or, il y avait dans la maison un Sauvage Sioux qui suivit la cérémonie avec une extrême attention. Lorsque j'eus terminé, ce Sauvage s'informa auprès de Lapierre qu'elle était la signification de cette cérémonie. Celui-ci, qui parlait un peu sa langue, lui expliqua que le baptême était nécessaire pour que l'enfant, s'il mourait, pût voir le *Grand Esprit*. Vivement impressionné, le Sauvage déclara qu'il avait un enfant de quelques mois très malade, et qu'il désirait qu'on lui administrât la même *médecine*. J'acceptai donc de lui complaire ; et ayant pris au magasin une fiole pleine d'eau, je me rendis dans sa loge, accompagné d'un Métis, Bengas Heule, qui parlait sa langue. C'est ainsi que je baptisai mon second enfant. Je fis ensuite comprendre au Sauvage que, si son fils mourait, il était assuré de voir Dieu et que, de plus, il serait enterré comme l'un des nôtres.

Quelques jours après, l'enfant mourut comme on s'y attendait. Nous eûmes assez de difficulté pour lui confectionner un cercueil ; mais finalement nous en vînmes à bout. On conduisit donc le corps au cimetière. Mais au milieu de la cérémonie, voilà que le Sauvage m'interrompt et, me mettant la main sur le bras, me reproche de ne pas

faire comme la *Robe Noire*, lequel parlait à Dieu dans un livre. Je lui répondis que je n'avais pas encore terminé et j'envoyai en hâte mon servant Houle chercher au magasin un livre de prières. Je lus alors sur le corps les prières des morts, ce qui termina la cérémonie à sa satisfaction.

" Un mois plus tard, j'eus l'occasion de baptiser encore, dans les mêmes circonstances, un petit cousin du défunt qui mourut comme le premier."

" Plusieurs fois, ajoute le Père Hugonard, j'eus l'occasion d'assister aux cérémonies de sépulture de ces petits enfants qu'on enterrait à la païenne. Le petit corps était habillé en rassade et enveloppé de coton jaune, puis recouvert d'une peau de buffalo et déposé sur un échafaud dressé sur une petite butte, les grandes buttes étant réservées aux hommes. Les parents accompagnaient le corps ; puis venait la mère, pleurant bien fort et proclamant les qualités de son enfant. Pendant huit jours, elle se rendait exactement, au coucher du soleil, à la dite butte et criait durant un quart d'heure les vertus du petit défunt."

Le gouvernement canadien finit par ordonner aux Sioux d'enterrer leurs morts dans des fosses à la façon des chrétiens.

C'est précisément à cause de ces Sioux que le Gouvernement avait dû stationner à la Montagne de Bois un fort détachement de Police Montée, placé sous les ordres du Major Walsh. Cet officier supérieur était protestant, mais il témoignait une grande bienveillance au missionnaire et avait voulu se charger gracieusement de l'entretien de la lampe du sanctuaire.

Le Major avait à son service un interprète canadien-français du nom de Larrivée qui possédait également bien l'anglais, le français, le sioux et même, paraît-il, un peu de grec et de latin. Ce malheureux était originaire de Montréal, avait fait ses études au collège, puis s'était enfui

au Nord-Ouest. Il vivait dans le camp sioux avec deux femmes de cette tribu, et il se rendait tous les jours aux casernes pour interpréter. Le Père Hugonard, désolé de le voir vivre ainsi en païen, chercha à le ramener à de meilleurs sentiments. Tout fut en vain. L'apostat ne disait pas non, mais il remettait toujours à plus tard sa conversion.

Il disparut un jour en se rendant au fort pendant une grosse tempête de neige. On le chercha pendant huit jours sans rien trouver. Lorsque vint le printemps, des corbeaux réunis en troupe, à quelque distance dans la prairie, attirèrent l'attention. On alla voir, et l'on découvrit le cadavre de l'infortuné, à moitié dévoré par ces oiseaux et par les loups.

Nous avons dit que les Sioux causèrent aux Américains de cruels soucis. Les soucis qu'ils causèrent aux autorités canadiennes n'étaient pas moindres. Ces païens barbares, poussés par leur naturel, et disons-le à leur décharge, par la nécessité, car ils mouraient de faim, exerçaient leurs déprédations des deux côtés de la frontière. Le major Walsh était toujours en alerte. Le fait suivant en dit long sur la situation tendue à cette époque.

Un jour, un traiteur américain du nom de Cadd, qui avait construit, en 1878, un magasin à la Montagne de Bois, eut une altercation avec le fils d'un chef appelé *La Lune Noire*. Ils étaient en train de traiter lorsque le Sioux bouscula Cadd en lui disant qu'il était un maladroit, qu'il ne savait pas faire le commerce. Une querelle s'ensuivit. Le Sioux tira son couteau pour frapper Cadd. Celui-ci lui arracha l'arme des mains. Ce que voyant, Joseph Lapointe, pour lors commis du magasin, prit un revolver. Un autre Sioux, *Le Chien Long*, intervint et chercha à s'emparer du revolver. Les choses en étaient là, lorsque la police, prévenue, survint et rétablit la paix.

Ces querelles se renouvelaient sans cesse et ce fut miracle que ni Légaré ni le Major Walsh n'aient péri. Les Métis eux-mêmes qui, pourtant, les traitaient avec toutes sortes d'égards, n'étaient pas à l'abri de leurs méfaits. On raconte qu'un jour, Ambroise Ouellette acheta un cheval d'un Sioux. La nuit suivante, notre Sioux vint reprendre le cheval vendu. La Police Montée, avertie, s'en alla réclamer la bête : mais les Sauvages postés dans des buissons attendaient la police : et, dès qu'ils aperçurent le major Walsh, ils se mirent à l'ajuster. Walsh, dont l'intrépidité était célèbre sur toute la zone frontière, poursuivit sa marche sans sourciller, détacha le cheval et le rendit à Ouellette. Mais la plupart du temps, c'était à Jean-Louis Légaré que la police avait recours pour régler les difficultés sans cesse renaissantes.

Les Sioux avaient un grand respect pour les braves. C'est pourquoi ils estimaient, malgré tout, le major Walsh et Légaré dont la fermeté stoïque et la droiture leur en imposaient. Lorsque Jean-Louis répondait : non ! à un sauvage lui demandant quelque effet, il était inutile d'insister. On avait beau le menacer de coups, de la mort même, il demeurait impassible, sans qu'un muscle de sa figure bougeât. Ce flegme en imposait aux Indiens. Quelquefois, ils profitaient de son absence pour perpétrer leurs méfaits. Un jour, ils envoyèrent, selon leur habitude, un parti de pillards, pour faire coup de l'autre côté des lignes. Ces maraudeurs se glissèrent jusqu'à la Pointe-au-Loup, Montana, territoire d'une tribu fameuse dans le pays, volèrent quantité de chevaux et rentrèrent ensuite triomphants dans leurs quartiers avec leur riche butin.

Mais leur joie fut de courte durée.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés qu'à la porte de Légaré, suivi d'une nombreuse escorte, se présenta le

Chef des Sauvages du Montana qui avaient été dépouillés. C'était un guerrier célèbre pour son courage et sa probité. Il entra donc avec sa suite dans le magasin du traiteur qui était rempli d'Indiens Sioux. Ce que voyant, il leur adressa une longue harangue et leur déclara que si les animaux n'étaient pas incontinent rendus, il leur ferait une guerre sans merci.

Les Sioux, se sentant découverts et se trouvant sans doute les plus faibles, jugèrent prudents de ne pas relever le gant qu'on leur jetait ; et le lendemain, tous les chevaux furent rendus, sans en excepter un seul.

Le Père Morice, dans son *Histoire de l'Eglise catholique au Nord-Ouest*, raconte une visite que fit, au printemps de 1878, au Père Hugonard, à Qu'Appelle (Lebret) le chef Sitting Bull à la tête de 70 ou 80 braves. Le pauvre Père Hugonard n'était là que temporairement. Il remplaçait le Père Decorby en voyage à Winnipeg. Les Sioux, campés sur les hauteurs, de l'autre côté du lac, dominaient la mission et le pays environnant. Les vainqueurs de Custer mouraient de faim, eux et leurs familles, et en étaient réduits à se nourrir de racines sauvages.

Dans cette extrémité, voilà qu'un jour nos Sioux aperçoivent une charrette pleine de provisions qui faisait son apparition et descendait lentement dans la direction de la Mission. A ce spectacle, les Indiens poussèrent des cris épouvantables, que le Père prit sans doute pour un chant de guerre, et se précipitèrent sur la Mission. En réalité ils n'en voulaient qu'à la farine dont ils s'emparèrent, sans que le Père Hugonard résistât. On ne saurait le blâmer.

Cette aventure décida-t-elle de la vocation du Père Hugonard ? On serait tenté de le croire, puisque toute sa vie s'écoula à Qu'Appelle et qu'il y mourut à la tête de la célèbre école indienne fondée par lui.

CHAPITRE VIII

Dispersion des Métis et départ des Sioux

A l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire en 1879, le buffalo s'étant éloigné de cette partie du Nord-Ouest, nos Métis et les Indiens se virent dans l'alternative ou de mourir de faim ou de poursuivre leur gibier là où il se trouvait, c'est-à-dire, sur le territoire américain.

Cette année-là donc, les Métis formèrent un camp de près de 500 familles, venues les unes de Batoche, les autres de la Montagne aux Cyprès, les autres enfin de la Montagne de Bois. Voyant que le bison abondait de l'autre côté de la Rivière au Lait (Etats-Unis), ils se portèrent hardiment à sa poursuite.

C'était une grosse imprudence, car de l'autre côté de la frontière, une armée de 6,600 hommes, commandée par le général Miles, guettait les envahisseurs.

Les Sioux de Sitting Bull étaient plus prudents, parce qu'ils savaient ce qui les attendait. Ils demeurèrent donc dans l'expectative pendant quelque temps, jusqu'à ce que témoins des succès des Métis et incapables de résister à la tentation plus longtemps, ils se décidèrent à franchir la frontière.

Mal leur en prit, car ils étaient encore à une vingtaine de milles des Métis que leur camp fut soudain assailli par les Américains.

Les guerriers se défendirent héroïquement pour laisser au camp, c'est-à-dire, aux femmes, aux enfants, aux

chevaux le temps de retraiter au Canada, ce qu'ils firent en grande hâte et non sans des pertes sensibles, jusqu'à ce que finalement ils regagnèrent leur refuge à la Montagne de Bois.

Quant aux Métis, ils furent à la fois plus heureux et plus infortunés. Les Américains, en effet, n'en voulaient point à leur vie.

Quoi qu'il en soit, aussitôt qu'ils entendirent le bruit de la fusillade, nos gens jugèrent bon de lever leur camp et de fuir du côté du Canada. Mais à peine avaient-ils traversé la rivière au Lait qu'ils se heurtèrent à la cavalerie américaine rentrant de la poursuite des Sauvages, et ils furent déclarés prisonniers.

Plusieurs jours après leur capture, le général Miles les convoqua en assemblée générale et leur signifia que, puisqu'ils avaient envahi le territoire américain, chassant le bison sur les terres des États-Unis, fournissant des armes et des munitions aux Indiens des États-Unis, il leur interdisait de retourner dans leur pays et leur ordonnait de s'établir, à leur choix, soit à la Montagne de la Tortue soit dans le Bassin de la Judée.

Épouvantés, les Métis dépêchèrent, de nuit, un messager au major Walsh pour lui faire part des événements.

Le Major partit en toute hâte ; mais lorsque, deux jours plus tard, il arriva au camp des Métis, il n'y trouva plus le général américain. Sans se déconcerter, Walsh poursuivit sa route et finit par rejoindre Miles sur les bords du Missouri.

Sommé au nom du Gouvernement de la Reine d'avoir à remettre immédiatement les Métis en liberté, le général s'inclina et laissa aux captifs la liberté de rester en Amérique ou de rentrer au Canada.

Les Métis, circonvenus, se divisèrent en trois groupes. Les uns prirent le chemin de la Montagne de la Tortue, où ils fondèrent les paroisses de St. John et de Ste-Anne de Belcourt. Les autres s'établirent au Bassin de la Judée où s'élève actuellement la jolie ville de Lewiston. Le reste rentra au Canada sous la direction du major Walsh et revint à la Montagne de Bois.

Cette malheureuse affaire scella le sort des Métis de la Montagne de Bois. Ils ne s'en relevèrent jamais. Quant aux marchands qui faisaient le commerce avec eux, ils perdirent tout. J.-L. Légaré, lui seul, en fut pour 19,000 piastres, tant en chevaux qu'en marchandises.

Le général Miles, aussitôt après ces événements, fit un rapport au gouvernement de Washington dans lequel il affirma sa conviction qu'il en coûterait moins de nourrir les Sauvages que de leur faire la guerre, et qu'on ne saurait songer à les subjuguer tant qu'il y aurait des buffalos pour les nourrir et des Métis pour leur fournir des munitions.

Ce rapport détermina le gouvernement à changer de tactique. Les Sioux furent sollicités, l'influence de l'argent se fit sentir, plusieurs petits chefs furent achetés, on sema la zizanie. Finalement, des 4,000 Indiens qui, en 1876, avaient franchi la frontière, 500 seulement, en 1881, restèrent fidèles à Sitting Bull. Mais ce dernier et ses plus farouches guerriers, approchés comme les autres, étaient demeurés intraitables. Était-ce parce qu'ils avaient coopéré d'une façon plus directe au massacre de Custer et de ses cavaliers, ou bien parce qu'ils mettaient en doute la parole du gouvernement ? Toujours est-il qu'ils se montrèrent réfractaires à regagner la réserve de Standing Rock Agency où leurs congénères jouissaient en paix des promesses de l'amnistie. Au printemps de 1881, le major

Crozier fit un dernier et suprême effort. Il donna un grand banquet aux Indiens. Pour parer aux sollicitations, Sitting Bull déclara que si on lui apportait une lettre personnelle du major Brotherton, commandant-en-chef du Fort Buford, il réfléchirait à la chose. Un second banquet fut préparé et la lettre attendue, produite. Pour toute réponse, Sitting Bull sauta sur ses pieds et cria: " Je ne crois pas un mot de cet écrit." Irrité, le major Crozier leur ordonna de s'éloigner incontinent.

Les Indiens se réfugièrent donc auprès du poste de Légaré. Moitié par pitié pour ces pauvres misérables qui mouraient de faim, moitié pour se débarrasser d'eux et en débarrasser le pays, il résolut de les faire rentrer aux États-Unis au risque de perdre à la tâche sa fortune et sa vie Certes, cette tâche était délicate et difficile. A quelques jours de là, un groupe vint solliciter sa médiation. Mais la majorité ne voulait rien entendre, disant qu'on ne saurait comprendre quand on a le ventre vide. Ces sauvages reprenaient, sans s'en douter, le mot du vieux fabuliste : " Ventre affamé n'a pas d'oreilles." Légaré leur prépara donc un grand banquet à l'issue duquel il leur parla en ces termes : J'ai été le premier à vous serrer la main à votre arrivée et je suis demeuré avec vous depuis Mon plus ardent désir a été de vous être utile, et maintenant voici l'occasion de vous rendre service. Le gouvernement américain vous offre l'amnistie, et si vous ne croyez pas à ma parole, envoyez des délégués aussi nombreux que vous voudrez pour enquérir. Je fournirai tout pour le voyage, aller et retour. Dans cinq jours, nous partirons." Le gros de la bande inclina pour une action prompte et, après discussion, 30 délégués furent choisis.

Sitting Bull sortit furieux de cette réunion, il était moins que jamais résolu de retourner et, par ses raisons et son

influence, Légaré était en train de l'acculer à l'isolement. Au jour dit, les conducteurs étaient prêts, et les 30 délégués prenaient place dans les charrettes. On fit ce jour-là 25 milles. Sitting Bull cependant n'était pas resté inactif. Il avait persuadé à sa bande de l'attendre, jusqu'à son retour. Il irait réclamer une réserve canadienne du lieutenant gouverneur Dewdney ; d'autre part, il avait organisé une troupe pour aller barrer le chemin à Légaré. Le lendemain de son départ, quelle ne fut pas la surprise de Légaré de voir les Sioux se porter à sa rencontre. Le chef de la bande, qui n'était autre que le neveu de Sitting Bull, saisit Jean-Louis, le secoua brutalement, lui criant, plein de colère : " Nous savons bien maintenant ce que vous voulez faire avec ces gens que vous conduisez à Buford. Vous voulez les vendre, et cela, à la livre, parce que vous avez choisi les plus gros." Le résultat fut que 16 rebroussèrent chemin et seuls, 14 le suivirent. Cette fois encore Sitting Bull triomphait. De son côté il s'était mis en route, en compagnie de 70 guerriers, pour la mission de Qu'Appelle. Comme bien on s'imagine, la réserve qu'il demandait fut refusée et, le 2 juillet, il était de nouveau de retour à la Montagne de Bois. Le même problème angoissant s'imposait de plus en plus. La famine était extrême. Les femmes, pour empêcher leur famille de mourir de faim, allaient chercher à de grandes distances des navets de prairie. Après les avoir pelés, elles les enfilaient dans une corde et les faisaient sécher au soleil. Devenus bien secs, elles les écrasaient et en faisaient une bouillie qui portait le nom de *rarabou*. Les vieillards et les plus chétifs d'entre eux tombaient sur le chemin pour ne plus se relever.

Un soir, Sitting Bull vint trouver Légaré et lui dit : " Si tu me donnes ce que je désire, je ferai tout ce que tu voudras." Que demandes-tu ? lui dit Légaré.— "Trois

cents dollars ", répondit l'audacieux chef. Après des pourparlers, on convint de la moitié de la somme, et le départ fut résolu. Au jour fixé, tout était prêt. Trente-neuf charrettes avaient été disposées pour y recevoir les femmes, les enfants et les provisions en abondance. Sitting Bull réclama encore 10 sacs de farine, et au dernier moment, au lieu de suivre Légaré et le gros de la bande, il fit mine de gagner le nord. Le premier jour, après un trajet de 25 milles, les tentes furent dressées pour le repos de la nuit Les réfractaires cependant, après avoir feint de prendre une direction opposée, avaient rebroussé chemin et avaient suivi de loin. Légaré redoutait un coup de main, c'est pourquoi il avait l'oreille au guet. Dans le calme de la nuit, il entendit du bruit et se dirigea de ce côté. Il vit un Sioux qui s'emparait d'un sac de farine et qui le chargeait sur son cheval. Lui faisant remarquer que ceci n'était pas sa propriété, Légaré saisit le sac de fleur et le lui enleva. Pour toute réponse, le Sioux irrité saisit son fusil, et, à bout portant, tira sur le sac de farine, laquelle vola dans toutes les directions. Heureusement Légaré n'avait pas été atteint. Ce devait être la dernière épreuve de cet homme intrépide. S'étant approché du bivouac où était réuni un groupe d'Indiens, il rencontra là Sitting Bull qui avait complètement changé de dispositions. " Tu as le cœur fort ", dit-il à Légaré, " nous sommes contents, et nous te serons reconnaissants."

Au bout de quelques jours, tous atteignaient le fort Buford, mais avant de rendre ses armes Sitting Bull fit entendre une dernière et noble protestation : " Cette terre que je foule aux pieds, s'écria-t-il, est toujours à moi ; je ne l'ai jamais vendue, je ne l'ai jamais donnée." Puis s'adressant à son fils, agé de 8 ans, il lui dit : " Mon fils, si tu vis, tu ne seras jamais un homme, parce que tu n'auras jamais possédé ni un fusil ni un cheval."

La méfiance du grand chef à l'égard des Américains et la crainte qu'il manifesta d'être maltraité par eux, n'était point d'ailleurs sans fondement. Les soldats ne lui pardonnèrent jamais sa victoire sur Custer. Quelques années plus tard, dans une rixe provoquée, paraît-il, à dessein, le vieux guerrier sauvage fut tué d'un coup de feu (décembre 1890). Quant à Jean-Louis Légaré, il réclama auprès des États-Unis un dédommagement pour les lourdes pertes encourues par lui dans cette épineuse affaire. Tout fut longtemps en vain.

Finalement, le 15 juillet 1887, il assigna le Gouvernement américain devant la *Cour des Réclamations*, et obtint un jugement pour la somme de huit mille dollars. Dans un voyage qu'il fit à la province de Québec, où il allait revoir ses vieux parents, après 17 ans d'absence, sir Hector Langevin, alors ministre, lui remit gracieusement $2,000.00 sur la recommandation du marquis de Lorne. Le gouvernement canadien lui vota un township vers le même temps, mais on ne lui en remit jamais les titres ni la possession.

— — —



LIVRE TROISIÈME

LA MISSION PERMANENTE

(1880-93)

CHAPITRE PREMIER

Établissement définitif de Willow-Bunch.

L'année 1880 demeurera mémorable dans notre histoire, puisqu'elle consacre l'établissement définitif des Métis à Willow-Bunch.

La vallée de Willow-Bunch présente un aspect tout-à-fait caractéristique. Elle est étroite, un mille à peine de largeur, mais extrêmement pittoresque et d'une longueur extraordinaire (200 milles). C'est évidemment le lit d'une rivière depuis longtemps desséchée. Les collines qui la bordent sont de véritables falaises sur lesquelles on découvre encore aujourd'hui, en certains endroits, le long travail des eaux. De nombreuses coulées qui y aboutissent représentent, à n'en pas douter, d'anciens ruisseaux. Les deux bords de la vallée offrent un aspect tout-à-fait différent. Tandis que la rive sud est recouverte de saules, de

trembles, de poiriers nains et autres arbustes de ces régions, la rive nord est complètement dénudée. Tandis que sous les ombrages de la rive sud, on voit sourdre abondamment les fontaines, la rive nord est aride.

Le nom de Willow-Bunch, qui lui fut donné par les Anglais, est une corruption du nom primitif. Les Métis avaient en effet baptisé cet endroit Talle de Saule ou encore Hart Rouge, à cause de ces arbustes qu'ils y trouvaient en abondance et dont ils se servaient pour fumer. Ils en mettent encore aujourd'hui dans leur tabac.

Les Anglais qui en prennent tout à leur aise abolirent simplement le vieux nom et le remplacèrent par celui de Willow-Bunch.

Monseigneur Langevin, dont le patriotisme était bien connu, voulut protester contre cette usurpation dans un acte officiel inscrit dans nos registres comme suit :

" Visite pastorale de St-Ignace des Saules, Hart Rouge." Cette protestation platonique ne modifia pas malheureusement l'état des choses.

Pendant l'automne de 1879, un grand feu de prairie avait détruit tout le fourrage sur un vaste espace autour de la Montagne de Bois. Les Métis, pour nourrir leurs chevaux durant les froids, se virent obligés de chercher ailleurs l'hivernement. Plusieurs se dirigèrent du côté de la Montagne aux Cyprès et de la Rivière Blanche; d'autres, au contraire, prirent la direction de l'est et dressèrent leur camp sur le territoire de nos paroisses actuelles de St-Victor et de Willow-Bunch.

Parmi ces derniers se trouvait André Gaudry, qui vit encore et qui mérite une mention particulière dans notre histoire.

Cet homme mal conformé et petit de taille a reçu de la nature des dons intellectuels qui compensent ce qui lui

manque physiquement. Esprit fin et caustique, doué d'une mémoire étonnante, sa parole coule de source, sa voix est brève et saccadée. Il a toujours exercé un grand ascendant sur les siens. De tout temps il a été l'orateur désigné des grandes assemblées métisses.

Il avait construit sa maisonnette dans notre vallée à proximité d'une source et du bois, dans un coin véritablement idéal.

C'était une tradition de la part de Jean-Louis Légaré d'inviter, à l'époque du Jour de l'An, ses amis à un grand banquet. Bien qu'il fut canadien-français, il était considéré comme le chef des Métis. Or l'on connait le proverbe : " Honneur oblige ". Les amis de leur côté n'avaient garde de décliner l'invitation.

Pendant le souper, chacun parla de l'avenir qui se présentait plutôt morose. Le buffalo disparaissait visiblement. Il fallait songer à se fixer et pratiquer l'élevage domestique, si l'on voulait éviter la famine. André Gaudry prit la parole. Il vanta sa résidence et les terrains avoisinants, l'abondance de foin, d'eau, de bois. Bref il fut si éloquent que Légaré se décida d'aller lui rendre visite. En effet, accompagné d'un serviteur, il se dirigea, l'été suivant, vers la vallée de Willow-Bunch, trouva le site tel qu'on le lui avait décrit et résolut d'élever une construction temporaire, magasin et maison y attenants.

L'exemple de Légaré ne tarda pas à être suivi et, quand le Père St-Germain arriva vers la Noël à la Montagne de Bois, il s'aperçut qu'une trentaine de familles avaient quitté et étaient allés construire leurs maisonnettes auprès du nouveau magasin de Jean-Louis Légaré. Lui-même, après avoir célébré les fêtes de Noël et du Jour de l'An à l'ancienne résidence, voulut aller passer la fête de l'Épiphanie dans la nouvelle colonie. Le 9 janvier, il baptisa le

premier enfant qui soit inscrit sur les registres de Willow-Bunch, Edouard Beaupré, surnommé plus tard le géant Beaupré. Tout le monde se rappelle ce jeune homme qui mourut à l'âge de vingt ans et qui mesurait sept pieds et huit pouces. Jusqu'à l'âge de sept ans, on ne remarqua chez lui rien d'anormal. C'est entre sept ans et dix ans qu'il grandit démesurément. A l'âge de onze ans les habits mêmes de son père, ne pouvaient plus convenablement le vêtir. Il possédait de plus une force herculéenne. Il fit plusieurs voyages d'exhibition, notamment à Montréal, St-Paul, Chicago, etc. Il est mort en 1900, au cours de la grande exposition de St-Louis, Miss.

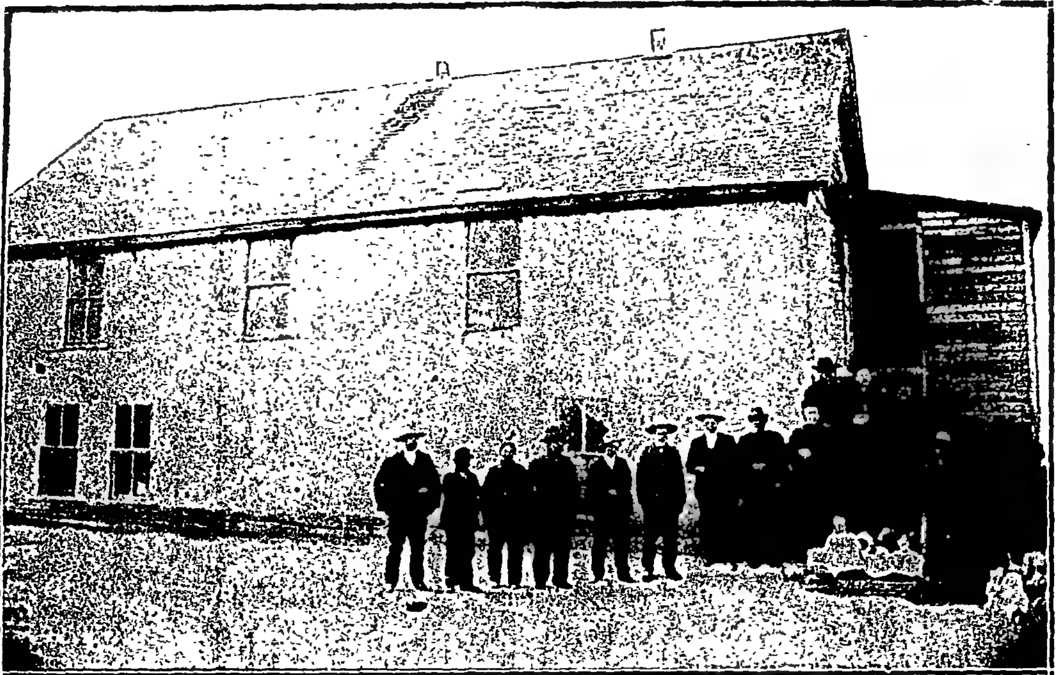
Au cours de l'été 1881, les Métis continuèrent à affluer dans la vallée de Willow-Bunch, et à l'automne, on songea à transporter la vieille chapelle construite à l'arrivée du R. Père Hugonard, en 1878. André Gaudry fut chargé de ce travail et l'été suivant, la chapelle reconstruite s'éleva en face du Magasin de Jean-Louis Légaré. A l'époque où nous sommes arrivés, les traiteurs avaient déserté le trafic de Winnipeg pour un marché plus proche et plus avantageux, celui du Fort-Buford, Missouri. Chaque année Jean-Louis Légaré faisait son voyage accoutumé. Seulement ce n'était plus 30 ou 40 charrettes remplies de pelleteries qu'il pouvait conduire ; la chasse ayant diminué, ne lui permettait d'équiper maintenant qu'une dizaine de charrettes. Ces voyages, comme ceux de Winnipeg, à travers l'immensité des plaines, n'allaient pas sans dangers, témoin celui que nous allons raconter. Accompagné d'un métis, Jonas Azur et d'un Sioux, surnommé le Borgne, Jean-Louis partait au mois d'avril 1882 pour son expédition habituelle. La neige était disparue depuis quelques semaines et le printemps avait fait son apparition. Pendant trois jours tout alla bien ; mais voici que soudain une forte tempête s'éle-

va. Pour comble de malheur, nos voyageurs tombèrent dans une plaine qui venait d'être la proie d'un de ces feux de prairie si redoutables qui ne laissent aucun fourrage aux animaux. On s'arrêta pour passer la nuit, comptant bien que, à cette époque de l'année, la tempête ne pourrait s'éterniser. Le lendemain, sa fureur ne s'était point apaisée, il fallut poursuivre sa route. A trois heures de l'après-midi les pauvres chevaux rendus,incapables d'avancer plus loin, s'arrêtèrent. Que faire? Allait-on périr de faim et de froid dans la tourmente? Les yeux de Légaré et d'Azur se tournèrent instinctivement vers le Sioux. Ils savaient que les Indiens sont doués d'un sens merveilleux de direction, qui les guide infailliblement dans le désert pour peu qu'ils l'aient traversé, ne fût-ce qu'une fois. Le Borgne, malheureusement, n'avait jamais fréquenté ces parages.

Dans l'extrême détresse où ils se trouvaient, il fallait bien cependant prendre un parti et s'en aller à la découverte.

Avant de quitter ses compagnons, l'Indien leur expliqua par signes qu'ils devaient demeurer en place là où ils se trouvaient actuellement et qu'il les rejoindrait sûrement avant le coucher du soleil. A l'heure dite, le brave Sauvage fut fidèle au rendez-vous. Il apportait de bonnes nouvelles et la caravane, toujours affamée mais du moins reposée, le suivait joyeusement. Au bout d'une heure, ils atteignirent un ravin boisé, à l'abri du vent, où le foin était épais sous la neige. C'était le salut pour les hommes et pour les bêtes.

Une fois la tempête calmée, on poursuivit le voyage; mais le mauvais temps avait été la cause que les provisions s'étaient épuisées. Le Borgne encore une fois devint la providence de la caravane. Il prit des lièvres et tua même un cygne qui fit les délices des voyageurs. Bref on arriva au



Maison-chapelle de Willow Bunch (1881)

Fort Buford sans encombres, et Légaré, son marché terminé et ses provisions empilées dans ses charrettes, reprit joyeusement le chemin du retour.

Hélas ! il comptait, comme on dit, sans son hôte, et ses malheurs n'étaient point finis.

Dans la soirée du 24 avril, ils étaient campés par un beau temps, dans la coulée Chamner et se disposaient à prendre leur souper, lorsque soudain, des bruits de voix se firent entendre. Surpris, ils ouvrent leur tente et regardent les intrus qui troublent leur repas. Ce sont des Cris féroces, l'arme au poing, au nombre de trente-deux. Les barbares se précipitent sur les voitures, et malgré les efforts de Légaré, s'emparent d'une partie du butin.

Le pauvre Sioux, en entendant le tumulte, avait reconnu ses ennemis. " Je suis mort ", s'était-il écrié : et il s'était tapi au fond de la tente.

En effet les Cris, l'ayant découvert, le dépouillèrent de ses habits, et passèrent toute la nuit à le tourmenter, en attendant l'heure de l'égorger.

Au matin, l'un des Sauvages proposa d'exécuter sans plus tarder les trois prisonniers. Un autre opina qu'il fallait leur laisser prendre auparavant un dernier repas pour prolonger leur agonie.

Lorsque la tente fut abattue, les Cris se levèrent, et plusieurs d'entre eux prenant leurs fusils se mirent à viser le Sioux pour l'achever. Le pauvre Sauvage se jeta sur M. Légaré et s'abritait derière lui. D'autres s'approchèrent alors et commencèrent à le larder avec la pointe de leurs couteaux. Il poussait des cris lamentables, tenant Légaré par le cou, et criant : " Sauve-moi ; toi seul peux me sauver ". Les Cris avaient été battus récemment par les Sioux et ils se vengeaient sur leur victime désarmée.

Sur ces entrefaites, Légaré eut une idée lumineuse. Il se rappela qu'il avait parmi ses provisions une charge de suif, chose dont les Cris sont très friands. Il donna donc l'ordre d'apporter le suif et il le leur distribua à manger. Son but était de gagner du temps et de faire échapper le Sauvage, si possible. Pendant que leur attention était portée ailleurs, il fit signe au Sioux de sauter sur son cheval de selle et de s'enfuir. Le Sioux n'eut garde d'y manquer. Il s'élança vers la monture, bouscula les Cris qui étaient sur sa route et partit au triple galop. Les Cris tentèrent, mais en vain, de le rejoindre. Le cheval de Légaré était très rapide et les avait déjà fortement devancés. Les Cris n'en voulaient pas précisément à la vie de Légaré et de son serviteur Azur, et ces derniers purent continuer paisiblement leur route. Ces barbares étaient sur le sentier de la guerre. Partis de Qu'Appelle, ils s'en allaient livrer bataille à leurs ennemis, les Gros-Ventres. Le sort leur fut contraire. Battus à plate couture, ils laissèrent sur le terrain 25 des leurs. Lorsque, quelques jours plus tard, les survivants passèrent à la Montagne de Bois, ils furent arrêtés par la police, conduits à Qu'Appelle et condamnés à un an de prison.

Cinq ans après, l'un de ces barbares ayant rencontré M. Légaré à Qu'Appelle, entra sous sa tente, se confondit en excuses, alléguant qu'à cette époque, il était encore païen. " Nous n'en savions pas plus long," disait-il. M. Légaré lui octroya un large pardon et pour le lui prouver efficacement, il lui fit présent de toutes sortes de provisions. Le Sauvage attendri lui baisait les mains et ne trouvait pas assez de paroles pour lui marquer sa reconnaissance.

En cette même année 1882, notre héros, Jean-Louis Légaré, fit deux grands voyages qui lui furent plus avan-

tageux que celui du Fort-Buford. Le premier, à St-Gabriel-de-Brandon, lui permit de revoir ses vieux parents qu'il avait quittés dix-sept ans auparavant. Il eut la joie d'assister à leurs noces d'or et de rencontrer là les autres membres de sa famille. A son retour, sir Hector Langevin lui remettait $2,000.00 sur la recommandation du Marquis de Lorne, à qui Jean-Louis avait raconté la reddition de Sitting-Bull. Le second eut lieu à Washington. On se souvient de son expédition de 1876, à la capitale fédérale, en compagnie du chef sauteux, la Petite Coquille, dans le but d'obtenir une réserve, et du mauvais succès de sa mission. Cette fois il fut plus heureux, car la tribu des Sauteux, deux ans plus tard, était installée dans sa réserve.

Cette même année fut signalée par un événement qui devait changer définitivement la face des choses. Le Père St-Germain arriva à Willow-Bunch dans le courant de l'automne et signifia à ses paroissiens qu'il s'installait parmi eux pour ne plus les quitter. On devine quelle fut la joie de ces pauvres gens. Willow-Bunch allait avoir désormais une existence officielle, son avenir était assuré.

Légaré songea dès lors à se construire une résidence digne de sa position et de son commerce. Elle fut construite sous la surveillance de M. Millet, au prix de $6,000.00. Elle eut deux étages et mesura 30 pieds par 20. Ce fut la première maison bâtie en bois dans le sud de la Saskatchewan; toutes les autres, jusqu'alors, ne consistant qu'en des treillis de perches enduits d'argile.

Une autre œuvre s'imposait, la construction d'une nouvelle chapelle. Celle qu'on avait transportée à grands

frais de la Montagne de Bois avait un gros défaut : on y gêlait tout grandi. Les Métis, toujours généreux lorsque la religion est en jeu, voulurent y contribuer pour leur quote-part. Ils transportèrent, des bords du lac Montagne, le bois nécessaire qui fut préparé sur place Bientôt l'on entendit les coups répétés des grandes haches d'équarrissage et le bruit strident de la *scie de long* préparant les planches. La maison de Légaré avait été préparée de la même manière. En peu de temps on vit s'élever, à la joie de tous, une chapelle mesurant 40 pieds par 20 et possédant deux étages. Le haut servit aux exercices du culte, le rez-de-chaussée servit de demeure au missionnaire. Cette chapelle fut ouverte au culte en 1884. A cette époque, les bisons avaient disparu entièrement. Le dernier qu'on vit à Willow-Bunch fut une femelle que tua Antoine Gosselin et un bouvillon que captura au lasso Pascal Bonneau, fils. Une fois bien dompté, cet animal fut exposé à Régina et vendu à une compagnie.

La chasse disparue, nos Métis durent recourir à d'autres expédients pour gagner leur vie. Nous les voyons, en 1883, nivelant les rues de Régina; nous les retrouvons, les dix années qui suivirent, recueillant les os de bison qui jonchaient les plaines. En certains endroits les prairies en étaient toutes blanches et parfois il n'était point nécessaire d'avancer pour charger un chariot. Les Métis les transportèrent d'abord à Moose-Jaw, station la plus prochaine. Ils les conduisirent ensuite à Weyburn, où Jean-Louis Légaré avait établi un magasin. Le prix en était de $6.00 à $6.50 la tonne. On estime que les Métis en tirèrent pour près de $200,000.00.

CHAPITRE II

DÉVELOPPEMENT GÉNÉRAL — PASCAL BONNEAU

Tandis que se fixaient définitivement les Métis dans la vallée de Willow-Bunch, se préparaient des événements qui devaient changer la face de l'Ouest : nous voulons parler du choix de Régina comme capitale des Territoires du Nord-Ouest et de la construction du chemin de fer *Pacifique-Canadien.*

Les autorités de cette compagnie " ayant décidé ", écrit le Rév. Père Morice, O.M.I., " de faire passer la ligne transcontinentale au sud de Battleford, cette place devait par le fait même perdre son titre de capitale. L'hon. Edgar Dewdney, qui avait succédé à M. Laird le 3 décembre 1881 comme gouverneur des Territoires, fut alors chargé par le gouvernement fédéral de trouver un autre site pour la capitale de cet immense pays. Dewdney jeta d'abord les yeux sur la vallée de la Qu'Appelle, et entra même en pourparlers avec le propriétaire d'une terre près du fort de ce nom. Ne pouvant s'entendre avec lui, il dut penser à la grande prairie.

" A quelque distance au sud, sur une plaine des plus riches, se trouvait un point connu des indigènes sous le nom d'Oskana Kasasteki, que les métis franco-cris traduisaient " Tas d'Os ", d'un monceau d'os de bisons qui s'y faisait remarquer. La seule autre particularité qui pût signaler

ce point à l'attention du voyageur était un ruisseau de très minime importance près duquel il était d'habitude de camper.

Au printemps de 1881, eut lieu près du Tas d'Os la dernière grande chasse au buffle, et ce fut cette même année que Dewdney reçut l'ordre de trouver une nouvelle capitale. N'ayant pas réussi au fort Qu'Appelle, le gouverneur pensa au Tas d'Os, et, bien que cette localité n'eut aucun de ces avantages naturels qui concourent à assurer le succès d'une nouvelle ville, il décida d'en faire la capitale de l'Ouest sous le nom latin de Regina (la Reine), qu'il lui donna en l'honneur de sa souveraine, la reine Victoria."

Avec l'arrivée du Pacifique-Canadien s'est clos le cycle de la sauvagerie et a commencé l'ère de la civilisation. A mesure que la voie ferrée s'est avancée à travers les plaines, les colons ont suivi, les villes et les villages se sont élevés, le sol a ouvert ses flancs à la charrue, les bisons et les animaux à fourrures ont disparu, les Métis et les sauvages se sont retirés, et s'ils n'ont pas disparu tout-à-fait, leur action n'a plus compté, leur rôle social et politique s'est effacé.

De la province du Manitoba, régulièrement organisée, le Gouvernement d'Ottawa a détaché les vastes régions qui devaient constituer plus tard les provinces de Saskatchewan et d'Alberta. Il a donné à la colonisation une impulsion merveilleuse. De tous les points du Canada et de l'Europe, les émigrants ont afflué. C'est un empire qui se fondait. Encore quelques années et l'on ne reconnaîtrait plus le pays.

Le chemin de fer était arrivé à Winnipeg en 1881, et au printemps de 1882, la ligne passant par Brandon fut pous-

sée jusqu'à Régina. Ces travaux nécessitaient de nombreuses équipes d'ouvriers échelonnées sur le parcours de la voie. Or, comme bien l'on pense, les Canadiens de la province de Québec devaient prendre leur part dans ce grand travail. Parmi ceux-là s'en trouvait un qui était natif de Ste-Brigitte d'Iberville, du nom de Pascal Bonneau. Après avoir travaillé en qualité de contre-maître sur la section Kenora-Winnipeg, il résolut de prendre, en compagnie de Frank Labelle, des sous-contrats sur la ligne Winnipeg-Régina. Sa famille, qui habitait St-Boniface depuis 1879, le suivit, demeurant tout l'été sous la tente. A l'automne, la voie du Pacifique atteignait Tas d'Os, aujourd'hui Régina. Bonneau résolut de s'y fixer à demeure. Il se construisit une maisonnette de 18 pieds par 14, et tout auprès, il éleva une tente qui lui servit de magasin. La ville de Régina aurait pu être alors la *Villa des tentes*, puisque la plupart de ceux qui y hivernèrent n'avaient pas d'autre abri. Au cours de cet hiver, ce furent les Métis de Willow-Bunch qui, en grande partie, approvisionnèrent la population. Bonneau acheta leur pemmican et leurs pelleteries et les paya en fournitures de toutes espèces. Au printemps, il éleva sur la *Broad Street* un magasin à deux étages, le premier établi à Régina. Il prit aussi le contrat pour le nivelage des rues et il appela les Métis de Willow-Bunch pour exécuter ces travaux. Bientôt on vit 70 tentes de Métis plantées autour de la ville, tandis que leurs chevaux entravés broutaient paisiblement aux alentours. Les vols étaient fréquents à cette époque : aussi quelle ne fut pas leur stupéfaction de s'apercevoir un beau matin que les Cow-Boys américains s'étaient emparés d'une centaine de leurs chevaux.

En 1882 fut célébrée à Régina la première messe. A la demande de Bonneau, le R. Père Hugonard était venu de



(1) Pascal Bonneau, sr. (2) Pascal Bonneau, jr. (3) Trefflé Bonneau. (4) Jos. Bonneau, (5) Albert Bonneau

la mission de Qu'Appelle, distante de 60 milles. Une tente servit de chapelle. L'année suivante, le Père St-Germain vint dire la messe à son tour, et au cours de l'été M. l'abbé L.-X. Larche arriva dans le but de jeter les fondements d'une paroisse catholique. Une année durant, le Saint Sacrifice fut célébré dans le haut de la forge de M. McCosker. En 1884 une jolie chapelle fut construite.

Quelques années plus tard, un événement tragique termina la vie d'un des plus zélés missionnaires de Régina, M. l'abbé D. Gratton. Parti à la fin de février, il était allé, en l'absence du Rév. P. St-Germain, porter les secours de son ministère aux fidèles de Willow-Bunch. Le retour s'effectua sans incident notable jusqu'à la veille de son arrivée (7 mars), alors que l'abondance de la neige et la fatigue des chevaux rendirent la marche impossible. Comme c'était le samedi et que son ministère était requis pour le lendemain, M. l'abbé Gratton prit les devants recommandant à son compagnon de faire reposer sa monture et de poursuivre sa route. Par malheur, M. l'abbé Gratton s'égara et erra à l'aventure jusqu'au moment où, brisé de fatigues, il tomba pour ne plus se relever. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'on parvint à le retrouver. Cet événement tragique jeta la consternation chez la population de Régina et de Willow-Bunch où cet excellent missionnaire était également connu et estimé.

Pascal Bonneau, qui avait établi, nous l'avons vu, un commerce important à Régina, n'eut pas le succès que méritait son activité. Il fut plutôt victime des circonstances. A l'arrivée du chemin de fer, un grand nombre de fermiers s'étaient établis autour de la ville. Ils se mirent à cultiver la terre. Malheureusement les grandes sécheresses qui sévirent en 1885-86 condamnèrent le sol à la stérilité, et Bonneau qui avait fait de fortes avances fut entraîné, avec ses créditeurs, dans une déconfiture complète.

Cet homme énergique ne se compta pas pour battu, et il résolut d'aller tenter fortune sur un autre champ d'action. Nous le retrouvons à la fin de l'année 1886 à 18 milles de Willow-Bunch, à un endroit appelé la Coulée aux Lièvres. Quelles étaient ses intentions? L'engouement pour les *ranches* était alors extrême, il voulait prendre sa part des succès à atteindre. Son actif était plutôt modeste 4 vaches et autant de chevaux. Il se mit au travail d'arrache-pieds et lorsque quatorze ans plus tard, miné par la maladie, il dut abandonner, son avoir avait centuplé. Décédé en 1902, à Ste-Angèle-de-Monnoir, P.Q., Pascal Bonneau a laissé une nombreuse famille. Pascal, l'aîné de ses fils, venu dans l'Ouest en même temps que lui, le suivit jusqu'à Régina. De là en 1882, il était venu s'établir à Willow-Bunch. Il se livra au commerce des pelleteries. Au moment où son père venait établir un ranch à la Coulée du Lièvre, lui-même monta, tout près, un ranch semblable qu'il vendit ensuite à M. Himbault, puis il alla en établir un second à la Bourbeuse. Son travail fut récompensé, puisqu'en 1900 il possédait de 5,000 à 6,000 têtes de bétail et se voyait décerner le titre flatteur de " Cattle King of Willow-Bunch". Il avait épousé en 1889 Mlle Eugénie Bellehumeur, fille du Dr Bellehumeur de Ste-Brigitte, P.Q., qui lui survit. Il est décédé en 1911. Trefflé, seond fils de Pascal Bonneau, au lieu de suivre son père, avait tenté fortune du côté des Montagnes Rocheuses. Déçu dans son espoir, il revenait en 1889 établir un ranch à l'ouest de celui occupé par son père. Quelques années plus tard, il le quittait pour se mettre à la tête d'un magasin qu'il se construisit près de la nouvelle chapelle.

Son union matrimoniale fut une véritable idylle. Le 31 décembre 1891, il unissait sa destinée à Marie-Louise Vaudry, arrivée de Montréal le 26 précédent. Or les deux

conjoints ne s'étaient jamais rencontrés avant cette date, l'hymen s'étant préparé par correspondance. M. et Mme Bonneau ont vécu heureux et ont eu de nombreux enfants. Albert, l'aîné, le premier enfant canadien-français baptisé à Willow-Bunch, est mort glorieusement au front, aux derniers jours de la Grande Guerre. M. Bonneau s'est fait construire une jolie résidence dans la partie est du village, où il administre ses nombreuses propriétés. Joseph, fils cadet de Pascal Bonneau, venu en 1886, habite également Willow-Bunch. Il occupe un magnifique ranch à 12 milles du village.

CHAPITRE III

UN VOYAGE MALCHANCEUX

Nous avons dit plus haut que Jean-Louis Légaré mérite le titre de fondateur de Willow Bunch et de pionnier de la colonisation dans le pays. Le temps approche en effet où les blancs, en commençant par les parents de notre héros, vont affluer et s'établir sur les terres. Plusieurs de ces colons, plus ou moins instruits, arrivaient la tête pleine d'idées romanesques. On lisait beaucoup alors les vieux romans de Fenimore Cooper, particulièrement le " Dernier des Mohicans". On se passionnait pour les aventures, la chasse aux buffalos, les exploits des *Cow Boys.*

Les Canadiens-français, fils des vieux Coureurs des Bois, ont la passion des voyages et de la lutte contre le désert et l'inconnu.

Inutile de dire qu'une pareille mentalité était fatalement mère de nombreuses surprises et déceptions.

Durant l'été de 1883 arriva un jour à Willow-Bunch, un jeune homme qui était destiné à jouer dans le pays un rôle bienfaisant. Il devait être, en effet, tour-à-tour ou simultanément, agent des terres, notaire public, syndic d'école et d'église. Il s'appelait Prudent Lapointe. Né le 8 mars 1864, à St-Jacques de l'Achigan, il quitta Montréal à l'âge de 19 ans pour rejoindre, dans l'Ouest, son père Joseph, lequel, comme nous l'avons dit plus haut, habitait la Montagne de Bois depuis 1878.

Parvenu à Régina, c'est-à-dire à l'immense camp qui n'allait pas tarder à devenir Régina, le 2 avril 1883, Prudent Lapointe prit du service chez Pascal Bonneau, occupé à cette époque au nivellement des rues de la nouvelle ville. Trois mois plus tard, il arriva à Willow Bunch et succéda à son frère dans l'emploi de commis du magasin de J.-L. Légaré.

Il ne rêvait naturellement que de chasses et d'aventures.

Or, quelques mois après son arrivée, on organisa à Willow Bunch une expédition de chasse au buffalo. Quatre Métis, Narcisse Lacerte, Antoine Gosselin, et les deux garçons de ce dernier composaient le personnel de la troupe. Prudent Lapointe demanda comme une faveur de prendre part à la campagne. Il fut agréé, et l'on devine son enthousiasme. Les nouvelles étaient bonnes. Cet automne-là, un parti de Métis était rentré au village avec une grosse charge de venaison. " Étant jeune ", raconte P. Lapointe, dont nous analysons le récit, " je n'envisageais que le beau côté des choses. Un bon cheval coureur, un bon fusil, des provisions pour un mois furent mon équipement. Quand nous partîmes, le temps était doux comme en été. Mon frère ne put s'empêcher de m'avertir : " Tu crois, dit-il, faire un voyage de plaisir, tu verras que tout n'est pas couleur de rose." J'étais donc enchanté et je comptais voir du nouveau. J'en ai vu. Lorsque nous sortîmes, la neige n'avait point commencé à tomber, mais par précaution, nous prîmes nos voitures d'hiver, c'est-à-dire des *jumpers*, espèce de traîneaux rustiques. Nous suivîmes la direction de l'est, vers les côtes du Missouri, où nous pensions découvrir les buffalos. Le sixième jour après notre départ, le vent commença à souffler en tempête et nous dûmes nous abriter sous la tente. Nous possédions un petit poêle de tôle, mais nous avions peu de bois, car dans la plaine il est

difficile de s'en faire une grosse provision. Dans ces voyages, lorsqu'on manque de bois, il est d'usage que l'on se chauffe avec du fumier de buffalo que l'on trouve abondamment. Nous restâmes immobiles jusqu'à la fin de la tempête qui dura deux jours, après quoi nous levâmes le camp et poursuivîmes notre route. Le temps était redevenu superbe, mais la neige couvrait le sol. Au soir de la deuxième journée, vers quatre heures, nous découvrîmes, avec une longue vue, un troupeau de buffalos. Nous en comptâmes quatorze, à une distance d'environ deux milles.

" Nos vieux compagnons tinrent conseil et décidèrent qu'ils partiraient en chasse, tandis que nous autres, les jeunes, établirions notre camp près d'un lac voisin où nous comptions trouver un peu de bois pour la nuit. Le malheur voulut que le froid augmentât et empêchât nos chasseurs de poursuivre leur plan. Ils nous revinrent avec le nez et les oreilles gelés, remettant au lendemain la chasse. Nous dûmes nous coucher de bonne heure pour économiser le chauffage. Le lendemain matin, nous fûmes éveillés par de grands coups de hache appliqués sur notre caisse à provisions, seul bois qui nous restât. Hélas! ce tapage, en nous éveillant, alarma également les buffalos qui disparurent. Quand nous eûmes déjeuné, nous nous dirigeâmes vers l'endroit où nous les avions aperçus, mais nous ne vîmes plus que leurs pistes.

"Sans nous décourager, nous suivîmes les traces pendant des jours et des jours, jusqu'à ce que, finalement, nous dûmes confesser que l'homme ne vit pas seulement d'espoir et que la piste ne supplée pas le bouillon. Il était donc plus sage d'abandonner la partie et de nous contenter de chasser le renard, le loup des prairies et le rat musqué. Pour ma part, j'avais le pressentiment que cette dernière chasse ne serait pas plus heureuse que la première et que nous



Le géant Beaupré

ferions mieux de rentrer au logis. Mais les vieux ne voulaient rien entendre. Ils en avaient vu bien d'autres. Ce que nous endurions n'était rien en comparaison de certains voyages où ils avaient été obligés de manger du loup empoisonné et de mâcher leurs mocassins. Ils n'entendaient point rentrer bredouille, ayant des familles à nourrir.

" Nous voilà donc repartis, les uns portant des pièges, les autres,de la viande empoisonnée pour loups et renards.

" La première semaine nous prîmes un certain nombre de rats qui suffirent à nous nourrir. Puis nos provisions se trouvant épuisées, nous n'eûmes plus que du rat. Enfin, voilà qu'arrivent les grands froids et les grosses tempêtes. La chasse se fait difficile sous l'épais tapis de neige. Nous prenons bien encore quelques rats musqués, mais pas suffisamment pour nous entretenir. Le froid, les tempêtes redoublent et nous empêchent de retrouver nos loups empoisonnés ; nous manquons de tout. Le jour du 1er de l'an 1884, nous n'eûmes, pour toute pitance, qu'un rat à partager entre cinq personnes. Croyez-moi, j'ai pensé, ce jour-là, aux tourtières de ma bonne mère.

" N'allez pas croire, cependant, que nous nous laissions aller au découragement. Non, nous cherchions à plaisanter et à prendre les choses par leur bon côté. Un de nos camarades possédait une panse d'animal qui avait traîné parmi la viande empoisonnée. On proposa de la faire cuire sur la braise, car le feu, dit-on,purifie tout. Aussitôt dit que fait. Cependant un tel mets ne m'allait guère J'y touchai du bout des dents. Horreur ! Quel goût ! On eut dit un essuie-main. Mes amis, eux, trouvaient cela bon. Au moins, l'affirmaient-ils.

" Le lendemain, quelqu'un fait une proposition : Nous avions empoisonné un loup, la veille. Il faut manger le loup.— Je m'objecte. Il me répond qu'on fera passer la

bête par trois bouillons et que tout danger sera écarté. Je maintiens mon objection et je gagne mon point. Le loup fut donc mangé par ses confrères ; car il est faux le proverbe qui prétend que les loups ne mangent pas les loups. Ils se mangent fort bien entre eux, comme nous faisons, nous les hommes.

"Les jours passent, la tempête et le froid continuent, la faim aussi. Nous craignons maintenant que nos pauvres chevaux ne gèlent ; et nous sommes obligés de faire des forts de neige pour les abriter un peu du vent. Il y eut des nuits où l'ouragan fut si dur que le lendemain, nous trouvions nos bêtes presque enterrées sous la neige de notre fort.

"Impossible de poursuivre notre chasse, nous avions trop froid, nous étions trop faibles. Le temps était venu de prendre une grande résolution. Un de nos camarades avait un poulain de deux ans qui avait suivi sa mère au départ de Willow-Bunch. Il était gras ; on décida de le manger. Ce jour-là fut un jour de fête. On fit vite bouillir la marmite et le sourire revint sur nos lèvres. Mon Dieu ! Qu'il était bon ce poulain ! Si seulement nous avions eu un peu de sel ! Si, du moins, nous avions eu du tabac à mettre dans nos pipes ! Enfin, nous étions bien contents, tout de même.

"Notre bonheur, toutefois, ne nous empêchait pas de calculer que le poulain ne durerait pas toujours. Je faisais souvent quelques allusions timides à la nécessité du retour, et mes jeunes camarades m'appuyaient. Mais les vieux faisaient la sourde oreille. Ma conviction intime était qu'ils ne consentiraient à partir que lorsqu'il n'y aurait plus de poulain.

"Il en fut ainsi. On partit enfin. Quinze milles avant d'arriver au village, la faim et la nuit nous forcèrent de

camper. Nous grattâmes bien fort la peau de notre malheureux poulain et nous fîmes un dernier bouillon. Le lendemain, nous étions à Willow Bunch. Notre voyage avait duré 45 jours.

" Pour ma part de butin, j'eus un blaireau. Il me coûtait les cinq piastres de poison que j'avais emporté. Pour comble de malheur, ayant oublié dans mon *jumper* ma viande empoisonnée, voilà bien que, dans la nuit sept chiens voleurs, propriété d'un Sauvage Sioux, se précipitèrent dessus et la dévorèrent. Ils en crevèrent, comme de raison. Mon Sauvage me poursuivit en dommages; et je dus, pour l'apaiser, lui céder mon blaireau. Tout de même les gens du village furent bien contents d'être débarrassés de ces sales bêtes.

" Quant à moi, j'étais absolument dégoûté de la chasse. Je jurai, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus ; et j'ai tenu ma parole."

———

CHAPITRE IV

Willow Bunch et la révolte des Métis

Les étroites limites d'une monographie de paroisse ne nous permettent point de raconter par le détail une révolte nationale à laquelle, de fait, nos Métis restèrent étrangers. Quelques notions générales devront suffire.

Nous savons que, après le soulèvement des Métis en 1869-70, le Gouvernement fédéral, pour avoir la paix et donner satisfaction aux justes réclamations, leur avait accordé, par "l'Acte du Manitoba", certains droits et certaines compensations, notamment l'usage de la langue française et l'octroi de lots de terre à chaque famille. Ces pauvres gens, malheureusement, n'avaient pas su, pour la plupart, garder leurs terres. Ils les avaient vendues pour un morceau de pain à des spéculateurs Ontariens qui s'étaient enrichis de leurs dépouilles. Il est difficile à une race de chasseurs nomades de se transformer du jour au lendemain en cultivateurs laborieux et économes. Un grand nombre de Métis de St-Norbert et des autres paroisses du Manitoba, après avoir aliéné leurs lots à vil prix, s'en allèrent donc chercher la liberté, loin des colons européens, dans cette partie du Nord-Ouest qui constitue notre province actuelle de la Saskatchewan. Et voici que maintenant ces mêmes colons insatiables les poursuivent dans leurs solitudes. On devine leur exaspération. Ils ne se résignent pas à vivre en mendiants là où ils avaient régné en maîtres. Ils envoyèrent au gouvernement réclamations

sur réclamations, les unes souvent très justes, comme celles relatives à l'insolence des officiers publics à leur égard: les autres plus violentes, auxquelles le Gouvernement ne daigna pas répondre un mot. Vainement les évêques et les missionnaires cherchèrent-ils à les calmer. Un moment vint où la voix de ces chefs vénérés ne fut plus écoutée, où l'on prit en méfiance ceux qu'on respectait comme des pères, où la révolte ouverte éclata.

On sait le reste. Le 18 mars 1885, Riel forma un gouvernement métis à Batoche. Il avait pour général Gabriel Dumont. Celui-ci battit le major Crozier au Lac au Canard. (26 mars.) Le 30, le Gros-Ours et ses Cris assassinèrent les blancs du Lac aux Grenouilles, parmi lesquels les Pères Marchand et Fafard. Le même jour, Poundmaker et plusieurs centaines de Sauvages investirent Battleford, capitale du Gouvernement.

Ce fut dans tout l'Ouest une alarme universelle. La panique du reste se calma bien vite. L'insurrection fut définitivement vaincue à la bataille de Batoche, dans les journées des 11, 12 et 13 mai. Louis Riel se rendit à ses vainqueurs le 16. Poundmaker se livra au général Middleton le 25. Gros-Ours fut pris le 3 juillet. Riel fut conduit à Régina où, après un procès célèbre, il fut pendu, le 16 novembre 1885. Les Métis ne se relevèrent jamais de cette malheureuse équipée qui causa définitivement leur ruine.

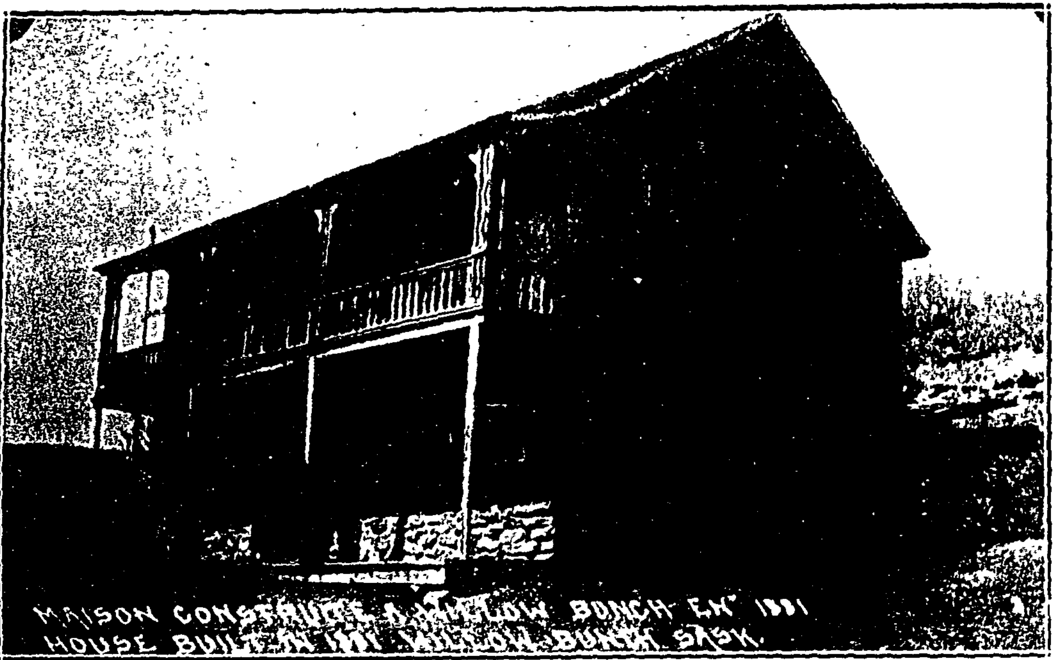
Revenons maintenant à Willow Bunch et voyons comment se conduisirent nos Métis pendant la révolte de leurs frères.

Jean-Louis Légaré, en sa qualité de grand traiteur, était toujours sur les chemins, tantôt pour la vente de ses pelleteries, tantôt avec des charrois de viande sèche ou de pemmican que le Gouvernement lui achetait pour ses réserves.

Au printemps de 1885, il partit pour Moose Jaw avec une caravane de soixante voitures chargées de pelleteries et de viande sèche. Ce convoi comportait naturellement un nombre assez respectable de conducteurs Métis. Parvenus à la Montagne Sale, ils rencontrèrent un cordon d'éclaireurs et de gardes de l'armée fédérale. Mais, comme il était connu de tout le monde, on le laissa passer sans difficultés. Quelques Métis, un peu auparavant, n'avaient pas eu la même chance et avaient dû rebrousser chemin. Il arriva donc sans encombres à la ville. Là, ce fut une autre affaire. On prit sa caravane pour un parti de guerre allant à la rescousse de leurs frères du Nord. L'émotion fut vive dans Moose Jaw. Le télégraphe joua : on supplia le gouverneur Dewdney, de Régina, d'envoyer un détachement de soldats ; la situation était critique. Le Gouverneur manda immédiatement Légaré pour avoir des explications. Celui-ci protesta de ses bonnes intentions et du loyalisme de ses hommes. Ils faisaient simplement un voyage d'affaires, ils n'avaient aucune connaissance des troubles du Nord et ne cherchaient qu'une chose, gagner leur vie.

Dewdney, énervé, voulait que Légaré les renvoyât aussitôt chez eux, et même il voulait qu'on les séquestrât, de peur qu'ils n'allassent rejoindre les rebelles. Légaré riposta qu'il n'avait sur eux aucune autorité. " Ces gens-là, ajouta-t-il, ont besoin de travailler pour faire vivre leurs familles. Donnez-leur de l'ouvrage et je vous garantis que tout ira bien."

Le gouverneur se décida alors à les engager en qualité de gardes et d'éclaireurs, avec la consigne d'empêcher tout rebelle du Nord de s'enfuir au Montana, et toute personne du Sud de rejoindre les bandes du Nord. La chose fut ainsi réglée. Jean-Louis aurait rang d'officier au salaire de trois



Première maison en bois à Willow Bunch

piastres, sous les ordres des capitaines Gagnon et Dean, et il engagerait 45 gardes et éclaireurs parmi ses Métis, lesquels seraient montés par le gouvernement et recevraient une piastre par jour. On télégraphia à Ottawa ces conditions qui furent agréées, et de plus, sur la demande de Légaré, on promit aux hommes des graines de semences pour les accoutumer à la culture.

De retour à Willow Bunch, Légaré convoqua les Métis, leur fit connaître les événements et leur communiqua l'offre qui leur était faite. L'assemblée fut des plus orageuses. Tandis que les jeunes gens étaient disposés à accepter les propositions du gouvernement, les vieux entrèrent dans une grande colère. Ils accusèrent Légaré de les avoir vendus ; ils le menacèrent même de mort s'il arrivait malheur à ceux de leurs parents qui se trouvaient dans le Nord. Ambroise Ouellette, marchant à grands pas dans le magasin, alla jusqu'à dire qu'il tuerait le premier qui s'engagerait : sur quoi Abraham Beauchamp répliqua : " Moi, je m'engage; si tu veux me tuer, viens-y." Et il s'engagea. Trois autres l'imitèrent et le lendemain, le reste s'engagea secrètement. Ouellette eut le bon sens de rester coi. Légaré distribua ses gens quatre par quatre, en différents endroits. Leur principale occupation fut de s'amuser à chasser. Bien équipés, bien nourris et bien payés, ils n'eurent qu'à se féliciter d'être demeurés loyaux sujets de l'Empire.

Une des causes de l'insurrection de 1885 avait été la négligence du gouvernement fédéral à donner des *scrips* aux Métis, comme il avait fait au Manitoba. Après la guerre il eut soin de distribuer les dits *scrips* à tous les Métis nés depuis 1870, même aux enfants décédés, c'est-à-dire à leurs héritiers. Il existait deux sortes de *scrips*, les *scrips* en argent et les *scrips* en terre. Pour ces derniers, les

gens mariés recevaient 160 acres et les jeunes gens 240. L'année qui suivit l'insurrection, c'est-à-dire en 1886, le gouvernement commissionna un géomètre des Trois-Rivières du nom de Bélanger, pour procéder à l'arpentage de huit cantons ou *townships*, aux environs de Willow Bunch. Il voulait ainsi montrer sa gratitude aux Métis pour leur conduite pacifique au cours de la rébellion. Les pauvres Métis, avec leur imprévoyance habituelle, firent peu de cas de leurs *scrips*. Jean-Louis en acheta 45 au prix de $140.00 chacun. Les prix montèrent, et vers 1900 ils valaient mille piastres.

CHAPITRE V

Mgr Taché auprès du P. St-Germain

Tour le monde se rappelle la grande et noble figure de Mgr Taché. Tous ont encore en mémoire son activité, son intelligence, son dévouement pour le bien des âmes et celui de la patrie canadienne. Mgr Taché a eu un des plus longs règnes qui soient (1851-94) ; et la Providence ne lui a pas ménagé les épreuves. L'on a dit de saint François Xavier que si l'on mettait bout à bout tous ses voyages à travers les terres et les mers qu'il a sillonnées, on ferait quatre fois le tour du monde, il serait intéressant d'additionner les courses du grand Archevêque de St-Boniface. L'année 1886 comptera parmi les plus chargées, puisqu'il a fait deux voyages dans la province de Québec et qu'il a entrepris de nombreuses visites pastorales dans son immense diocèse. Du 1er au 15 octobre, il a fait 800 milles en chemin de fer et 225 milles en voiture. Il a visité Brandon, Wapella, Crofters, Qu'Appelle, Moose-Jaw, la Montagne de Bois et Régina. Il arriva le 9 octobre à midi auprès du P. St-Germain. Grande fut la joie de la population catholique. C'était la première fois qu'elle voyait son chef spirituel. Le sacrement de confirmation n'avait pas été administré depuis 1874, alors que le Rév. P. Lestanc avait été muni des pouvoirs nécessaires.

Dans une lettre à Mgr Grandin, l'Archevêque de St-Boniface fait rapport de sa visite chez le Rév. P. St-Germain. " Quoique aussi vieux que moi et tout blanc, il se

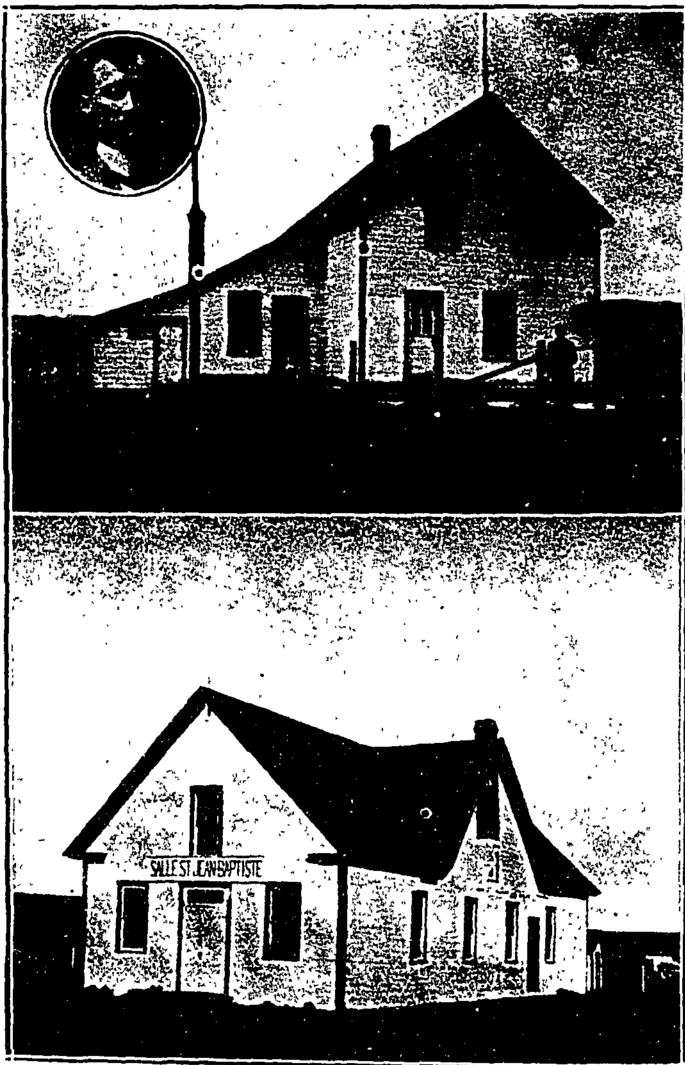
soutient et réussit à vivre par lui-même. Il y a ici une bonne grande maison dont le haut lui sert d'église. Malheureusement la sécheresse et les sauterelles n'ont pas permis au grain de pousser, et la misère est grande parmi les cinquantes familles Métisses qui forment sa paroisse. Il est à 80 milles de Moose-Jaw. Sur la distance, il n'y a absolument pas un être vivant et environ 75 milles sans une branche capable de faire un manche de plume. Quelle solitude et quelles collines !

"La chapelle actuelle est à environ dix milles à l'est de l'endroit où le Père Lestanc a hiverné autrefois et sur le même bas-fond. Mais aujourd'hui il n'y a plus de buffalos ni au loin ni au près. En retour le P. St.-Germain engraisse ses habillés de soie avec de la farine. *O tempora ! O mores!*"

On pourrait se demander pour quelles raisons il n'y avait plus en ce moment ni arbres ni même " une branche pour faire un manche de plume ", selon l'expression de Mgr Taché, alors que deux années auparavant il y avait de grands et beaux arbres, (ormes et frênes) qui avaient servi à la construction de la chapelle existante et de la maison de Jean-Louis Légaré. La raison, nous l'avons entrevue déjà, a été la sécheresse extraordinaire qui sévit les années 1885-1886 et les feux de prairies qui, à cette occasion, prirent des proportions considérables. Ils envahirent en particulier la vallée de Willow-Bunch et détruisirent les arbres qui en faisaient l'orgueil. Bientôt il ne resta plus d'une si belle verdure, que des troncs calcinés. Pour comble de malheur, à la sécheresse s'ajouta la venue des sauterelles. Ceci n'affectait en rien les Métis qui ne faisaient aucune culture, mais il n'en était pas ainsi du Père St-Germain qui, chaque année, cultivait un magnifique jardin potager. Les années 1885-86 furent pour lui une perte totale.

Les catholiques de Willow-Bunch ont toujours eu à l'égard du Père St-Germain un attachement et une affection qui ont grandi avec les années. Il faut dire qu'il le leur rendait bien. Nous en avons une preuve bien précise dans le rapport que Mgr Taché adressait en 1887 au Chapitre Général des RR. PP. Oblats: " La disparition des bisons n'a pas désillusionné tous les anciens chasseurs de la Prairie. Quelques-uns qui s'en sont tenus obstinément à ce genre de vie, tant qu'il a laissé une lueur d'espoir, se sont fixés à la Montagne de Bois, dernière étape sur le sol canadien, des nobles troupeaux qui le couvraient entièrement autrefois. L'excellent P. St-Germain n'a pas voulu abandonner ses Métis, pas plus que ces derniers ne voulaient consentir à sa retraite. C'est ce qui explique la présence de ce Père à la Montagne de Bois. Il est à la tête d'une population d'environ 300 âmes qui lui est dévouée et pour laquelle il se dévoue encore davantage. Son registre constate 38 baptêmes (dont 6 sauvages), 17 premières communions, 33 confirmations, 201 communions pascales et 17 sépultures. Pas besoin de dire que le P. St-Germain n'est pas gâté par les dons de la fortune. J'ai pourtant eu la consolation de constater qu'il était logé plus convenablement et plus confortablement que je ne l'aurais cru. Ce sont ses ouailles qui ont fait les frais de construction de sa demeure au-dessus de laquelle se trouve sa chapelle, dont la propreté et la convenance m'ont permis de prier avec bonheur au milieu d'un peuple recueilli. Le solitaire de la Montagne de Bois estime ses constructions à 10,000 francs, et le reste de son avoir à 4,000 francs."

Le Rév. P. Camper, Visiteur Général des Missions, dans son rapport au Chapitre Général de 1893, tient le même langage: " De Qu'Appelle dépend également la résidence de Saint-Ignace de la Montagne de Bois. Le



Le bureau du télégraphe (M. Marc-A. Noël) et
la Salle St-Jean-Baptiste

vieux Père Saint-Germain continue à y vivre dans le calme et la paix, au milieu de ses bons Métis qui l'aiment et le vénèrent. Il n'a pour tout compagnon qu'un vieil Ecossais, M. John Chisholm, actuellement à la Montagne du Tondre, espèce de frère convers qui, depuis bien des années, se dévoue pour les missions sans demander aucune rémunération. Quoique le Père ne reçoive rien ou presque rien, il ne vit pas dans la misère. Il s'est créé lui-même des ressources par son industrie. Malgré son grand âge, il franchit de temps en temps la distance qui le sépare de ses frères de Qu'Appelle pour venir au milieux d'eux jouir des douceurs de la famille et puiser un nouveau courage qui l'aide à supporter plus facilement les ennuis de l'exil. Le nombre des catholiques ne s'est guère accru.

Ce fut en 1886 que fut construite la première école de Willow-Bunch. Le Rév. P. Magnan, supérieur de la Mission de Qu'Appelle, en fait mention, dans une lettre qu'il écrit le 25 janvier 1889, au Supérieur Général des Oblats. " Ce serait ici le lieu de dire un mot de la mission de la Montagne de Bois située au sud-ouest de notre district, à environ 120 milles du centre ; mais je n'en connais guère autre chose que ce que Mgr Taché en a dit dans son rapport de 1887. Le Père St-Germain vient souvent à la mission du Sacré-Cœur, (Qu'Appelle), dont il est un des visiteurs les plus assidus. Depuis que Monseigneur a fait son rapport, un district scolaire a été organisé ; et, autant que je puis savoir, il y a de 40 à 50 enfants au moins inscrits à cette école."

Puis le P. Magnan ajoute en post-scriptum: "*Montagne de bois* ", pas de nom chrétien de la mission. Nom officiel Willow-Bunch, Métis et Canadiens. Population 350 âmes."

La mission qui n'avait pas de nom chrétien en 1889 devait portant en posséder un bientôt, celui de St-Ignace,

en souvenir du collège des Jésuites où le Père St-Germain avait commencé ses études.

Comme la province de Saskatchewan n'était pas encore organisée, l'école qui fut construite à Willow-Bunch se trouva être une école catholique libre. Les contribuables se choisirent trois commissaires : J.-L. Légaré, Narcisse Lacerte et Prudent Lapointe. Ce dernier agissait en même temps comme secrétaire-trésorier.

Comme nul acte législatif ne régissait encore l'enseignement, le pauvre secrétaire-trésorier devait aller de porte en porte solliciter les contributions nécessaires à l'entretien de l'école. Il n'était pas toujours reçu par les Métis qui ne connaissaient pas encore l'utilité de l'instruction. Ce ne fut que plus tard que les résultats acquis leur ouvrirent les yeux.

Le premier instituteur fut Joseph Lapointe. Il enseigna de longues années dans la mission à la satisfaction générale.

Vers cette époque, c'est-à-dire en 1889, arrivèrent d'autres Canadiens français qui vinrent renforcir le nombre des anciens résidents.

Mentionnons en particulier J. Hébert, qui fut de longues années commis chez J.-L. Légaré et qui occupe encore aujourd'hui le magasin que ce dernier avait construit, Émilien Bourque et Julien Coderre, tous deux natifs des Trois-Rivières et qui étaient montés dans l'Ouest en même temps que feu le sénateur Benjamin Prince, de Battleford. Plus tard vinrent J. Jodoin et Octave Hallé. Ce dernier, arrivé en 1900, loua d'abord et acheta ensuite le ranch de Pascal Bonneau, père. Par son travail et son économie il s'est acquis une jolie fortune. Il vit maintenant au village dans un manoir quasi-seigneurial. M. Hallé est l'oncle de Mgr J. Hallé, Vicaire apostolique du Nord-Ontario.

Avant de poursuivre notre histoire, le temps nous semble venu de parler de l'industrie des ranches au Nord-Ouest et des Cow-Boys.

CHAPITRE VI

RANCHES ET COW-BOYS

Les temps sont arrivés où les animaux sauvages, les nobles bisons de la Prairie, chassés sans merci par des hommes imprévoyants, ont disparu. Les temps ne sont point encore venus où le Gouvernement Fédéral, fondant des provinces, appellera à coups de clairon les émigrants d'Europe, où des Compagnies comme le Pacifique Canadien entreprendront à frais énormes des travaux d'irrigation qui ouvriront à la colonisation des espaces réputés stériles à jamais. Entre ces deux époques s'intercala la période de transition, celle des *Ranches et des Cow-Boys*. Ils ont disparu à leur tour; les Cow-Boys et leurs pittoresques costumes ne se voient guère plus que sur les théâtres. Leurs exploits romanesques ne se content plus que dans les *Dime Novels*. Il convient donc, avant qu'ils périssent totalement, qu'on en consacre le souvenir.

I

Le mot *ranch* vient de l'espagnol *ranches*.

Chacun sait qu'après la découverte de l'Amérique, les Espagnols importèrent dans leurs immenses possessions des chevaux et des bœufs. Ces animaux trouvèrent une terre d'élection dans les *pampas* de l'Argentine, dans les *llanos* du Vénézuéla, dans les plaines du Mexique, du Nouveau Mexique et du Texas.

Lorsque les États-Unis s'emparèrent du Nouveau Mexique et du Texas, l'élevage de ces animaux prit une extension très rapide dans les plaines du Centre, que nos Canadiens appelaient prairies et que les Américains appelèrent du même nom.

Les *ranchers* louaient de l'État d'immenses territoires que, plus tard, ils dûrent clôturer de fils de fer; et, dans ces territoires ou ranches, ils laissaient leurs bêtes naître et croître à l'état de nature. Puis ils les vendaient aux grandes villes de l'Est, surtout à Chicago. Pour reconnaître les animaux et les empêcher de tomber en proie aux voleurs, on les marquait au fer chaud. C'est ce que les Américains appelaient *to brand*. Un temps vint où les prairies américaines et canadiennes se virent couvertes d'innombrables troupeaux semblables aux buffalos d'autrefois. Les bêtes alors se donnaient pour peu de chose, et l'élevage disparut dans l'Est où l'on ne pouvait lutter, ni pour le blé, ni pour la viande, contre les prix incroyablement bas des prairies. Aujourd'hui encore, Chicago domine le marché américain et les boucheries des grandes villes ne sont que des succursales de ces célèbres abattoirs.

Le Cow-Boy est un produit parfait du milieu et un exemple achevé de l'adaptation aux circonstances.

Quelle était sa nationalité ? Il n'en avait pas ; il venait de tous pays, attiré par je ne sais quel aimant. " *Ubi erit corpus congregabuntur aquilæ*". Mais, à peine arrivé, il se fondait dans le groupe au point de ne faire qu'un avec lui. On exigeait qu'il fût parfait écuyer.

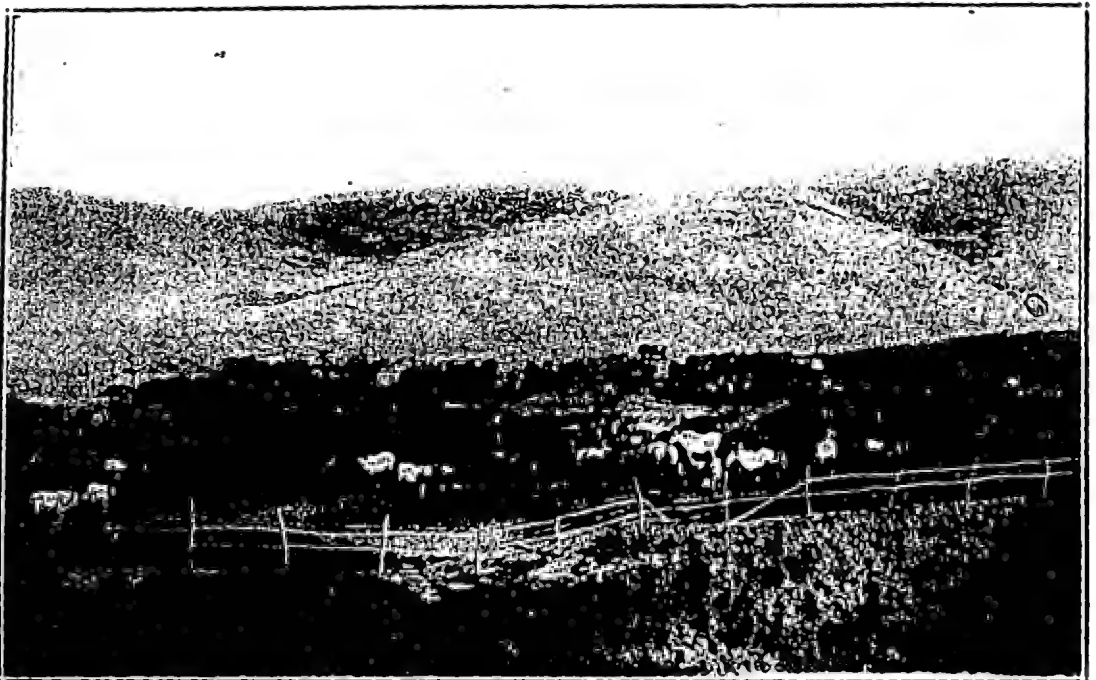
On demandait qu'il fût sans peur, sinon sans reproche. La politesse, la délicatesse, la timidité étaient autant de vertus qui n'avaient pas cours dans sa tribu. Pour dompter une bête revêche et faire étalage de bravoure, il risquait volontiers la mort. Il devait savoir tirer et manier le lasso

excellemment. C'était un sport pour lui de couper le cigare d'un camarade d'un coup de revolver. Il mettait son orgueil à posséder un beau cheval bien harnaché, une bonne carabine moderne, un revolver de luxe.

Son costume pittoresque est devenu légendaire : mouchoir de soie servant de col, chapeau Stetson de cinquante piastres, manchettes et gants de cuir finement ouvragés, éperons de vingt-cinq dollars, fouet et lasso de lanières de cuir tressées par lui-même. Natter les cordes et le cuir était un de ses talents. L'attirail complet d'un Cow-Boy était estimé à trois cents dollars. La bride de ses chevaux, nattée également, valait souvent jusqu'à soixante-quinze piastres, et le mors argenté ou nickelé, se vendait jusqu'à quinze dollars.

Les Cow-Boys vivaient sous la tente. Ils allaient parfois chercher leurs provisions à des distances énormes qui exigeaient plusieurs jours de voyage. De mars à décembre, ils travaillaient sans relâche, réunissant les troupeaux dans des *corrals* (clôtures) pour les compter, les marquer et les conduire à la station prochaine et jusqu'à Chicago. On devine leur effort lorsqu'on réfléchit qu'il s'agissait de milliers de bêtes sauvages et indomptées. Durant la saison d'hiver, les animaux étaient abandonnés à leurs instincts et leurs gardiens prenaient des vacances.

Ces derniers faisaient alors leur apparition dans les villages et les villes frontières, par bandes de 10, 15 et 25 individus. Ils étaient les bienvenus dans les hôtels où ils entraient les poches pleines pour en sortir les poches vides. Alors le fracas commençait, la boisson, le jeu, le bruit, tirant des coups de feu à tort et à travers, chassant les gens de la maison, l'hôtelier lui-même, mettant tout au pillage. La fête durait aussi longtemps que durait l'argent. Ils payaient d'ailleurs amplement pour tout dommage, en partant.



Ranch de chevaux appartenant à Jean-Ls. Légaré

Les Cow-Boys étaient gens robustes et d'une santé à toute épreuve, capables de rester à cheval quatorze ou quinze heures par jour à tous les temps, contents d'un sommeil de quatre heures. Lors d'une crise, tempête de neige, danger des Indiens, querelle, etc., tout le monde restait sur pied.

Ces hommes violents s'aimaient entre eux. Chaque équipe se protégeait envers et contre tous.

Les différends avec les gens du dehors se réglaient au revolver ; et si quelqu'un restait sur le carreau, on l'enterrait sans plus tarder. Dans le bon vieux temps les choses en restaient là. Lorsque la civilisation fit son apparition dans les Prairies, elle apporta son attirail de légalité : enquête, citation, plaidoyers, sentences. Les résultats n'en furent guère modifiés et les condamnations restèrent une rare exception.

Les Cow-Boys naturellement n'avaient point de famille. Il était d'usage que chacun d'eux gardât une dizaine de poneys (petits chevaux des prairies très rustiques) à sa disposition et qu'il changeât, trois fois le jour, de monture.

* * *

Le grand ennemi des ranches était le feu ; et les incendies étaient fréquents dans ces plaines immenses où rien ne faisait obstacle, où le vent soufflait en tempête comme sur l'océan. A l'époque des sécheresses, lorsque l'herbe drue commençait à jaunir, la moindre imprudence, une allumette jetée, un foyer de campement mal éteint suffisaient pour produire une conflagration. L'incendie parfois se développait sur un front de trente à cinquante milles, provoquant un courant d'air de quinze ou vingt milles à l'heure. C'était une catastrophe.

Les gens écartelaient un animal et le faisaient traîner par quatre chevaux sur le front du feu, pour abattre l'herbe et faire tomber la flamme. C'était le meilleur remède et la meilleure protection.

Après le feu, venait naturellement la famine, car le foin, pour repousser, attendait naturellement les grandes pluies.

Un autre ennemi des ranches, plus rare heureusement, mais plus redoutable encore, était la neige. Les chevaux grattaient la neige et trouvaient l'herbe. Mais les animaux, eux, n'ayant pas cet instinct, lorsque les neiges étaient trop abondantes et les froids trop rigoureux, périssaient de faim et de froid.

Le commerce des animaux avait encore d'autres ennemis, les voleurs. Les voleurs de chevaux pullulaient dans les plaines. Pour protéger nos Métis contre leurs incursions, la Police Montée stationna, en 1886, à Willow-Bunch, un détachement sous les ordres du sergent Martin. Ce n'était certes pas sans besoin.

En 1884, Elzéar Bottineau s'était fait voler 75 chevaux ; M. Poitras, 100. En 1886, Joseph Lapointe s'était vu enlever tous ses chevaux par les sauvages américains. S'étant heureusement aperçu du vol assez tôt, il avait dépêché après les ravisseurs un vieux Métis, Narcisse Lacerte, cavalier expert à suivre les pistes, qui les avait retracés jusqu'à la Rivière aux Trembles, à 115 milles de distance, dans le Montana. Plainte fut portée devant l'Agent de la Réserve ; le troupeau fut restitué ; mais l'agent exigea un paiement de cinq piastres par tête de cheval pour son trouble.

C'était en réalité le vol organisé, et les agents étaient complices des brigands. Ces derniers n'étaient jamais inquiétés par la police et ils jouissaient le plus souvent en paix du fruit de leurs *raids*.

Les Sauvages d'ailleurs n'étaient pas les seuls à piller. Beaucoup de blancs les imitaient et désolaient la Prairie.

Finalement, les éleveurs du Montana, exaspérés par les lourdes pertes qu'ils subissaient, sans pouvoir trouver protection, résolurent de se protéger eux-mêmes. Cette même année 1886, ils formèrent donc un *Comité de Vigilance*, lequel Comité engagea un certain nombre de Cow-Boys honnêtes et énergiques qu'il chargea d'organiser une police effective dans les ranches. Les *Vigilants* procédèrent par procès sommaire. Chaque individu capturé était jugé. S'il était trouvé coupable, on le pendait à l'arbre voisin, après lui avoir laissé quelques minutes pour faire son acte de contrition.

Le parcours des Vigilants était de 600 milles, depuis les Montagnes Rocheuses, jusqu'au North-Dakota, par le bassin du Missouri et de la Rivière au Lait. On pendit cette année une centaine de voleurs. C'était un spectable effroyable que ces cadavres tournant au vent sous les grands arbres, sur les rives du Missouri. Un Canadien-français, nommé Lepage, voleur insigne, fut un jour capturé par les Vigilants. Ceux-ci lui promirent la vie sauve s'il dénonçait ses complices; il consentit de bonne grâce. Puis un beau jour, profitant d'une occasion propice, il s'esquiva. Mal lui en prit. Quelques semaines plus tard, s'étant rencontré dans une bourgade, non loin de Medicine Hat, avec les Vigilants, il fut reconnu et fusillé sans merci.

* * *

Ce fut en 1884 que les animaux domestiques firent leur apparition à Willow-Bunch. Jean-Louis, ayant conduit cent chevaux au Manitoba, reçut en échange 45 bêtes à cornes. Il les installa sur un terrain occupé aujourd'hui par

Zacharie Chartrand. Trois ans plus tard, une grosse compagnie se forma dans le but de créer un ranch considérable. Elle comptait parmi ses actionnaires : l'hon. J.-A. Chapleau, le Dr Lachapelle, MM. Labelle, Dufresne, Mongenais, Globensky. Elle loua 36 townships dans lesquels elle plaça 80 vaches, sous la direction de M. Bellefeuille. L'affaire fut loin d'être un succès. Cinq ans plus tard, il fallut liquider. Jean-Louis, l'esprit ouvert à toutes les initiatives, avait été plus heureux. Le petit ranch établi en 1884 avait progressé. En 1887, il quittait le terrain de Z. Chartrand et la Coulée du Lièvre qu'il avait occupés successivement pour prendre possession d'un terrain vague situé entre Vice-Roy et Verwood actuels. Il ferma de broche barbelée un enclos d'une circonférence de 19 milles.

En 1890, au cours d'un voyage au Montana, d'une durée de plusieurs mois et semé de péripéties émouvantes, Prudent Lapointe, accompagné de François Lafournaise et de Johnny Chartrand, ramena quelques centaines de chevaux. Au printemps suivant, Légaré fit un nouveau voyage au Manitoba et en troqua une partie pour des vaches à lait. Il songeait depuis quelques années à l'établissement, pour le bien de la colonie, d'une industrie nouvelle, l'industrie laitière. Elle commençait alors à faire la prospérité de la province de Québec. Légaré construisit une fromagerie, et en bon père de famille, il distribua autant de vaches qu'on se chargeait d'en traire. Cette industrie malheureusement ne devait pas durer. L'hiver 1893-94 fut très rigoureux, la neige devint abondante et Légaré perdit 350 vaches à lait.

Croyant que l'élevage des chevaux comporterait moins d'aléas, il prit le parti de se livrer à cette dernière industrie. Il vendit donc à Pascal Bonneau, fils, et à Sinton & Balderton, le reste de son troupeau, soit 1,125 têtes de

bétail, et partit pour Malta, E.-U., où il acheta 2,100 chevaux. Ce fut une rude besogne que de les conduire à Willow-Bunch. Dix-neuf cavaliers furent employés à ce travail. Les droits de douanes s'élevèrent à $6,000.00. Quelques années plus tard (1894) l'un des Canadiens récemment arrivés, Julien Coderre, inaugura une industrie nouvelle, l'élevage des moutons. A l'époque, les Métis, entraînés par l'exemple, possédaient tous leur petit troupeau et parvenaient à gagner leur " chaumine enfumée ". Le métier leur plaisait, ils n'avaient qu'à monter à cheval, et à surveiller leurs bêtes. C'est ainsi que peu à peu nos gens changaient de condition. De chasseurs, ils devenaient éleveurs en attendant de devenir cultivateurs.

-- --

LIVRE QUATRIÈME

LA PAROISSE

(1893-1922)

CHAPITRE PREMIER

LES PREMIERS CURÉS

(1893-1905)

Au moment où le Rév. Père Camper, Vicaire des Missions, faisait son rapport au Chapitre Général, (1893), le Rév. Père St-Germain était à la veille d'abandonner son poste. A la suite d'un accident qui faillit lui coûter la vie, au cours duquel le Père passa une nuit entière couché dans la neige en tenant son cheval par la bride, ses supérieurs comprirent qu'il était imprudent de laisser un vieillard seul, à plus de cent cinquante milles de tout confrère. Ils avaient résolu de le rappeler.

Le successeur du P. St-Germain fut un prêtre séculier français, l'abbé Albert Leuret. Le premier acte de baptême qu'il fit, porte la date du 25 décembre, 1893.

M. l'abbé Leuret ne fit, pour ainsi dire, que passer à Willow-Bunch. Son dernier acte est daté du 31 mars 1896. Durant ce laps de temps, eurent lieux deux événements qui méritent d'être signalés. Le premier fut l'ouverture d'un

bureau de poste, dont M. l'abbé Leuret fut le premier titulaire. Le service n'était guère chargé, puisque la malle ne partait de Moose-Jaw qu'une fois tous les mois. Néanmoins, c'était un progrès. Les maitres de poste qui vinrent ensuite furent : MM. Pascal Bonneau, 1896-98 ; J.-Ls Légaré, 1898-1918 ; H. R. Howlett, 1918-19 et J.-D. Boucher, 1919-20. Léopold Sylvestre est le maître de poste actuel.

Ce fut en l'année 1895 qu'eut lieu la première visite pastorale de Mgr J.-A. Langevin à Willow-Bunch. Mgr Taché, homme dont la mémoire demeurera en bénédiction, était mort le 12 juin 1894, et Mgr Langevin avait été appelé à lui succéder. D'une activité dévorante et d'un zèle inlassable, le Canada n'allait pas tarder à connaître son courage et sa combativité.

Dès la première année de son épiscopat, le nouvel archevêque résolut de visiter les régions les plus reculées de son immense diocèse. Or Willow-Bunch était justement la dernière étape. Accompagné de son secrétaire, M. l'abbé Arthur Béliveau, qui devait un jour lui succéder sur le trône archiépiscopal de St-Boniface, le nouvel archevêque se rendit à la station la plus prochaine, Moose-Jaw. Là,il trouva, en descendant du train, une délégation qui l'attendait. La route était longue, comme on le sait, 90 milles dans la plaine. Il fallut faire étape et coucher sous la tente. A une dizaine de milles de Willow-Bunch, une brillante escorte de cinquante cavaliers, commandés par André Gaudry, salua le prélat d'une salve de mousqueterie ; puis, après avoir reçu sa bénédiction, le précéda jusqu'à l'église.

Charmé d'un tel accueil, l'Archevêque improvisa une de ces allucutions dont il avait le secret et gagna du coup le cœur de ses enfants de Willow-Bunch. Au cours de sa visite, il confirma 66 personnes tant enfants qu'adultes et laissa tout le monde sous le charme.

M. l'abbé A. Leuret n'eut personne pour le remplacer, lors de son départ au printemps de 1896. Pendant trois ans, la paroisse devait retomber à l'état de mission. Le Rév. Père St-Germain, dont le cœur était demeuré attaché à ses métis de Willow-Bunch, les visitait deux fois l'année. Nous le retrouvons avec eux en juin et novembre 1896, en mars et juillet 1897, en mai et octobre 1898. Mais un pareil état de choses ne pouvait durer. Le 26 octobre 1898, un second curé résidant fut nommé à Willow-Bunch dans la personne de M. l'abbé Emmanuel Garon.

Ce prêtre zélé trouva tout plus ou moins délabré. L'école avait été fermée, faute de ressources et d'entente parmi les paroissiens. M. Garon la fit ouvrir et la confia à Mlle Antonia Granger (15 janvier 1899). Puis il se mit à l'œuvre pour la construction d'une église. Il obtint de Jean-Louis Légaré un terrain situé à trois milles de l'ancien site, dans un endroit plus propice à l'agrandissement futur du village.

Les bons Métis, aidés de leur curé, transportèrent de la pierre sur les lieux et montèrent un four à chaux. Tout allait à merveille, et le soir on se reposait au son de l'harmonica du géant Beaupré. Les travaux devaient commencer au printemps de l'année suivante (1900), et déjà M. Delphis Chartier, de St-Lazare, Fort-Ellice, en avait obtenu l'entreprise, lorsque M. l'abbé Garon reçut la nouvelle de son changement et de sa nomination à la difficile mission de Wolseley. Il quitta donc avec regret Willow-Bunch, 29 mai 1900.

M. l'abbé E. Garon était né aux Trois-Pistoles, comté de Témiscouata, le 17 mai 1874. Ordonné prêtre à St-Boniface le 21 décembre 1897, vicaire à Qu'Appelle en 1898, il avait été nommé curé de Willow-Bunch à la fin de la même année. De Wolseley, où il séjourna cinq années, il alla



(1) Mgr A. Langevin, (2) abbé Leuret, (3) abbé E. Caron, (4) abbé Passaplan, (5) abbé A. Lemieux, curé actuel.

exercer le ministère au diocèse de Vancouver. Il est actuellement curé de Foleyet, Vicariat Apostolique du Nord-Ontario.

Son successeur intérimaire fut le bon Père St-Germain qui, malgré le poids des ans, ne demandait pas mieux que de retourner vers ses Métis de Willow-Bunch. Mais des travaux importants l'attendaient : la construction de l'église. M. l'abbé Garon était parti à la veille de mettre le projet à exécution. Déjà, nous l'avons vu, une bonne quantité de pierres avait été tirée et le fourneau à chaux, préparé. D'avance l'on avait raison de douter si la vieillesse et les infirmités du Père St-Germain ne l'empêcheraient pas de continuer l'œuvre commencée. De quel œil verrait-il le changement de site? Est-ce que ses efforts ne tendraient pas à conserver l'emplacement premier? Ce qu'on pouvait supposer, arriva. Le Père St-Germain, qui avait vécu vingt années durant à l'endroit primitif, se montra adversaire irréductible du site nouveau, et Mgr Langevin, par condescendance, se rendit à sa volonté. Le 21 octobre 1900, Monseigneur fit une visite au vénérable vieillard. Comme elle n'avait pas été annoncée, le Père St-Germain était absent. Monseigneur présida aux offices du dimanche, prêcha et laissa une ordonnance. Il demandait d'abord de s'assurer un terrain de 160 acres et d'en obtenir le titre, avant de commencer la construction. Il pourvut en même temps à l'honnête sustentation du desservant. Chaque éleveur *(rancher)* devrait donner en moyenne $25.00 jusqu'à concurrence de $50.00. Les plus pauvres familles devraient fournir au moins $10.00 à part un voyage de foin et de bois, etc.

Dans le but de presser la construction, Monseigneur fit une seconde visite au printemps suivant (28 avril 1901). Il-cnofirma 42 personnes.



Groupe de colons franco-canadiens 1907.

Dans une ordonnance, il fit appel à l'esprit de foi des paroissiens afin de donner à Dieu le plus tôt possible un temple convenable. Il les invita à ajouter de nouvelles souscriptions aux $329.00 piastres déjà versées et à employer des moyens extraordinaires pour augmenter cette somme. Il leur demanda de faire des quêtes spéciales les dimanches et fêtes, de vendre les bancs deux fois par année, de procéder au charroyage de la pierre, etc.

Une seconde question qui attira son attention fut la fondation d'un couvent près de l'église pour répondre aux besoins de la population.

" Nous croyons, écrit-il, que la fondation d'un couvent près de l'église répondra aux désirs de tous sans exception et que se sera le seul moyen de procurer aux enfants le bienfait de l'éducation, puisque les plus éloignés pourront être placés en pension durant la semaine."

Mais toutes ces démarches et ce beau zèle devaient demeurer sans lendemain. Le Père St-Germain était trop vieux pour aborder de semblables travaux. L'année suivante, la communauté des Oblats demanda comme une faveur d'abandonner la mission, et Mgr, faisant droit à leurs instances, envoya à la place du Père St-Germain un prêtre suisse français, M. l'abbé C.-J. Passaplan.

En nommant ce dernier à la cure de Willow-Bunch, Monseigneur Langevin lui avait dit : " Je vous nomme curé de Willow-Bunch, il y a là une nouvelle église à construire sur le terrain donné par M. Jean-Louis Légaré (80 acres pour l'église et le cimetière).

D'après ces paroles et d'après les événements précédents, il ressort que la volonté de l'Archevêque était demeurée au fond de fixer l'église sur le terrain de Jean-Louis Légaré, et les instances et la pression seules du Rév. Père St-Germain l'avaient engagé à revenir sur sa première

décision. Quoi qu'il en soit, cette construction tenait beaucoup au cœur de Monseigneur, puisqu'il se décida à faire une nouvelle visite, la 3e en l'espace de trois années, à une paroisse distante de St-Boniface de 600 milles et éloignée de 90 milles du chemin de fer. Monseigneur Langevin se rendit donc à Willow Bunch, le 10 mai 1903. Malheureusement les changements trop fréquents de curé, les délais dans la construction, les tergiversations sur le choix du site de la nouvelle église avaient fini par irriter, aigrir les esprits ; et comme conséquence, une trentaine de paroissiens, à l'annonce de l'arrivée de l'Archevêque, étaient partis pour Moose-Jaw dans le but évident de ne pas le rencontrer. Ils le croisèrent à mi-chemin et ne daignèrent même pas le saluer. Monseigneur ne fut pas sans en ressentir du chagrin, d'autant plus qu'il avait rencontré quelques heures auparavant une caravane de Sioux qui l'avaient salué si aimablement, qu'il en était resté dans l'admiration. Cette dernière démarche, comme les précédentes, devait demeurer sans résultat, puisque, à cette même visite, M. l'abbé C.-J. Passaplan demanda son rappel. Il demeura cependant deux années encore avant de partir, mais miné par la maladie il n'osa rien entreprendre pour entrer dans les vues de son Évêque.

M. l'abbé Passaplan a gardé un bon souvenir de son séjour dans l'Ouest, puisqu'après plusieurs années passées en Europe, il est revenu et occupe actuellement la cure de Ste-Marthe de Rocanville.

" Dès la première année," a-t-il écrit, " je me familiarisai facilement avec les habitudes de cette population métisse. Leur genre de vie simple et leur franchise me plaisaient ; en général, ils se montraient affables et généreux, sauf de rares exceptions. Ils obéissaient au prêtre et le respectaient mieux que tout autre. En outre je n'ai

qu'à me féliciter des bonnes relations que j'ai gardées avec les quelques familles canadiennes-françaises qui se trouvaient alors à Willow-Bunch. Tous ensemble formaient, sans contredit, une des meilleures paroisses du diocèse et je l'aimais sincèrement."

A ses heures de loisir, et elles devaient être nombreuses dans ce temps-là, M. Passaplan aimait à faire des promenades aux environs de Willow-Bunch et se livrait à des études géologiques et autres. Il ne manquait pas non plus de deviser avec les bonnes gens de l'endroit sur les richesses et l'avenir probable de ce pays. Nous lui laissons la parole.

" Durant les premiers mois, j'étudiai la localité que j'admirais et j'éprouvais une grande satisfaction de faire de temps en temps une promenade dans ses belles coulées et ses côteaux boisés, où je découvrais par-ci, par là, des sources d'eau et des mines de charbon. En examinant de près certains morceaux de charbon, de petits brillants attiraient mon attention et piquait ma curiosité au vif : après les avoir examinés attentivement, je me persuadais que c'était du diamant en formation, ils en avaient toutes les apparences. Comme ce charbon de surface était encore trop jeune, ces brillants ne pouvaient pas être assez pétrifiés, et je demeurais sous l'impression que, si on creusait au moins 100 pieds de profond, on y découvrirait du diamant assez dur pour le commerce. Plus je réfléchissais à toutes ces choses, plus je me persuadais que ces vastes prairies vierges et ce sol d'une merveilleuse fertilité, ces coulées et ces riantes collines, ces sources d'eau indiquant la présence du pétrole un peu partout, ces lacs qui font l'agrément et la fertilité du pays, ces mines de charbon inépuisables qui recèlent de réelles surprises, étaient autant de motifs de succès pour l'avenir de Willow-Bunch, qui cache dans son sein des trésors immenses que les généra

tions futures découvriront en fouillant profondément dans ses entrailles."

"Les jours se suivent", a dit quelqu'un, "et ne se ressemblent pas." C'est bien le cas des hivers de l'Ouest. M. Passaplan l'a expérimenté dans les trois années qu'il a passées à Willow-Bunch. Ecoutons-le : "Dans ce pays, écrit-il encore, les hivers se succèdent, mais sont loin de se ressembler. Celui de 1903 fut le plus agréable que j'ai vécu durant 45 ans, et nous fîmes dans ce temps-là le voyage de Willow-Bunch à Moose-Jaw en voiture d'été. Nous avons enregistré seulement 15 jours de petit froid. Sauf ces deux semaines de froid, j'ai récité mon bréviaire tout l'hiver en me promenant. Mais l'hiver 1904, de mémoire d'homme fut le plus terrible qui fut. La première tempête commença à la fin d'octobre 1903 et finit en avril 1904. Ce fut un de ces hivers fin de monde pour la plupart des bêtes à cornes; il en mourrait par milliers par la faim et le froid. Ce fut la ruine pour les gens de Willow-Bunch qui perdirent toutes leurs bêtes, sauf deux ou trois qui possédaient de bons abris et qui avaient été assez prévoyants pour se procurer suffisamment de fourrage dans la belle saison."

Ce fut cette même année, 1904, que le Gouvernement fédéral établit à Willow-Bunch une station de télégraphie. C'était une amélioration sensible. Du coup, la région du sud des Territoires se trouvait reliée au reste du monde. Notre sympathique ami, M. Marc-A. Noël, nommé agent aux tout premiers jours, occupe encore aujourd'hui la position. C'est dire sa compétence et son application. Toujours prêt à seconder les bons mouvements qui se dessinent dans la paroisse, il occupe de plus le poste de Secrétaire-trésorier de la Société St-Jean-Baptiste depuis sa fondation.

11

CHAPITRE II

Construction de l'Église et Visite pastorale

Le quatrième curé séculier de Willow-Bunch fut M. l'abbé Alphonse Lemieux. Né le 4 octobre 1862, à Ste-Anne de la Pocatière, P. Q., M. l'abbé Lemieux fit son cours classique au collège du même nom. Après avoir étudié la théologie au Séminaire de Québec, il se rendit dans l'ouest, étant encore séminariste, et acheva sa théologie chez M. le curé Caron de Régina. Il fut ordonné dans cette ville, le 28 février 1892, par feu Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert.

Nommé vicaire à la cathédrale de St-Boniface, il devint après un an et demi desservant de Selkirk, puis curé à Oak-Lake et missionnaire-fondateur de St-Raphaël de Cantal, où M. l'abbé J. Gaire avait établi quelques familles d'immigrants. Ayant eu l'occasion d'aller remplacer un curé aux États-Unis, il profita de son voyage pour rapatrier un certain nombre de Franco-Canadieas et d'en renforcer la paroisse de Cantal. Il bâtit de ses propres deniers une maison-chapelle, et l'année suivante une modeste église s'éleva à côté de la maison-chapelle qui fut convertie en presbytère.

C'est au mois d'avril 1905 que M. Lemieux fut nommé curé de Willow-Bunch et qu'il y commença le fructueux ministère qui dure encore. Il trouva en arrivant une église tombant en ruines, et lui-même passa l'été sous la tente. Entrant dans les vues de son évêque, il se mit d'arrache-

pied à l'œuvre de la construction des édifices paroissiaux : presbytère, église et plus tard couvent. Depuis bientôt sept ans que ces constructions étaient décidées : rien n'avait été fait. Ses trois prédécesseurs, sans qu'il y eut de leur faute, avaient, comme on dit, piétiné sur place. Il était grand temps d'aboutir.

Il commença par démolir la vieille chapelle. Avec le bois, Léon Currat et ses hommes construisirent le presbytère qui fut achevé avant l'hiver de la même année (1905). Entre temps les offices étaient célébrés dans la maison d'école. L'année suivante, ce fut le tour de l'église. Les entrepreneurs furent Joseph Boucher et Romuald Granger de St-Gabriel-de-Brandon, P. Q. Les ouvriers furent la plupart des Franco-Canadiens qui les premiers prirent des " homesteads " : Philippe Mondor, Arthur Lavallée, Jos. Lauzière, C. Audet, Arcade Bergeron, A. Currat, etc. Napoléon Durand dirigeait les travaux.

Les fondations de l'église, en pierre des champs, furent commencées le premier mai 1906. Elles ont huit pieds de hauteur. Le reste de l'édifice est en bois. La chaux fut faite sur place avec de la pierre calcaire des environs, sous la surveillance de François Currat.

En novembre tout était achevé, et l'année suivante, Mgr Langevin, réjoui de la construction de ce nouveau temple, venait en présider la bénédiction solennelle. *Les Cloches de St-Boniface*, à l'époque, ont publié un compte-rendu que nous sommes heureux de reproduire :

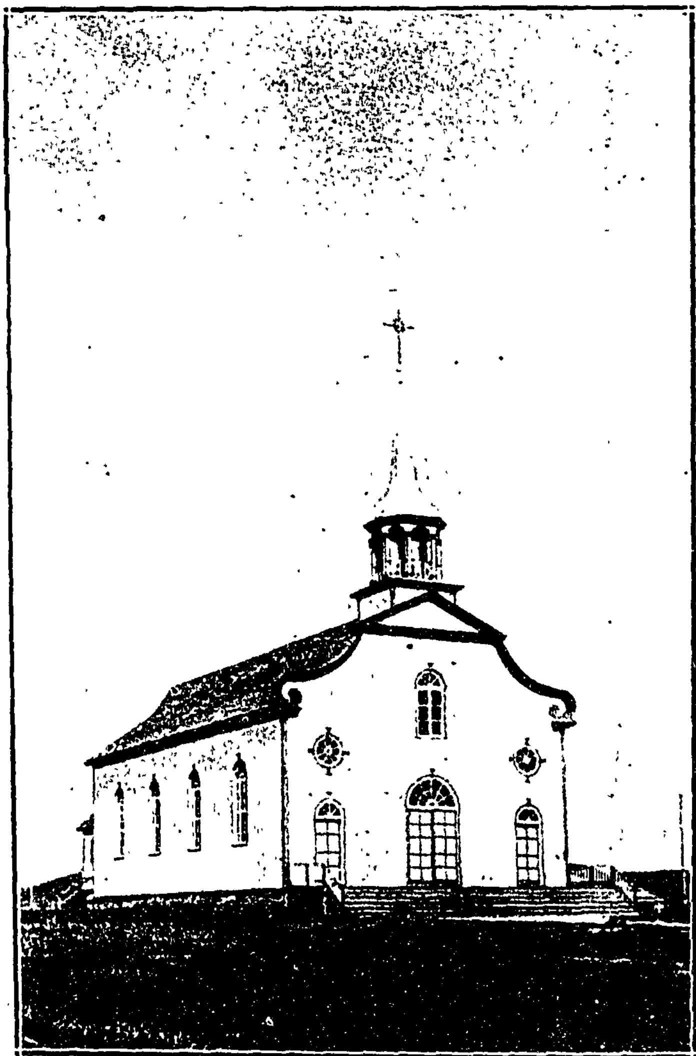
VISITE PASTORALE

" St-Ignace-des-Saules, vulgo " La Hart-Rouge " Willow-Bunch, Sask. Du 31 mai au 3 juin 1907.—

" Parti de St-Boniface, mercredi, le 29 à midi, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque, accompagné de MM. les abbés

Woodcutter, aumônier, et Bellavance, secrétaire de la visite, arrive à Moose-Jaw à 1½ h. le lendemain. MM. les abbés Gravel, curé de Moose-Jaw et Richeux, du Collège de St-Malo, France, en visite chez M. le Curé, reçoivent Sa Grandeur à la gare.

" Trois voitures envoyées par M. l'abbé Lemieux, curé de St-Ignace-des-Saules, et conduites par MM. Zacharie Chartrand, Johnny Chartrand et Louis Dumais, arrivent à 8 heures. A 10 h. Monseigneur prend place dans une de ces voitures ; MM. les abbés Bouillon, curé d'Oak-La e ; N. Poirier, curé de St-Maurice ; Chs Poirier, curé de St-Raphaël ; Benoît, curé de Qu'Appelle (Station); Ferland, curé de St-Antoine, et Richeux se joignent à Sa Grandeur pour parcourir 90 milles qui séparent St-Ignace de Moose-Jaw. M. l'abbé Woodcutter est resté à Qu'Appelle. Raconter ici dans tous les détails, les péripéties agréables et désagréables de cette course à travers cette partie du pays encore inhabitée, serait chose fort intéressante, à plus d'un point de vue, pour un grand nombre de nos lecteurs, mais l'espace est trop restreint. A mi-chemin,nous rencontrons M. le Curé de St-Ignace, venu au-devant de Sa Grandeur. Après une nuit passée sous la tente, nous arrivons le lendemain, 1er juin, 4 hrs p. m. Une grande partie de la population,conduite par M. l'abbé Mesnage, vicaire, vient à la rencontre de Mgr l'Archevêque. Plusieurs cavaliers et quelques voitures étaient venus à 12 milles vers Moose-Jaw, faire escorte à Sa Grandeur. A 5 hrs, Mgr l'Archevêque se rend du presbytère à l'église, accompagné du clergé et des fidèles. C'est le 1er juin, Sa Grandeur fait l'ouverture du mois du Sacré-Cœur, et quoique fatiguée par cette course de deux jours, n'hésite pas à nous entretenir pendant une demi-heure sur le Sacré-Cœur de Jésus.



L'église actuelle de Willow-Bunch.

" La journée se termine par la bénédiction du T. S. Sacrement et l'absoute au cimetière.

" Le lendemain, dimanche, 2 juin, Mgr l'Archevêque dit la sainte Messe à 8 hres, pendant laquelle il distribue la sainte communion à 130 personnes. Pendant ce temps, les messes se succèdent aux autels latéraux. A l'issue de la messe, Monseigneur adresse la parole aux fidèles réunis en grand nombre. A dix heures, grand'messe solennelle chantée par M. l'abbé Bouillon, assisté des deux abbés Poirier comme diacre et sous-diacre. Monseigneur assiste au trône en cappe-magne, ayant à sa droite M. l'abbé Richeux, à sa gauche, M. l'abbé Ferland. Après la messe, Sa Grandeur explique à l'auditoire les sept dons de l'Esprit-Saint que recevront dans un instant les personnes qu'Elle va confirmer. Vingt-cinq personnes reçoivent ensuite l'onction sainte et l'imposition des mains de Sa Grandeur.

" Après la présentation d'une adresse résumant le progrès qu'a fait la paroisse depuis la dernière visite de Sa Grandeur, en 1903, et lue par M. Lapointe, Mgr l'Archevêque parla en anglais et en français. Sa Grandeur n'eut que des paroles élogieuses à adresser à cette population qui, selon l'expression employée, a tant fait pour maintenir l'honneur de la foi catholique dans cette partie du pays, surtout durant ces deux dernières années. Lors de la visite de Sa Grandeur en cette paroisse, en 1903, St-Ignace-des-Saules ne possédait qu'une misérable petite église en pièces de bois équarries superposées ; aujourd'hui, grâce au bon vouloir des paroissiens, au dévouement et à l'esprit d'initiative du zélé curé de l'endroit qu'est M. l'abbé Lemieux, la paroisse possède une magnifique église de 86 pieds par 40, plus une sacristie de 20 par 18. Cette église, assise sur des fondements de pierre de 8 pieds de hauteur, est terminée à l'intérieur et peinte à l'extérieur. Le clocher qui s'élève





Le presbytère et le couvent de Willow-Bunch

à 70 pieds dans les airs, abrite une jolie petite cloche au son argentin, qui sait se faire entendre à une grande distance. Le presbytère, terminé cette année, mesure 30 pieds de longueur par 26 de largeur Le coût de l'église et du presbytère est de $8,600. Le transport seul des matériaux, de Moose-Jaw à St-Ignace, a coûté $1,000, et encore les paroissiens en ont ils transporté les deux tiers gratuitement. En voyant cet église et ce presbytère construits à 90 milles du chemin de fer, avec une telle somme, on ne peut qu'admirer l'exécuteur d'une entreprise si difficile Bravo ! Honneur à vous, paroissiens de Willow-Bunch, honneur à votre dévoué curé ! Vous avez prouvé une fois de plus que rien n'est impossible à celui qui sait vouloir !

" Le terrain sur lequel s'élèvent l'église et le presbytère, comprend 80 acres et a été donné par M. Jean-Louis Légaré.

" A deux heures la population se rassemble de nouveau dans l'église pour la procession de la Fête-Dieu. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque porte le Saint Sacrement. M. l'abbé Richeux et M. l'abbé Ferland l'assistent comme diacre et sous-diacre ; les autres membres du clergé, revêtus de l'aube et de la chasuble, l'accompagnent ; des enfants sèment des fleurs devant le Saint Sacrement, d'autres l'encensent de leur mieux, l'auditoire recueilli prie avec ferveur, il le faut bien, c'est si imposant. Dire que la population de St-Ignace n'avait jamais été témoin d'une telle démonstration n'est que ce que nous avons entendu de la bouche de plusieurs, après la cérémonie. Après la bénédiction, Monseigneur fait ses adieux à la paroisse, et à 5 heures, reprend la voiture en destination de la Rivière-la-Vieille, colonie encore au berceau, située à 60 milles au nord-ouest de St-Ignace-des-Saules. M. André Gaudry

conduit Monseigneur. 10 cavaliers et 30 voitures nous accompagnent."

Afin de permettre au curé de Willow-Bunch de se consacrer plus entièrement à la construction des édifices religieux, Monseigneur Langevin lui envoyait, en 1906, un vicaire dans la personne de M. l'abbé Mesnage. Nous l'avons vu à Willow-Bunch, à la visite pastorale, alors que son Archevêque venait de l'appeler à la desserte de St-Adélard. M l'abbé Mesnage est décédé depuis.

Il devait s'écouler quelques années avant que la paroisse se paye le luxe définitif d'un vicaire. Ceci arriva en 1911, alors que M. l'abbé A. Meleux, Français d'origine, fut appelé à Willow-Bunch. Après une année, il quitta pour occuper un poste de curé dans le diocèse. Il est repassé depuis en France. M. l'abbé J.-O. Faucher lui succéda (1912-13). A part l'aide qu'il prêta à la paroisse, il visita régulièrement les missions de la Rivière aux-Trembles (Fife Lake) et de Leeville (Assiniboia). Il est aujourd'hui curé de Ceylon, Sask. (100 milles est de Willow-Bunch). M. l'abbé V. Rahard arriva au mois de septembre 1913. Après une année de ministère, il alla fonder la paroisse de St-Victor. Nous aurons l'occasion d'en reparler au cours du présent volume M. l'abbé J.-B.-L. Meindre assista M. l'abbé A. Lemieux de 1914 à 1915. Cette même année, il était nommé curé de Sainte-Marthe de Rocanville. On remarquera que ces différents vicaires, ainsi que ceux qui ont suivi, n'ont pas occupé longtemps leur office Dans un diocèse comme celui de Régina, diocèse en formation, il est arrivé bien des fois que des prêtres ont été nommés desservants ou curés après leur première année d'ordination. C'est ce qui explique le court séjour des vicaires à Willow-Bunch.

M. l'abbé C. Rondeau arriva à Willow-Bunch au mois de juillet 1917. L'année suivante, il remplaçait M. l'abbé V. Rabard à la cure de St-Victor. M. l'abbé J.-A. Ménard, qui lui succéda en 1918, fut chargé en même temps de la desserte des missions environnantes. Il a fondé la paroisse de Notre-Dame-de-Lourdes de Verwood (1919).

Après lui sont venus M. l'abbé A. Turgeon, 1919-20, curé actuel de Mutrie, Sask., M. l'abbé R. Gironard, ordonné à Willow-Bunch en 1920, et M. l'abbé J.-E. Duchaine, nommé curé de Frenchville en septembre 1922. Le vicaire actuel est M. l'abbé O. Brouillard.

Avec le secours d'assistants pour lui prêter main-forte au travail du ministère, les temps nouveaux apportèrent à M. le curé Lemieux un autre appui précieux : un corps de syndics chargé de l'aider dans l'administration temporelle de la paroisse. Cette innovation eut lieu en 1912.

Voici la liste des citoyens qui ont été à l'honneur :

Année 1912 : E. Beausoleil, Zacharie Chartrand, Trefflé Bonneau, Joseph Boucher, François-X. Bellefleur.

Année 1913-14-15 : Dr Arsène Godin, Romuald Granger, E. Beausoleil, F.-X. Bellefleur, Philippe Mondor.

Année 1916 : Octave Hallé, J.-C. Gagné, Philippe Mondor, Romuald Granger, Dr A. Godin.

Année 1917 : Salomon Beauchène, Arthur Lavallée, Octave Hallé, Joseph Duperreault, Philippe Mondor.

Année 1918 : Salomon Beauchene, Arthur Lavallée, Octave Hallé, Joseph Duperreault, Elias Dionne

Année 1919 : Salomon Beauchêne, Arthur Lavallée, Elias Dionne.

Année 1920 : Prudent Lapointe, A.-P. Beausoleil, Elias Dionne.

Année 1921 : Prudent Lapointe, Isaure Lapointe, François Rodrigue.

Année 1922 : François Rodrigue, Geo. Martin, Prudent Lapointe.

Année 1923 : François Rodrigue, Geo. Martin, Gédéon Boisvert.

CHAPITRE III

LES TEMPS NOUVEAUX

Le premier agent des terres qui résida à Willow-Bunch fut M. Joseph Lapointe, nommé à ce poste en 1901. Huit " townships " avaient été divisés et arpentés en 1886, après les troubles de l'insurrection, et l'on avait sujet de croire que les Métis se les approprieraient promptement. Il n'en fut rien. Jusqu'à la division des provinces en 1905, on n'en compta que 22 qui aient réclamé des " homesteads ". Le premier fut le Père St-Germain dont le quart de section enveloppait les édifices religieux. Les autres, par ordre d'entrée, furent : Jean-Louis Légaré, Narcisse Lacerte, Gaspard Beaupré, Zacharie Chartrand, Prudent Lapointe, Jos. Botineau, etc., etc.

A la création des provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan, les Métis, voyant que le flot des colons menaçait de les envahir, se décidèrent enfin de prendre leur part. Il était temps. La vague des immigrants européens déferlait : Allemands, Autrichiens, Norvégiens, Anglais, etc.

Heureusement qu'il y eut à Willow-Bunch des sentinelles vigilantes qui sauvèrent la situation au point de vue catholique et français.

Parmi ceux-là, notons en premier lieu M. l'abbé Lemieux qui ne s'épargna pas et fit des tournées de colonisation ; M. Jean-Louis Légaré qui depuis longtemps exhortait les siens à venir le rejoindre ; Joseph Boucher qui, chaque année, entreprenait des travaux et allait dans la province

de Québec chercher des collaborateurs ; Prudent Lapointe qui avait succédé à son frère, Joseph, et qui, en qualité d'agent des terres, rendit à ses compatriotes d'éminents services, etc.

Les premiers Franco-Canadiens qui, en 1906, aient fait leur demande de " homesteads " furent : Alfred Lalonde ; Geo. Lalonde ; Jos. Boucher ; Ph. Mondor ; M.-A. Noel ; D. Myette ; J.-A. Myette ; E. Myette ; R. Granger ; N. Durand ; Art. Lavallée ; Conrad Légaré ; J. Passaplan ; P. Bonneau ; J. Rivière ; Z. Desautels ; E. Bourke ; etc.

Nous relevons les noms de ceux qui le firent en 1907 Siméon Ducharme ; A. Rainville ; E. Lauzière ; U. Audet ; A. Bergeron ; J. Degrand ; F. Currat ; A. Currat ; L. Currat ; J. De Larivière ; J. Gagné ; U. St-Julien ; Nap St-Julien ; J. Dufresne ; H. Champagne ; P. Champagne ; P. Bonnay ; J. Duperreault ; etc., etc. L'émigration continua, s'accentua même les années suivantes.

Avec la venue de tous ces immigrants, avec la création des paroisses, des besoins nouveaux s'imposaient. Personne n'avait songé jusque-là à l'organisation municipale. Elle devenait urgente. Le premier acte officiel inscrit dans le livre des minutes a été le compte-rendu d'une assemblée tenue le 4 janvier 1910, sous la présidence de Pascal Bonneau. Les membres du premier conseil, qui n'était que provisoire, furent : Amédée Beaubien, J. Hazlett, A. Gaudry, W. Ineson et A. Saunier. E. P. de Laforest fut élu secrétaire au salaire de $150.00 par an. P. Bonneau étant décédé au cours de l'année, M. Amédée Beaubien fut appelé à le remplacer à la présidence et le Dr. A. Godin fut élu a sa place. L'année 1911 vit trois nouveaux conseillers : Oct Gaudry, Alp. Dauphinais et P. Kabrud.

Dans le cours de l'année suivante, des démarches furent entreprises avec succès auprès du gouvernement provin-

cial pour l'organisation civile de la municipalité, et les élections eurent lieu en décembre avec le résultat suivant : Treflé Bonneau, maire ; Alfred Lalonde, Joseph Lapointe, B. Lowman, A.-O. Hainstock, conseillers. Depuis 10 ans que la municipalité est reconnue officiellement, le conseil a fait un travail considérable. Son attention s'est portée surtout à l'ouverture des chemins nouveaux nécessités par la concession des homesteads et la fermeture des chemins de prairie courant en tout sens. On peut dire sans exagération, et c'est le sentiment des autorités municipales, que plus de cent mille piastres ont été dépensées à ce travail.

Cet état de choses ne saurait durer. Ce sont les circonstances de temps qui l'ont d'ailleurs commandé, et le jour n'est pas éloigné où les dépenses de ce chef auront considérablement diminué.

Voici maintenant le nom des maires et des conseillers qui ont suivi.

1913 — Maire : Buford Lowman ; conseillers : Jos. Boucher, André Gaudry, J. Hazlett, A.-M. Draxton, U. Horn, Ed. George.

1914 — Maire : Borromée Préfontaine ; conseillers : André Gaudry, Ed. George, A.-M. Draxton, G. Holcombe, G.-C. Garshier, G.-J. Smidt.

1915 — Maire : Br. Préfontaine ; conseillers : André Gaudry, E. L'Espérance, Ern. Desrosiers, A.-M. Draxton, G. Holcombe, Ed. George.

1916 — Maire W.-B. Bliven ; conseillers : Ern. Desrosiers ; U. Gibbons, C. Angé, A. McNiven, J. Michaelis.

1917 — Maire : W. B. Bliven ; conseillers : C. Angé, A. McNiven, J. Michaelis, J.-F. Bellefleur, David Gaudry, J. Hutchison.



GROUPE DE MAIRES

(1) T. Bonneau, 1er maire, (2) B. Préfontaine, (3) J.-P. Beauregard, (4) Norb. Parks, (5) W.-B. Bliven, maire actuel.

1918 — Maire : J.-P. Beauregard ; conseillers : J.-F. Bellefleur, A. McNiven, A.-P. Beausoleil, L. Joannis, Jos. Lespérance, A.-J. Kanten.

1919 — Maire : N.-R. Parks ; conseillers : J.-F. Bellefleur, A.-P. Beausoleil, L. Joannis, A.-H. Kanten, Jos. Lespérance, J. Hazlett.

1920 — Maire : N.-R. Parks ; conseillers : J.-F. Bellefleur ; A.-J. Kanten, J. Lespérance, J. Hazlett, Isaure Lapointe, J. McKinnon.

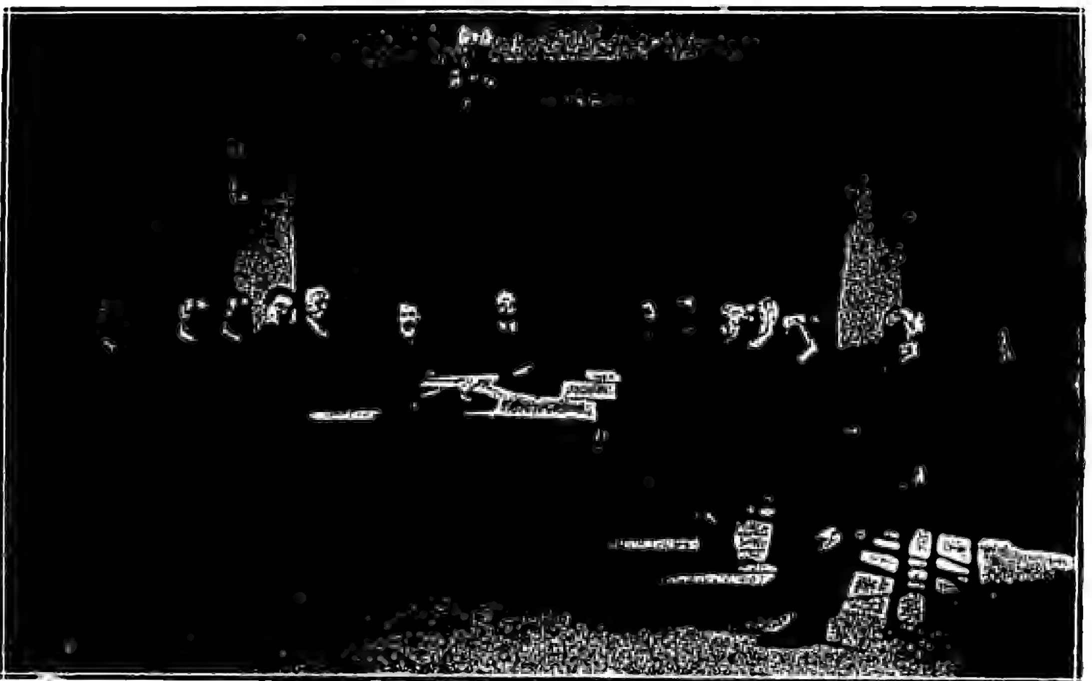
1921 — Maire : W.-B. Bliven ; conseillers : Isaure Lapointe, J. Bonneau, C.-H. Hutton, A.-J. Kanten, Geo. Gorrell, J. McKinnon.

1922 — Maire : W.-B. Bliven ; conseillers : J. Bonneau, P. Lapointe, H. Hutton, Albert Préfontaine, Geo. Gorrell, Ed. Montreuil.

1923 — Maire : W.-B. Bliven ; conseillers : Prudent Lapointe, J. Bonneau, R. Chevalier, Albert Préfontaine, Ed. Montreuil, J. Hazlett.

En 1911, M. A.-P. Beausoleil fut élu secrétaire-trésorier en remplacement de Ed.-P. de Laforest. Au bout de trois ans il devait être lui-même remplacé par D. Mackay qui ne fit pas l'année et disparut au mois de novembre. W.-T. Bennett est secrétaire-trésorier depuis cette époque.

La municipalité comprend les paroisses de Willow-Bunch, de St-Victor, ainsi que les missions de Latile Woody et de Kantenville. Son étendue est de 30 milles par 18. Sur ce territoire les Franco-Canadiens et les Anglo-Protestants sont à peu près à proportion égale. C'est ce qui explique la succession des maires et le mélange des conseillers de langue française et de langue anglaise. La bonne entente a toujours existé, en autant qu'elle peut se rencontrer en dehors du Québec.



Directeurs de la Société St-Jean-Baptiste (1912)

En 1907, arrivait à Willow-Bunch un médecin qui, grâce à sa position et à ses connaissances, a rendu de réels services à la paroisse. Nous voulons parler du Dr. Arsène Godin. Né à L'Acadie, P. Q., en 1880, après de fortes études primaires, il songea à embrasser une carrière professionnelle. On le retrouve par conséquent à Montréal poursuivant des études d'humanités, de physique et de médecine. En 1905, ses confrères le portaient à la charge de Président des Étudiants de Médecine. Il venait justement de conquérir brillamment ses degrés, lorsque la maladie l'obligea à chercher du repos. Ses goûts le portèrent vers l'Ouest, et il arriva à Willow-Bunch à l'automne de 1907. Son intention n'était que d'y passer. La Providence en a jugé autrement puisqu'après seize ans, il exerce un apostolat laïque qui dure encore. Homme d'étude et de conseil, esprit méthodique et organisateur de premier ordre, il a coopéré à tous les bons mouvements, il s'est appliqué à rendre ses concitoyens meilleurs, plus éclairés.

L'Association catholique Franco-canadienne de la Saskatchewan dont il fût l'un des membres zélés, lors de son Congrès à Lebret, l'a porté au poste élevé de Président-Général, qu'il a occupé avec distinction pendant plusieurs années. Depuis 1910, il est à la tête d'un hôpital privé ; en ces dernières années il est allé poursuivre des études chirurgicales à New-York et à Paris, et entre temps il fait bénéficier ses co-paroissiens de ses lumières et de ses talents.

L'une des fondations qui honore le plus son promoteur, et (c'est encore du Dr. A. Godin que nous voulons parler) qui a contribué grandement à entretenir la vie religieuse et nationale au sein de la population, a été la fondation de la " Société St-Jean-Baptiste ". Elle a pris naissance pour ainsi dire au pied de l'autel, à la clôture d'une retraite prêchée par le Rév. P. Boutin, F.M.I. (23 avril 1911). Et



PRÉSIDENTS DE LA SOCIÉTÉ ST-JEAN-BAPTISTE
(1) Dr A. Godin, fondateur et 1er prés., (2) A.-P. Beausoleil
(3) Elias Dionne, (4) Dr P.-H. Lavallée, (5) Léop. Sylvestre.

quel fut le but de cette fondation ? Copie de celle dont s'honore la province de Québec, sa cadette de la Saskatchewan s'efforcerait de marcher sur ses traces. Garder à l'âme de la race sa mentalité catholique et française, s'intéresser à tout ce qui pouvait la rendre plus chrétienne, plus vaillante et plus forte, promouvoir dans ce but la culture intellectuelle et physique : voilà le but que se proposait cette fondation.

Et maintenant quelle serait la langue que les sociétaires parleraient ! Ils parleraient le doux parler de France, héritage que leur ont légué leurs pères " persuadés que ce serait un crime de lèse-majesté d'abandonner la langue de son pays " (Ronsard). L'entreprise, on peut le concevoir, n'allait pas sans difficultés dans une région surtout où se coudoyaient des colons de diverses origines, Canadiens, Français, Belges, etc., ayant leur caractère distinctif et gardant chacun leur mentalité propre. Rien n'arrêta les promoteurs, et le succès qui a couronné leurs efforts montre ce que peut la bonne volonté alliée à la ténacité et à la persévérance.

Voici le nom des membres du premier comité de direction : M. Arsène Godin, M.D., président; J. Beaulne, 1er vice-président : Ev. Beausoleil, 2e vice-président ; Marc-A. Noël, secrétaire ; A. Beausoleil, ass-secrétaire ; Prudent Lapointe, trésorier ; Léon Currat, J.-C. Gagné, J.-Ls. Légaré, Zacharie Chartrand et P. Champagne, conseillers ; M. le curé A. Lemieux, chapelain.

Ce comité fut chargé de rédiger une constitution et de préparer l'incorporation de la Société qui eut lieu en janvier 1912. Il entreprit en même temps une campagne active de recrutement et organisa la 1ère fête nationale de la St-Jean-Baptiste, célébrée à Willow-Bunch (24 juin 1911). La Société vit ensuite se former tour à tour divers

comités, selon les besoins de la localité: comité musical, d'éducation, de recrutement, de gymnase et enfin le comité de l'A. C. F. C., c'est-à-dire de l'Association Catholique Franco-Canadienne.

Le comité musical a certainement fait honneur à la paroisse de Willow-Bunch. Il a mis sur pied une chorale qui, aux jours de grande fête, a rehaussé l'éclat des cérémonies et qui a recueilli des éloges mérités. Nous ne voulons pour preuve de cette avancé que l'entrefilet paru dans *Le Patriote*, lors du congrès de l'A. C. F. C.: " La chorale de Willow-Bunch a vraiment émerveillé tous les congressistes. Sous l'habile direction de M. le Dr. Godin, la chorale a chanté une messe en musique avec une perfection d'exécution que l'on ne retrouve pas même toujours dans les grandes villes. Willow-Bunch possède une pléïade de talents cultivés pour le chant et la musique. On a été ravi de le constater par les nombreux solistes qui nous ont charmé de leurs voix superbes au cours des séances de la Convention."

Une fanfare forte de vingt instruments avait été aussi organisée. Malheureusement le départ du directeur et de quelques membres a ajourné temporairement le projet.

Dès les premiers jours, la Direction de la Société St-Jean-Baptiste a compris la nécessité de donner tout son appui à la grande cause de l'éducation, c'est pourquoi elle a formé un Comité d'Éducation. Les premiers membres de ce comité ont été : M. Ev. Beausoleil, président : J. Beaulne, Alex.-P. Beausoleil, F.-X. Bellefleur, C. Angé, U. Arel. Ce comité n'est pas resté inactif. De concert avec M. le Curé et le Comité du Couvent, il a coopéré à l'érection du couvent et à la venue des religieuses. Il a veillé à l'observation de la loi quant à l'enseignement du français, il a favorisé la venue d'institutrices catholiques et françaises

dans la région ; aux jours d'examen, il a voulu être représenté dans les écoles, il a donné des prix aux élèves les plus méritants en langue française pour les porter à l'étude de cette langue.

Pour les adultes, le Comité a fondé les écoles du soir et le Parlement modèle. L'école du soir, d'abord sous la direction de M. U. Arel et ensuite sous celle de M. G. Tremblay, a réuni de nombreux jeunes gens avides de s'instruire. Le Parlement modèle, création de M. Noël, instituteur de Montréal en repos à Willow-Bunch, tout en agrémentant les longues soirées d'hiver, a donné à tous ceux qui y ont participé, des connaissances précieuses sur la constitution de leur pays, ses ressources et ses richesses naturelles. A quelques-uns, il a révélé un talent d'improvisation qu'ils ne soupçonnaient point ; à d'autres, il a donné une facilité d'élocution qui, dans la suite, leur a été réellement serviable. Au cours de l'hiver 1921-22, un nouvel essaie a été tenté avec le même succès ; ceux qui y ont pris part se rappelleront longtemps l'intérêt que ces joyeuses assises ont provoqué. Le comité d'éducation, anxieux de procurer à la population une nourriture intellectuelle saine et honnête, a doté de plus " la Société " d'une bibliothèque renfermant près de 300 volumes, dont la plupart sont des livres canadiens.

Le comité de l'A. C. F. C., en rapport continu avec le Comité Central de Prince-Albert, a des initiatives utiles à son crédit. Notons en passant les conférences mensuelles données au cours de l'hiver 1919-20. Il nous a été permis d'entendre alors des dissertations sur l'éducation par le Rév. Père Z. Lacasse, O.M.I., et Raymond Denis ; des travaux sur l'histoire par MM. les abbés A. Royer, H.-F. Kugener et C. Rondeau; des entretiens sur l'hygiène pratique par MM. les Dr A. Godin et A. Mathieu.

A part ces divers comités, ont été établis les comités de recrutement, de gymnase et enfin le Comité du Couvent. Le comité de gymnase a favorisé le développement physique de nos jeunes gens, il s'est efforcé de vérifier l'adage ancien : " *Mens sana in corpore sano* — Un esprit sain dans un corps sain."

Chaque mois amène la réunion de ces divers comités qui tour à tour font le rapport des initiatives prévues, du travail accompli. La Direction de la Société tient lieu de bureau de censure. Elle rejette les projets qui lui semblent défavorables, acceptent ceux qui lui conviennent et veille ensuite à leur prompte exécution.

Une salle, appelée la " salle St-Jean-Baptiste ", fruit des labeurs et des sacrifices de tous les membres, sert de lieu de réunion. Elle mesure 65 par 30. Le plan initial, susceptible d'agrandissement, verra bientôt s'élever un nouveau pavillon : ce sera la salle de gymnase. Le terrain avoisinant l'édifice a été planté d'arbres ; dans quelques années il sera le plus bel ornement du village.

Mgr Mathieu, au cours de ses visites pastorales, a rendu hommage au travail accompli au sein de cette société.

Dans sa visite du 30 mai 1915, voici ce qu'il écrit : " J'ai assisté à une séance intéressante donnée par la Société St-Jean-Baptiste. Quel bien peut faire une société de ce genre quand ses membres comprennent le but qu'elle doit poursuivre ! Les Canadiens-français de Willow-Bunch ont assez d'esprit et de cœur pour vouloir unir l'amour de l'Église à l'amour de la Patrie. Ces deux amours chez eux ne se séparent pas ; aussi les directeurs de cette société ont droit aux plus sincères félicitations et méritent des encouragements."

Les officiers élus pour l'année 1922 ont été les suivants :
Président honoraire : Dr. A. Godin.
Président actif : Léopold Sylvestre.
Premier vice-président : Georges Martin.
Deuxième vice-président : F.-X. Lemieux.
Secrétaire-trésorier : Marc-A. Noël.
Sergent-d'Armes : Adrien Brûlé.

Directeurs : MM. A. Balthazar, E. Gagné, A. Beaulne, E. Desrosiers, Dr. P.-H. Lavallée, Ern. Denizet.

A côté de cette société nationale, s'est établie une société destinée à promouvoir les intérêts commerciaux et économiques de la région : " La Chambre de Commerce". Il nous est impossible de rapporter toutes les initiatives qu'elle a prises : qu'il suffise de dire qu'elle a rendu des services appréciables à la paroisse. Les membres de la direction, au mois de juillet 1922, étaient les suivants :

Président : J.-F. Bellefleur.
Vice-président : Ernest Desrosiers.
Sec-trés. : J.-A. Mathieu.

Directeurs : P. Lapointe, Dr. A Godin, F.-X. Bellefleur, G. Bouffard, Geo. Martin, Léop. Sylvestre, Dr P.-H. Lavallée, T. Bonneau.

Mais l'événement qui dépasse tous les autres et qui a eu un effet immense sur les conditions économiques de la région, a été l'arrivée du Canadien Pacifique à Verwood (distance de 12 milles de Willow-Bunch).

On peut concevoir la joie qui rayonna sur toutes les figures à l'entrée triomphale du premier train en gare. On se souvient qu'auparavant la station la plus voisine était à 90 milles (Moose-Jaw), et il fallait bien souvent une semaine pour faire le voyage, aller et retour. Les fermiers voyaient enfin la réalisation de leurs plus chers espoirs et

la construction des élévateurs à grain les invita tout aussitôt à une production de plus en plus croissante.

Le C. N. R. arriva à Bengough (30 milles à l'est de Willow-Bunch) en 1910. Il devait passer au cœur même du village et déjà des matériaux avaient été distribués sur une bonne distance, lorsque brusquement, en 1911, la construction fut arrêtée. " Chacun se demande, écrivait dernièrement M. G. Bouffard dans le *Droit*, d'Ottawa, s'il n'y a pas, ou s'il n'y a pas eu, dans les milieux responsables de cet état de choses, une incurie coupable ? La population, presqu'entièrement canadienne-française et établie là depuis cinquante ans, a peut-être été un obstacle: souhaitons que non ". Le travail fait depuis auprès des compagnies et du gouvernement fédéral aurait certainement mérité un meilleur sort.

CHAPITRE IV

—— ——

Progrès religieux

A l'ouverture des provinces de l'Alberta et de la Saskatchewan, l'archidiocèse de St-Boniface était immense. Il embrassait le Manitoba et toute la partie sud de la Saskatchewan. Monseigneur Langevin ne tarda pas à réaliser que la province de Manitoba suffisait à son zèle ; d'ailleurs à mesure que se peuplaient les déserts du Nord-Ouest, la nécessité de multiplier les centres de juridiction ecclésiastique se faisait de plus en plus sentir. L'Archevêque de St-Boniface s'adressa donc à Rome et réclama la division de son vaste diocèse. Le Souverain Pontife fit droit à sa demande, et le 4 mars 1910, le diocèse de Régina était fondé.

Son premier titulaire a été Mgr Olivier-Elzéar Mathieu, ancien recteur de l'Université Laval de Québec. Né à St-Roch, le 24 décembre 1853, ordonné prêtre le 12 juin 1878, Mgr Mathieu a passé sa vie entière à l'Université Laval, avec laquelle on peut dire qu'il s'était identifié.

Inutile de faire son éloge, il est dans toutes les bouches. Tout le monde, au Canada, catholiques et protestants, le vénèrent. Elu évêque de Régina le 21 juillet 1911, il fut sacré à Québec le 5 novembre suivant par Mgr Bégin, et intronisé à Régina le 23 du même mois. Quatre ans plus tard l'évolution se complétait. La province civile de la Saskatchewan devenait province ecclésiastique, avec Régina pour métropole et Prince-Albert pour suffragant (9 nov. 1915).

Le nouvel archevêque eut d'abord près de lui MM. les abbés C. Beaulieu et A. Benoit. Le premier, retourné à Québec, fait actuellement partie du chapitre métropolitain, le second a été appelé à la cure de Wilcox, Sask., en 1917. Mgr Z. Marois, Vicaire Général, et Mgr Georges-Et. Grandbois, procureur, qui assistent actuellement Sa Grandeur ont été élevés à la prélature, le 20 avril 1920. L'archidiocèse de Régina, sous la gouverne de Mgr Mathieu, a fait d'immenses progrès. Il s'est pour ainsi dire transformé. A son arrivée, il n'y avait que 60 prêtres, il y en a aujourd'hui 125. Dans le ville de Régina, il n'y avait qu'une église catholique, desservie par les RR. PP. Oblats. Aujourd'hui s'élève une pro-cathédrale, l'une des plus belles de l'Ouest. Sur tous les points de son diocèse, des églises ont surgi du sol comme par enchantement. On en comptait quarante-sept en 1912, ce nombre a plus que doublé. Le nombre des catholiques en dix ans a monté de 40,000 à 60,000. Au service de l'œuvre si importante, Monseigneur a consacré sa haute intelligence et son grand cœur. Il n'y avait qu'une soixantaine de religieuses, à son arrivée, il y en a aujourd'hui 232.

Comptez, si vous le pouvez, tous les couvents qu'il a édifiés et qui sont autant de foyers d'éducation où des religieuses versent dans les jeunes intelligences les sciences divine et humaine. Monseigneur Mathieu a voulu que les miséreux et les malades catholiques de son diocèse ne soient pas obligés d'aller frapper à la porte d'hôpitaux étrangers à leur foi : il a fondé des hôpitaux catholiques. Mais l'œuvre par excellence de Mgr Mathieu, celle qui demeurera le couronnement de ses féconds labeurs, c'est la fondation de deux maisons d'enseignement secondaire destinées à former le clergé et la classe dirigeante future : les collèges classiques de Régina et de Gravel-

bourg. Le premier, pour les catholiques de langue anglaise, est sous la direction des Rév. PP. Jésuites ; le second, pour les catholiques de langue française, est sous la direction des Rév. PP. Oblats.

Willow-Bunch a bénéficié de la bienveillance et des attentions du vénérable archevêque de Régina, puisque, depuis 1914, s'élève en cette paroisse un couvent qui répand les bienfaits d'une éducation chrétienne. Depuis longtemps l'œuvre était en vue. Dès les premiers jours de son épiscopat, Monseigneur Langevin l'avait ardemment voulue. Les ordonnances du temps en font foi : " Il serait important," écrit-il à sa visite pastorale de 1900, " de mettre l'église et l'école sur le même terrain afin de préparer les voies à l'établissement d'un couvent." " Nous croyons", écrit-il à sa visite de l'année suivante, "que la fondation d'un couvent près de l'église répondra aux désirs de tous sans exception et que ce sera le seul moyen de procurer aux enfants le bienfait de l'éducation puisque les plus éloignés pourront être placés en pension durant la semaine. Nous espérons de réussir à fonder ce couvent au mois de septembre 1902." Mais les raisons qui avaient fait échouer la construction de l'église et du presbytère devaient retarder également la fondation du couvent. Dans l'intervalle, l'instruction et l'éducation se distribuaient tant bien que mal, et plus souvent mal que bien. Nous avons vu qu'à son arrivée, M. l'abbé Garon avait trouvé l'école fermée, et depuis quand en était-il ainsi ?

Il est vrai que l'école était une école libre, créée de toutes pièces par le zèle de quelques citoyens, et subventionnée par leur générosité ; mais qui ne voit combien ce système était précaire et à la merci des machinations. Un tel état de choses ne pouvait durer. Aussi, à l'organisation des territoires, les citoyens de Willow-Bunch saisirent-ils



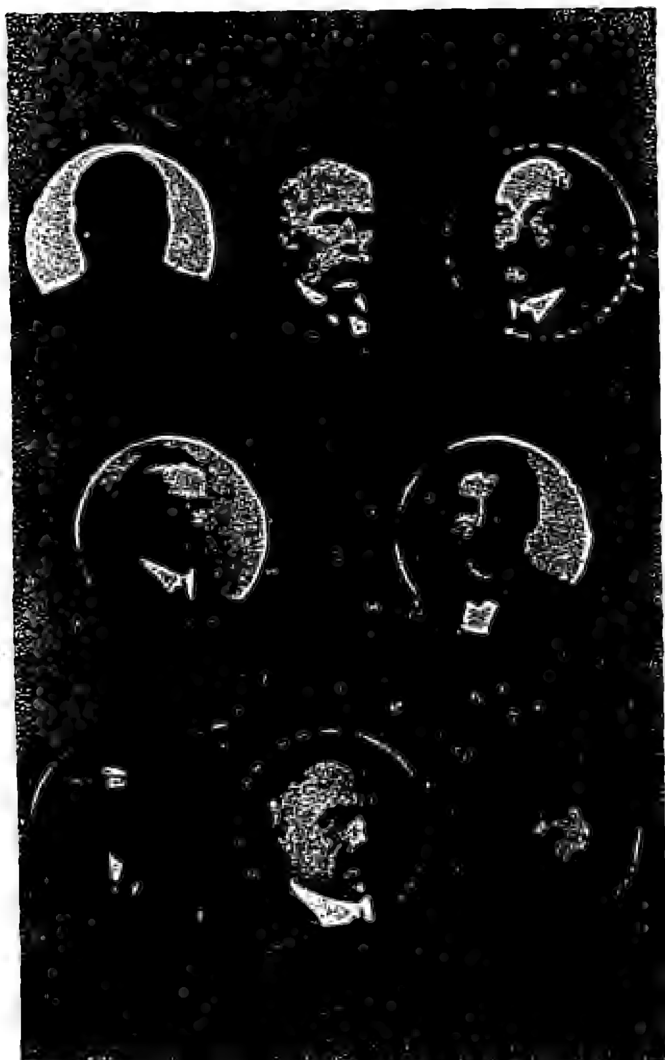
HARMONIE DE WILLOW-BUNCH

avec empressement l'occasion de se ranger sous la juridic tion de la nouvelle province. Un district scolaire, dès 1907, fut organisé sous le nom (plutôt étrange) de Sitkala. C'est le vingt-troisième érigé dans la Saskatchewan. Trois commissaires furent élus dès lors dans la personne de André Gaudry, Moïse Gaudry et Albert Légaré(1). Le temps des subventions volontaires était passé, l'on songea à imposer une taxe pour subvenir aux dépenses ordinaires de la nouvelle municipalité scolaire : la première taxe fut de cinq centins par acre, elle devait être élevée à 9 centins l'année suivante, par suite du nombre grandissant des enfants et de la nécessité d'adjoindre une institutrice (Mlle Rébecca Létourneau) au principal de l'école, M. Ed. de Laforest(2).

Les temps semblaient révolus pour la réalisation de la pensée complète du vénérable Archevêque de St-Boniface, et c'était le grand désir de M. le curé Lemieux d'entrer dans ses vues pour la construction du couvent, comme il l'avait fait pour la construction de l'église et du presbytère, mais sa bonne volonté devait se briser à un obstacle insurmontable pour l'instant, le manque de religieuses. Il devait se passer plusieurs années encore avant la réalisation de cet espoir si longtemps caressé par Mgr Langevin : d'autres devaient même récolter où il avait semé, puisqu'au moment de l'érection du couvent, il avait cédé cette belle partie de son diocèse aux mains expertes de Mgr Ma-

(1) Les commissaires élus dans la suite furent : J.-Ls. Légaré, Jos. Lapointe, T. Bonneau, Rév. A. Lemieux, Jos. Beaulne, Ev. Beausoleil, O. Hallé, C. Angé, Ph. Mondor, A.-P. Beausoleil, F. Rodrigue, F.-X. Lemieux, J.-A. Ducharme, N. Parks, A. Pelletier, P. Lapointe, Ern. Desrosiers.

(2) Les instituteurs et les institutrices, jusqu'à la fondation du couvent, à part ceux sus-nommés, sont les suivants : Mlles Joséphine Paradis, Marie et Emilienne Doré, Arthur Roch, Mme F.-X. Bellefleur, W. Arel, C. Bouliane, Cath. et Irène Beaulne, C. Létourneau.



GROUPE DE SYNDICS D'ECOLE

(1) André Gaudry, (2) Ev. Beausoleil, (3) A. Pelletier, (4) P. Mondor, (5) F. Rodrigue, (6) J.-A. Ducharme, (7) J. Beaulne, (8) E. Desrosiers.

thieu. Le curé de Willow-Bunch était allé frapper vainement à la porte d'un grand nombre d'instituts lorsqu'enfin la Providence vint à son secours.

Une petite fondation de religieuses, exilées de France, s'était faite à St-Maurice-de-Bellegarde à l'automne de 1905. Ces religieuses avaient nom " Filles de la Croix, Sœurs de St-André." Contraintes par la persécution à quitter la vie religieuse ou leur patrie, elles étaient venues chercher au Canada les moyens de se dévouer encore pour Dieu et les âmes.

M. le curé Lemieux, qui avait été curé de Cantal, Sask., et qui avait gardé un attachement profond aux curés de son voisinage allait, de temps en temps, rendre visite à M. le curé Poirier, curé de St-Maurice. Il vit les Sœurs à l'œuvre. Il admira leur dévouement, leur esprit de sacrifice, leur pauvreté. Il désira les posséder à Willow-Bunch pour rompre aux enfants de sa paroisse le pain de la science et de la vertu. Mais quand M. le Curé fit sa demande, il se heurta... sinon à un refus, du moins à un délai. Les sujets manquaient et il fallait attendre, attendre encore. Mais le brave curé ne se découragea pas, il revint à la charge, il supplia et fit tant que les religieuses se rendirent à sa demande.

Durant l'été 1913, les Filles de la Croix avaient le bonheur de recevoir comme Visitatrice la très Révde Sœur Marie-Thérèse, conseillère générale de l'institut, femme d'un rare mérite. Le projet de fonder à Willow-Bunch fut à l'ordre du jour. Après une visite où elle réalisa le bien à faire et où elle fut charmée du site pittoresque de l'endroit, elle dit à sa compagne : " Il faut venir ici, le couvent qui s'élèvera bientôt sera dédié au Sacré-Cœur". On peut concevoir la joie du pasteur et celle des parents qui attendaient avec tant d'impatience la venue des religieuses. Il fut con-

venu que la paroisse donnerait vingt acres de terrain, et dans le but d'encourager la communauté à assumer les charges d'une construction qui serait à la fois école publique et pensionnat, un secours de trois mille piastres, à recueillir par souscriptions, fut également promis.

La pierre et le sable qui abondent dans la région seraient transportés par la bonne volonté des paroissiens, ainsi que tous les matériaux : ce qui serait d'une économie notable.

" Les Filles de la Croix " devaient prendre la direction de l'école à l'automne de 1913, mais pour diverses raisons, ceci ne put se faire. Le 6 janvier 1914, deux religieuses prenaient la route de Willow-Bunch : Révde Sr Émilie St-Joseph, supérieure du futur établissement et Révde Sr Thaïsie-Marie. Elles arrivèrent à Verwood le 8 janvier au soir. Là, les attendaient M. le curé Lemieux et plusieurs paroissiens qui leur firent le plus sympathique accueil. Mais elles n'étaient pas plutôt arrivées que des difficultés survinrent qui faillirent renverser l'œuvre naissante. Des gens mal disposés et qui faisaient l'œuvre de l'esprit du mal, comme il s'en rencontre un peu partout, organisèrent une cabale.

Ces religieuses ne venaient-elles pas exploiter les gens, et les conditions accordées n'étaient-elles pas trop onéreuses ? Heureusement que la voix du bon sens domina ces clameurs d'éteignoirs. Un comité, sous la présidence de M. le Curé, fut nommé pour réaliser les promesses qui avaient été faites. M. Octave Hallé fut nommé président et M. T. Bonneau, secrétaire. Tous deux ont été à la hauteur de leur tâche. La cause de l'éducation leur doit certes de la gratitude pour leur dévouement, leur énergie et leur constance. Le sable et la pierre furent transportés au cours de l'hiver et avec les beaux jours commencèrent les travaux. M.

Florent Grégoire fut l'entrepreneur général et les matériaux furent fournis par M. Cusson, de St-Boniface.

Un jour des Rogations, M. le curé dirigea la procession sur l'emplacement du couvent et fit la bénédiction de la pierre angulaire. Les travaux avançaient rapidement lorsqu'au mois de juillet éclata la terrible guerre de 1914. Ce triste événement enleva plusieurs mains utiles à la construction, il paralysa des ressources sur lesquelles les religieuses avaient compté. Pour l'instant, elles décidèrent de laisser le troisième étage inachevé. Ce travail a été accompli en 1921.

Le couvent de Willow-Bunch est une jolie construction de 83 pieds par 44, aux formes sévères et flanquée d'une tour centrale couronnée d'un clocheton. Elle est ornée d'une niche où l'on admire une jolie statue du Sacré-Cœur, roi et maître du Couvent.

A l'intérieur un large corridor court dans toute la longueur de l'édifice. Un escalier au milieu, deux autres aux extrémités permettent, aux religieuses, aux filles et aux garçons, l'accès à leurs appartements respectifs. De grandes ouvertures introduisent l'air en abondance. Un système d'eau et un système de chauffage perfectionné, installé par M. Turner, de Winnipeg, donnent tout le confort désirable.

Dès la fin du mois d'août, les religieuses s'installèrent dans la partie achevée du couvent, et le 15 septembre, les externes faisaient leur entrée. Le 1er octobre, c'était le tour des pensionnaires. Les cris joyeux des enfants se mêlèrent dès lors aux coups de marteaux des ouvriers qui poursuivirent diligemment les travaux dans les parties inachevées de la maison. Le 30 novembre fut un jour de joie pour la petite communauté. M. l'abbé A. Benoît, procureur de l'Archevêché et délégué de Sa Grandeur

Mgr Mathieu, disait la première messe dans la chapelle du couvent. Monseigneur faisait remettre en même temps aux religieuses une relique de saint Paul, patron de la communauté.

Le jour si attendu de la bénédiction arriva enfin. Ce fut le 30 mai 1905. Mgr Mathieu, si dévoué aux œuvres d'éducation, avait tenu à venir lui-même faire descendre les bénédictions de Dieu sur cette œuvre naissante.

A ses côtés se pressaient plusieurs prêtres ainsi que Mgr Az. Dugas, Vicaire Général de St-Boniface, délégué de Sa Grandeur Mgr Langevin.

Une séance, donnée par les élèves, suivit la bénédiction et révéla de suite aux parents l'éducation qu'ils étaient en droit d'attendre des religieuses qu'ils avaient placées à la tête de leur couvent. Monseigneur félicita parents, religieuses et élèves: les uns, pour les sacrifices qu'ils s'étaient imposés, les autres pour leur dévouement, les élèves pour leur application et leur travail.

Monseigneur profita de sa visite, qui était sa première visite officielle à Willow-Bunch, pour prêcher une retraite de cinq jours aux fidèles de la paroisse. Il confirma 130 enfants.

Depuis cet heureux événement, le couvent de Willow-Bunch n'a cessé de prospérer. Le nombre des élèves s'accroît d'année en année. Actuellement 60 pensionnaires et 150 externes fréquentent avec assiduité les cinq classes du couvent. Cette œuvre est évidemment bénie de Dieu(1).

(1) Les Filles de la Croix ont écrit à notre demande un mémoire où nous avons largement puisé.

CHAPITRE V

DERNIÈRES ANNÉES

Deux événements notables signalèrent l'année 1916 : la création d'un Bulletin Paroissial et le Congrès de l'Association Catholique Franco-Canadienne, au cours duquel furent célébrées les noces d'argent sacerdotales de M. le curé Lemieux. Nombre de paroisses importantes de la province de Québec possèdent leur Bulletin Paroissial ; il importait, maintenant que la paroisse avait pris son essor, de lui fournir le même aliment intellectuel et moral. Depuis sept ans que ce Bulletin est fondé, nous avons la joie de le voir aller dans les familles porter encore la bonne nouvelle. Aux questions de doctrine, s'ajoutent chaque mois une bonne poignée de sages conseils, des avis pastoraux et la statistique paroissiale. Il constitue comme un " Manuel du Foyer " dans lequel sont inscrits tous les événements intéressant la vie paroissiale.

Le second événement qui a marqué l'année 1916 a été la tenue d'un grand congrès de l'A. C. F. C. à Willow-Bunch. L'Association Catholique Franco-Canadienne a été fondée le 28 février 1912 à Duck-Lake, lors du premier congrès des Franco-Canadiens de la Saskatchewan. Elle a un double but : 1° l'union des Franco-Canadiens, en dehors des partis politiques, pour la défense des intérêts religieux et nationaux, et 2° l'éducation populaire, l'aide aux œuvres sociales catholiques sous la direction de l'épiscopat. Sa devise est: " Notre foi, notre

langue ". Consacré officiellement au Sacré-Cœur, elle a pour patrons: saint Jean-Baptiste et sainte Jeanne d'Arc. Cette association est certainement, avec le *Patriote de l'Ouest* et le collège de Gravelbourg, l'un des meilleurs artisans de la survivance française dans l'Ouest. Déjà quatre réunions avaient eu lieu : à Duck-Lake, Prince-Albert, Régina et Lebret, lorsque Willow-Bunch fut choisi comme le théâtre d'une cinquième convention. Une campagne de presse prélude à ce congrès qui eut lieu les 16 et 17 août.

Il s'ouvrit par une messe solennelle à laquelle assistèrent tous les congressistes au nombre de 600. M. l'abbé Lemieux, curé, qui célébrait ce jour-là ses noces d'argent sacerdotales, officia à la grand'messe, assisté de MM. les abbés V. Rahard et M. Gendron, comme diacre et sous-diacre. A l'issue de la messe, Mgr Mathieu prononça un magnifique sermon que nous aurions désiré reproduire intégralement. Il invita les congressistes à aimer l'Église, et à remercier Dieu du bienfait de la foi. "Ce sont les prêtres ", a dit Sa Grandeur, " qui sont venus avec le flambeau de l'Évangile éclairer les peuples plongés ici dans les ténèbres de l'erreur, tracer la voie à la civilisation à travers les sentiers les plus reculés, sous les latitudes les plus rigoureuses. C'est l'Église qui a fait le peuple canadien-français ce qu'il est aujourd'hui. Après avoir entouré son berceau des mille sollicitudes d'une mère pour ses enfants, elle l'a couvert de sa puissante protection quand il eut grandi ; elle l'a conduit par la main à travers les dangers d'une existence semée d'écueils, elle l'a sauvé du naufrage où, suivant tous les calculs humains, il devait inévitablement périr."

Après le sermon, M. le Dr A. Godin s'avança et lut au vénérable jubilaire une adresse à laquelle ce dernier

répondit par quelques paroles délicatement exprimées. On lui offrit en même temps comme cadeau un magnifique calice en argent et un ingénieux panier fabriqué de billets de banque. Une autre surprise l'attendait en rentrant au presbytère, lorsqu'il s'aperçut que ses généreux confrères avaient garni son bureau d'un ameublement complet.

La première séance d'étude eut lieu dans l'après-midi. Elle fut consacrée à l'audition des rapports des organisateurs régionaux. Afin d'atteindre plus facilement toute la population de langue française et de créer des cercles partout, la province avait été divisée en six régions : Gravelbourg, Prince-Albert, North-Battleford, Wolseley, Waucope et Willow-Bunch. C'est ainsi qu'on eut le plaisir d'entendre successivement Mgr Z.-H. Marois, le Rév. P. Auclair, le Rév. P. Vachon, M. l'abbé Maillard, Mgr Gaire représentant M. Quesnel et le Dr A. Godin. Ils nous donnèrent tour à tour le rapport du travail qui s'était accompli et des initiatives entreprises dans leurs régions respectives.

A la réunion du soir, les orateurs s'appliquèrent à expliquer le but de l'A. C. F. C. et le rôle des différents comités : général, exécutif, régional, local, et enfin comités spéciaux. Les séances du lendemain furent consacrées aux problèmes nationaux et économiques. A la séance de clôture, qui fut la plus enthousiaste, les congressistes eurent encore l'occasion de goûter des orateurs distingués. Outre Mgr O.-E. Mathieu, président d'honneur, qui a pris part à toutes les séances, nous avons remarqué Mgr C.-N. Gariépy, aujourd'hui recteur de l'Université Laval, l'hon. A. Turgeon, procureur gén. de la Sask. l'hon. J. Sheppard, orateur de la Chambre, Émile Gravel, avocat, M. Boileau, sous-officier du 233e bataillon canadien-français, J.-A. Laporte, etc. Le Dr A. Godin, président-général de l'Association, qui fut



CONGRÈS DE L'A. C. F. C.

l'âme du congrès, a présidé avec beaucoup de tact et d'habileté ces assises nationales. Ce fut vraiment un grand ralliement religieux et national. Il fit son tour de presse à l'époque, et ceux qui y ont assisté en ont gardé le plus délicieux souvenir. La Convention, au cours de ses séances, a reçu des témoignages non équivoques de sympathie de la part de Son Éminence le cardinal Bégin, de NN. SS. Légal, Beliveau, Pascal, M. l'abbé Myrand, d'Ottawa, des dépêches très encourageantes de l'A. C. J. C. et de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Après le congrès, résumant les travaux présentés, *le Patriote* écrivait : "Après tout, ce ne fut pas du tout mauvais comme manifestation de patriotisme et de vie nationale. Si les Franco-Canadiens de la Saskatchewan peuvent organiser de tels congrès, il ne parait pas téméraire d'y trouver une preuve de l'intensité de leur énergie et un gage de leur survivance.

"Ceux qui sont toujours prêts à prédire que nous sommes fatalement destinés à disparaître sous le flot de l'anglicisation dans l'Ouest, finiront peut-être par comprendre que le rôle de prophète de malheur en ces matières risque de devenir assez difficile à tenir.

"Quoi qu'il en soit, les Franco-Canadiens de la Saskatchewan s'attachent aux réalités du présent pour y chercher les meilleures sauvagardes de l'avenir. Ils entendent bien rester toujours catholiques et français, quoiqu'on dise et en dépit de tous les complots qu'on peut tramer contre eux. Il n'est pas facile de tuer une race qui veut vivre, qui en a vu bien d'autres et qui peut faire face encore à bien des orages."

L'année suivante, 1917, fut également marquée par deux événements : une fructueuse retraite prêchée par les RR. PP. Legris et Scully, rédemptoristes, et une nouvelle visite



GROUPE DE SYNDICS D'EGLISE

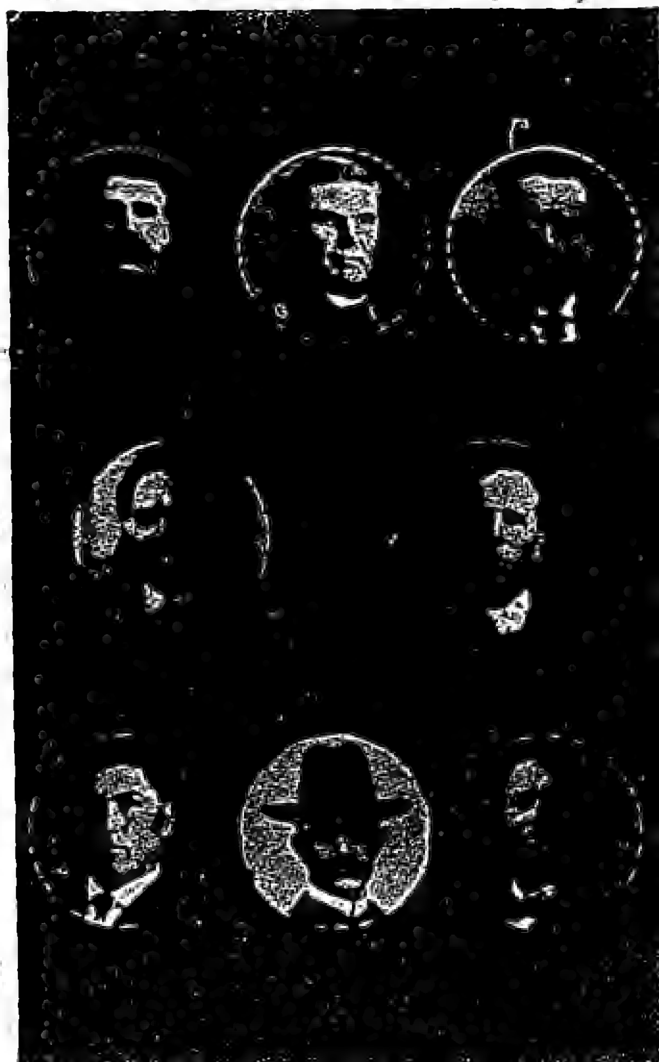
(1) F.-X. Bellefleur, (2) R. Granger, (3) S. Beauchesne, (4) A. Lavallée, (5) O. Hallé, (6) L.-C. Gagné, (7) J. Duperreault, (8) G. Martin.

pastorale au cours de laquelle Monseigneur Mathieu confirma 120 enfants. Cette visite coïncida avec la fête de St-Jean-Baptiste qui fut célébrée avec beaucoup d'éclat par la "Société" et à qui Monseigneur donna un nouveau témoignage de sa sollicitude. "J'ai assisté," écrit-il en marge de son rapport," à une séance donnée par la Société St-Jean-Baptiste. Cette société a droit à de vives félicitations pour le bien qu'elle a fait. Elle a grandement contribué à mettre dans la paroisse une union, une concorde qui est à l'avantage de tous."

Sa Grandeur visita également le couvent où les religieuses, avec le concours de leurs élèves, lui offrirent une réception.

"Quel bien ", écrit Monseigneur," ont déjà fait dans cette paroisse les religieuses chargées de la formation des enfants ! Quelles bénédictions pour les parents d'avoir de telles institutrices ! Puisse Dieu continuer à bénir ces bonnes religieuses et leur donner les consolations auxquelles leur donne droit leur vie de sacrifice qu'elles mènent, avec plaisir, par amour pour Dieu." L'année 1918 fut, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une année de deuil civique. Depuis quelque temps les vétérans, qui avaient assisté à la naissance et au développement de la colonie, disparaissaient les uns après les autres. La mort avait emporté les vénérables Oblats qui avaient présidé à ses origines: le Rév. Père. Lestanc en 1912, le Rév. Père Decorby en 1916, les RR. PP. Hugonard et St-Germain en 1917. De tous les anciens, un seul restait : J. Ls Légaré. Il mourut à son tour le 1er février 1918.

Nous regrettons que les étroites limites de cette monographie ne nous permettent point de célébrer comme il conviendrait les hauts faits et la vie héroïque des premiers Oblats qui furent les réels fondateurs de l'Église Catholique



GROUPE DE CONSEILLERS

(1) A. Lalonde. (2) O. Gaudry. (3) J. Boucher. (4) C. Angé. (5) J.-F. Bellefleur. (6) J. Lespérance. (7) J. Michaelis. (8) A. Préfontaine.

du Nord-Ouest et dont l'histoire gardera un souvenir impérissable. Ce sera l'éternel honneur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée d'avoir produit de tels hommes, de tels apôtres, de tels évêques.

Maintenant que la civilisation a remplacé la barbarie, que l'abondance a succédé à la misère, que les souffrances du froid, de l'isolement sont choses du passé, on est tenté d'oublier ce qu'ont enduré nos pères. Dieu n'oublie pas. Il suffit.

Quant à Jean-Louis Légaré, ce patriarche de Willow-Bunch, c'est à nous que revient le devoir de perpétuer sa mémoire. Nous avons parlé de lui abondamment au cours de cet ouvrage. Insistons sur ce fait que dans toute sa longue existence, il ne s'est jamais démenti.

Il resta " catholique et français," nourrissant l'unique et suprême ambition de fonder dans la Saskatchewan une paroisse, à l'instar de nos vieilles paroisses québecoises. Au soir de sa vie, il eut la joie de voir son rêve réalisé. Au moment où l'on chante les premières Vêpres de la Purification, s'endormant dans le Seigneur, il put répéter avec l'Église les paroles du vieillard Siméon. " *Nunc dimittis servum tuum Domine.. in pace.* Maintenant, Seigneur, vous pouvez laisser aller votre serviteur en paix." En effet il avait vu la vieille chapelle remplacée par un temple magnifique ; à la place de l'école, " disgrâce de l'endroit", selon le mot de Mgr Langevin, il avait vu s'élever un couvent splendide, fréquenté par 200 enfants : à la place de quelques maisons enduites d'argile, il avait vu un joli village s'ériger. Désormais il n'avait plus à répondre à la question angoissante qu'il s'était posée toute sa vie : " Que suis-je venu faire ici ? " Non, la réalité lui apparaissait aussi brillante que le soleil : il mourait au sein du petit Québec qu'il avait rêvé et pour lequel il avait été un

précurseur. M. Légaré a conservé jusqu'à la fin de sa vie les qualités qui l'avaient rendu cher à tous. Homme d'une droiture et d'une franchise proverbiales, il ne trompa jamais personne, encore moins que les autres, les Indiens, ses amis, et les Métis, ses frères d'adoption. Un jour il entendait cette parole tombée de la bouche même d'un sauvage : " Parmi les Blancs, il n'y a de francs que toi et les prêtres, car ils sont les hommes de Dieu."

Le lendemain de sa mort, les Sioux de Wood-Mountain transmettaient à son unique fils, ce télégrame : " Vives sympathies dans votre malheur ; déplorons amèrement la disparition de notre vieil ami."

Résigné dans la mauvaise fortune, modeste dans la prospérité, la main toujours ouverte aux malheureux, le bras droit des missionnaires, Jean-Louis Légaré vivra non-seulement dans le souvenir de ceux qui l'ont connu, mais dans celui de la postérité.

L'année 1918 restera gravée en lettres de deuil dans les annales de notre colonie canadienne-française à cause du fléau de la grippe espagnole qui a emporté un si grand nombre des nôtres. Les paroisses de Willow-Bunch et de St-Victor ont été de celles qui ont le plus souffert. Trente-cinq personnes sont tombées à Willow-Bunch et missions avoisinantes, et quinze dans la paroisse de St-Victor. On se flatte quelquefois d'être jeune pour échapper aux coups de la mort ; cette fois, il suffisait d'être jeune pour être désigné à la maladie et bien souvent à la mort.

Cette même année et la suivante furent signalées par deux retraites fructueuses dont l'une fut prêchée par le chanoine J. Hallé, devenu depuis Mgr Hallé, vicaire apostolique de Hearst, Ontario-Nord. (M. Oct. Hallé, résident au village de Willow-Bunch est l'oncle de Sa Grandeur.)

La seconde retraite fut donnée par le Rév. Père J. Poulet, O.M.I., en mars 1920.

Le 21 décembre de cette même année, il nous était donné d'assister à l'une des cérémonies les plus touchantes de la liturgie catholique : l'ordination d'un jeune prêtre, M. l'abbé Roch Girouard. Mgr Mathieu, qui nous avait ménagé cet honneur et cette joie, nous a dit, avec son éloquence accoutumée, la beauté et la grandeur du sacerdoce. Le lendemain le nouvel ordonné chanta sa première messe, assisté de M. le curé Lemieux, comme prêtre-assistant. Le sermon de circonstance fut donné par Mgr Geo.-E. Grandbois, de l'archevêché. Dans l'après-midi le nouveau lévite se rendit au Couvent où le personnel et les élèves lui présentèrent leurs hommages, et le soir à la salle St-Jean-Baptiste, sous les auspices de la Société, eut lieu une réception, où l'on présenta au nouvel ordonné une adresse et une bourse bien garnie. M. l'abbé Girouard demeura vicaire à Willow-Bunch jusqu'à la fin de l'été suivant.

Enfin, aux derniers jours de l'année 1920, la générosité des citoyens de Willow-Bunch a élevé, sur la place de l'église, un monument au Sacré-Cœur du coût de $4,000.00. La statue elle-même, du prix de $900.00, est le don généreux d'un riche citoyen, M. Philippe Mondor. Les anges placés aux coins du monument ont été donnés par MM. Alfred Lalonde, J.-F. Bellefleur, T. Bonneau et H. Dionne. Par l'offrande spontanée de ce monument, la paroisse a voulu marquer à Dieu sa reconnaissance et lui consacrer le premier cinquantenaire de son existence. Et tous, selon leurs moyens, ont voulu y contribuer. Tous ont répondu : Présent ! à l'appel de leur pasteur. Dieu ne saurait manquer de bénir un tel geste.

Willow-Bunch est aujourd'hui une jolie paroisse d'un peu plus de mille catholiques, répartis entre quatre nationalités différentes, dont 735 Franco-canadiens, 250 Métis, 25 Anglais et 10 Allemands ou Hongrois. Le village, comprenant une centaine de familles, est situé dans une vallée d'un mille de largeur et adossé à un cercle de collines qui brisent la monotonie du paysage. Le terrain de la région est éminemment propre à la culture, le sol ayant été fertilisé par les innombrables troupeaux de bisons et d'animaux domestiques qui plus tard ont parcouru la prairie. Autrefois les pâturages très abondants, les sources d'eau multiples rendaient l'élevage facile et rémunérateur. Cette contrée, pour ainsi dire, fut la place forte des éleveurs. Quelques-uns d'entre eux ont possédé jusqu'à 2,000 chevaux, tandis que d'autres possédaient 6,000 têtes de bétail et 8,000 moutons. Présentement les éleveurs se sont retirés dans des parties moins cultivées où ils continuent l'élevage sur une échelle plus restreinte.

Toutes les terres environnant le village de Willow-Bunch sont arables. La plupart des fermiers qui les occupent jouissent d'une honnête aisance due au bon revenu de leurs récoltes. Chaque année, une terre bien cultivée rapporte en moyenne un produit :

En blé, de 15 à 45 minots par acre.

En avoine, de 8 à 20 minots par acre.

En lin, de 8 à 20 minots par acre.

Bon nombre de fermiers cependant trouvent la culture mixte plus avantageuse, c'est pourquoi avant longtemps la majorité s'y consacrera, au lieu de se livrer à la culture exclusive du blé qui est plus aléatoire.

Willow-Bunch a l'avantage de posséder deux médecins, le Dr A. Godin et le Dr P.-H. Lavallée. Le premier, arrivé en 1907, possède un hôpital privé qui a rendu d'éminents

services à la région. A proximité se trouve une pharmacie aussi bien fournie que celle de nos grandes villes. M. Jutras en est le gérant. Willow-Bunch possède aussi des magasins très assortis dont les principaux sont ceux de MM. Wilson & Scott et celui de M. Jos. Beaulne. Ce dernier, l'un des nôtres, peut être cité comme modèle aux jeunes canadiens qui veulent réussir. Par son travail et sa persévérance, il s'est acquis une position enviable. Nous possédons deux garages, plusieurs restaurants, des hôtels, un bureau de télégraphe, de téléphone, une banque, "La Banque de Commerce." Un aqueduc est aussi en opération.

Nous possédons aussi deux notaires et agents d'immeubles, Prudent Lapointe et Norb. Parks. Des Européens, ennuyés de vivre dans le voisinage trop immédiat des Franco-Canadiens, ne demandent pas mieux que de retourner à leur pays natal. Ils vendraient leurs propriétés à d'excellentes conditions. Pour ceux qui désirent s'établir dans un centre français, prière de s'adresser à l'un de ces deux agents, ils ont toujours en main d'excellents terrains à des prix très abordables.

Non loin du village se trouvent des mines de lignite. Dans un article récent paru dans *Le Droit*, d'Ottawa, M. G. Bouffard faisait connaître au public les trésors enfouis dans notre contrée. " Il y a, écrit-il, dans le sous-sol de la région des prairies, du charbon en quantité incommensurable. Malheureusement, le fait est que les mines d'anthracite sont seules exploitées. Celles de lignite ont toujours été négligées et pour cause : c'est que là où les gisements sont les plus riches, il n'y existe point de voie ferrée.

"La vallée de Willow-Bunch constitue peut-être, à ce point de vue, un curieux exemple ; la lignite y a été déposé à quelques pieds seulement de profondeur. Sur le penchant

des collines, les couches successives, dont quelques-unes atteignent jusqu'à 20 pieds d'épaisseur, apparaissent au ras du sol. L'extraction en serait facile et peu coûteuse.

"Leur abondance pourrait suppléer aux besoins de l'Ouest et du Canada tout entier pendant des siècles."

Des analystes, venus récemment, ont rencontré, en certains endroits de la vallée, beaucoup de terre propre à la poterie, supérieure même à celle qui est recueillie à Willows et dirigée actuellement vers Lethbridge. Tous ces trésors n'attendent que la main de l'homme pour en opérer l'extraction et une voie ferrée pour en faire la distribution.

— — —



LIVRE V

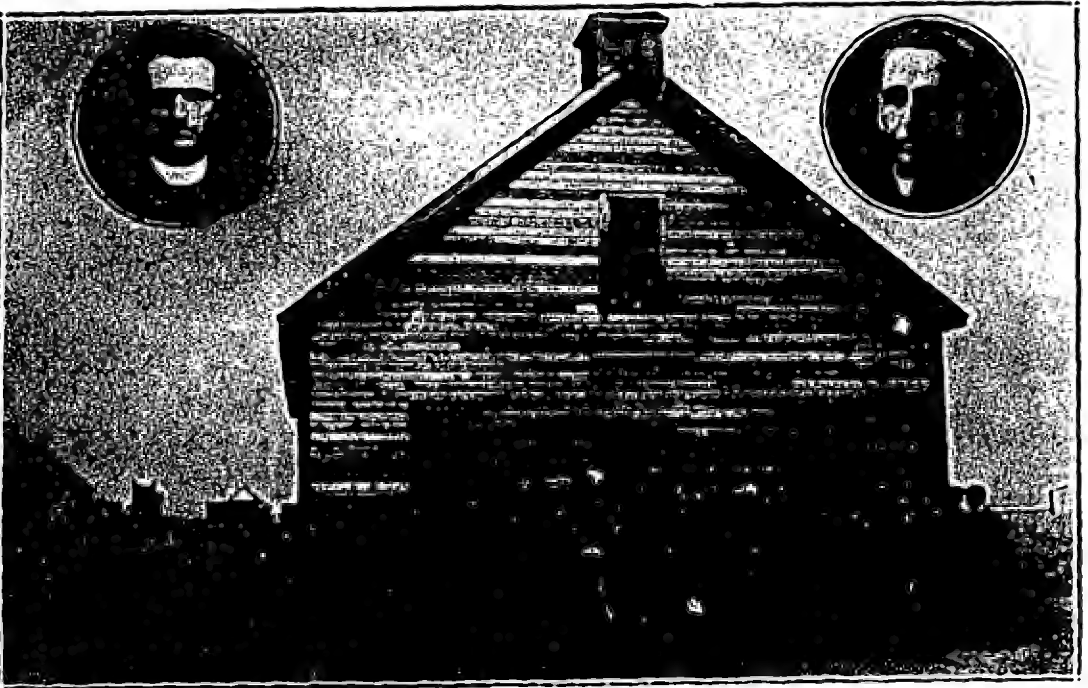
LES PAROISSES

CHAPITRE PREMIER

ST-GEORGES D'ASSINIBOIA

La paroisse de Willow-Bunch, nous l'avons vu, a pris un développement merveilleux, surtout depuis l'ouverture des provinces de l'Ouest et la venue du C. P. R. à Verwood. Elle a donné naissance, en même temps, à plusieurs autres paroisses florissantes. En 1910, il n'y avait dans la région qu'une seule paroisse avec un curé résident, il y a en aujourd'hui quatre, à part un grand nombre de missions qui, avec la venue de la voie ferrée au sud, se transformeront à leur tour en paroisses distinctes. Notre travail serait incomplet si, après avoir raconté l'histoire de Willow-Bunch, nous ne jetions pas un regard rapide sur toute la région avoisinante, et particulièrement sur ces paroisses issues de Willow-Bunch.

La première qui s'est détachée de la vieille paroisse a été St-Georges d'Assiniboia, distante de trente milles. Elle s'appelait autrefois Leeville, du nom du premier colon, M. Lee, qui s'établit en ces lieux et qui prospéra. Dans le



Eglise de St-Georges d'Assiniboia. A droite: M. l'abbé A. Dufresne, curé actuel.
A gauche M. l'abbé C. Poirier, ancien curé.

même temps, un Canadien français, M. Pierre Beauregard, y construisait un magasin qu'il a transporté à Assiniboia lors de l'arrivée du C. P. R. (Assiniboia est situé à 4 milles au sud-ouest de Leeville.) M. Beauregard a vécu à Assiniboia jusqu'en 1920 alors qu'il a vendu son magasin et qu'il est venu résider sur ses terres de St-Victor.

Le premier Canadien français qui se fixa sur les terres encore vierges d'Assiniboia fut M. Ernest Lauzière. (1er mai 1907.) Peu de temps après lui, arrivèrent MM. A. Rheault, J. Ledortz, A. et Fr. Currat, J. Lauzière, H. Lauzière, U. Audet, Ed. Kessler, Pat. Buttler, Ed. Lenherd, etc.

Les premières terres furent défrichées par A. Rheault, qui est devenu l'un des plus prospères fermiers de la colonie. Pendant plusieurs années ces gens devaient se rendre à Willow-Bunch pour entendre la messe. Le nombre des catholiques grossissant, M. le curé Lemieux se fit un devoir de les visiter, pour les encourager et entretenir en eux l'esprit de foi. La première messe y fut dite en juillet 1909, dans la maison de M. Alfred Currat. M. Lemieux continua à desservir ces braves gens pendant les années 1909-10-11, disant la messe tantôt chez M. A. Currat, tantôt chez M. Urbain Audet. Pendant ce laps de temps, M l'abbé Jayet célébra la sainte messe chez M. Urbain Audet à deux reprises. Puis ce fut M. Meleux, vicaire de M. Lemieux, qui prit charge d'Assiniboia, y dit la messe et prépara les voies pour l'établissement d'une paroisse. A cette même date, les catholiques firent une collecte de cent cinquante piastres pour procurer au missionnaire chevaux et voiture.

Le 11 août 1912, eut lieu la première assemblée afin de procéder à la nomination des syndics d'église. Furent élus MM. Charles Rozon, président, Albert Kessler, René

Leduc, A. Rheault, Jos. McDonald. R. Nolan fut nommé secrétaire. M. Rozon, chose remarquable, est demeuré président des syndics jusqu'à nos jours.

En février 1913, on vota la construction d'une chapelle et d'un presbytère, et ces travaux furent exécutés immédiatement sous la surveillance de M. Rozon.

M. Meleux eut comme successeur à Willow-Bunch et à la mission d'Assiniboia M. l'abbé O. Faucher qui est actuellement curé de Ceylon. Il faut croire que les travaux n'étaient pas compliqués et avaient été poussés très vite, puisque, le jour de Pâques (avril 1913), M. le Curé de Willow-Bunch procéda à la bénédiction de la nouvelle église et chanta la première messe solennelle. On a conservé les noms des chantres qui se distinguèrent à cette occasion: MM. H. Lauzière, A. et Fr. Curral, A. Beaubien, A. Paquin, J. Delorme et quelques autres. Mlles Annie et Katie Butler chantèrent un cantique en anglais ; Mme H. Lauzière en chanta un autre en français. L'harmonium avait été prêté pour la circonstance par un anglais méthodiste, M. W.-J. Patterson.

M. Faucher fut remplacé au printemps de 1914 par M. l'abbé A Sammut, actuellement curé de Shaunavon, que l'on peut considérer comme le premier curé résidant réellement à Assiniboia.

M. l'abbé Sammut est, en même temps que prêtre zélé, un menuisier habile. Il ne craignit pas de travailler de ses mains et de concourir effectivement, avec M. Rozon, à l'achèvement du presbytère qui fut rendu confortable. Il demeura à Assiniboia jusqu'à l'automne de 1915. Son successeur fut M. l'abbé Charles Poirier, qui a complété ce que ses prédécesseurs avaient commencé. Il a fait exécuter des travaux de maçonnerie et de peinture, il a ajouté à l'église une tour et un clocher, ce qui lui donne présentement une

apparence remarquable. M. l'abbé C. Poirier, nommé curé de St-Maurice de Bellegarde en septembre 1922, a été remplacé par M. l'abbé Albert Dufresne, autrefois curé de Lampman.

En parcourant les registres de la nouvelle paroisse, nous avons recueilli les renseignements suivants :

Le premier mariage fut célébré par M. O. Faucher, le 14 avril 1913, entre Alexandre Simard et A.-Joséphine Béraut. Il faut observer, cependant, que ce premier mariage, enregistré dans nos livres paroissiaux, fut précédé par un autre mariage enregistré sans doute à Willow-Bunch.

Ce mariage antérieur, entre Arcade Bergeron et Eugénie Audet, fut célébré par M. l'abbé Lemieux dans une grainerie et honoré d'une grand'messe chantée par le même curé.

Le premier baptême fut célébré par M. l'abbé Faucher, le 23 mars 1913; ce fut celui de Ellen-Murial, fille de Ch. John O'Connor et de Marguerite Moore.

La première sépulture fut celle de Marie Gilbert, âgée de six jours, enfant de Philippe Gilbert et de Oliva Ouellet (3 avril 1914).

Strictement parlant, cette sépulture n'est pas la première. Trois ou quatre ans auparavant, en effet, une vieille femme autrichienne était morte subitement. En l'absence du prêtre, M. Fr. Currat aspergea le corps et Alf. Currat chanta le *libera*. Le corps de la pauvre défunte fut enterré sur le homestead où elle mourut.

Assiniboia est maintenant une jolie petite ville de 1,108 habitants, centre de trois lignes ferrées : Moose-Jaw, Weyburn et Shaunavon. Il est dommage que les protestants y dominent. Les catholiques n'y comptent, en effet, que 90 familles : 54 françaises et 36 anglaises.

MAXSTONE

A 12 milles au sud-ouest d'Assiniboia s'est formé un groupe de catholiques allemands d'environ 90 âmes, desservi par M. le Curé d'Assiniboia. Le titulaire de la mission de Maxstone est l'Assomption de la Sainte-Vierge. Il y a six ans, ces catholiques allemands se sont bâti une jolie petite chapelle, complètement finie à l'intérieur comme à l'extérieur. Tous y ont contribué avec une unanimité touchante sous la direction de M. Solacher, président des syndics : chacun s'étant engagé à charroyer des matériaux de construction, ou de payer comptant pour sa part. Dans ces conditions l'érection des édifices religieux devint chose facile.

M. L.-P. Gravel, missionnaire-colonisateur, a dit la première messe chez M. Solacher. M. le curé Sammut a desservi fidèlement cette mission pendant son séjour à Assiniboia. MM. les abbés Poirier et Dufresne, qui lui ont succédé, continuent le même ministère.

CHAPITRE II

Saint-Victor

La seconde paroisse issue de Willow-Bunch, située à 13 milles plus à l'ouest, s'appelle St-Victor. Elle est redevable de ce titulaire au nom de son premier Pasteur, l'abbé Victor Rahard. Comme paroisse, elle est toute récente : mais le territoire qu'elle occupe est peuplé depuis assez longtemps, et l'on peut dire que son histoire se confond avec celle de la mission de la Montagne de Bois. En effet, c'est bien sur son territoire que, accompagnés du P. Lestanc, les Métis du Manitoba vinrent, en 1870, établir leur premier campement. Il existe, à trois milles de l'église actuelle, au milieu d'un parc appartenant à Alfred Lalonde, une coulée dans laquelle les Métis érigèrent leur première chapelle, d'où le nom de Coulée Chapelle qui lui fut dès lors attribué dans la suite. Cette chapelle éphémère, bâtie en quelques jours, avait vieilli en quelques mois.

Durant l'automne de 1870 on put voir, accrochées aux pentes de la colline, une multitude de cabanes, construites en treillis de perches de tremble enduites de cette glaise tenace qui constitue le sol du pays. C'était l'époque des grandes chasses et des courses perpétuelles dans l'immensité de la Prairie. L'année suivante les Métis inconstants élevèrent leurs loges et leur chapelle à 40 milles plus à l'ouest, laissant à l'abandon leur camp primitif. La coulée de St-Victor ne devait plus les revoir qu'en passant jusqu'au jour où, tous les buffalos étant morts, ils durent

renoncer à leur vie nomade et chercher dans l'élevage des troupeaux de nouveaux moyens de subsistance.

Le premier colon qui se fixa à St-Victor fut Angus McGillis. On voit encore sa demeure primitive dans laquelle réside son épouse âgée de 83 ans, en compagnie de ses deux fils, Alexandre et Napoléon, célibataires endurcis, quoique presque sexagénaires. Mme Angus McGillis fut l'élève de la vénérable Sœur Lagrave de St-François-Xavier, elle puisa à ce contact des sentiments chrétiens élevés qui l'ont caractérisée toute sa vie. Parmi les familles métisses qui vinrent dans la suite, citons J.-B. Fagnant, Joseph Morin et, en 1893-94, Jim Whiteford et Jos. Paul. Pierre Lavallée s'y trouvait déjà depuis 1882. Le premier Canadien français de St-Victor fut Alfred Lalonde. Il vint en 1902 visiter le pays, et l'année suivante, au mois de mai il quitta La Salle, Manitoba, avec 175 bêtes à cornes, pour établir un ranch dans la région.

Après s'être reposé quelques semaines à la Coulée de Roches (à trois milles est de Readlyn) il arriva en juillet à la Coulée Chapelle.

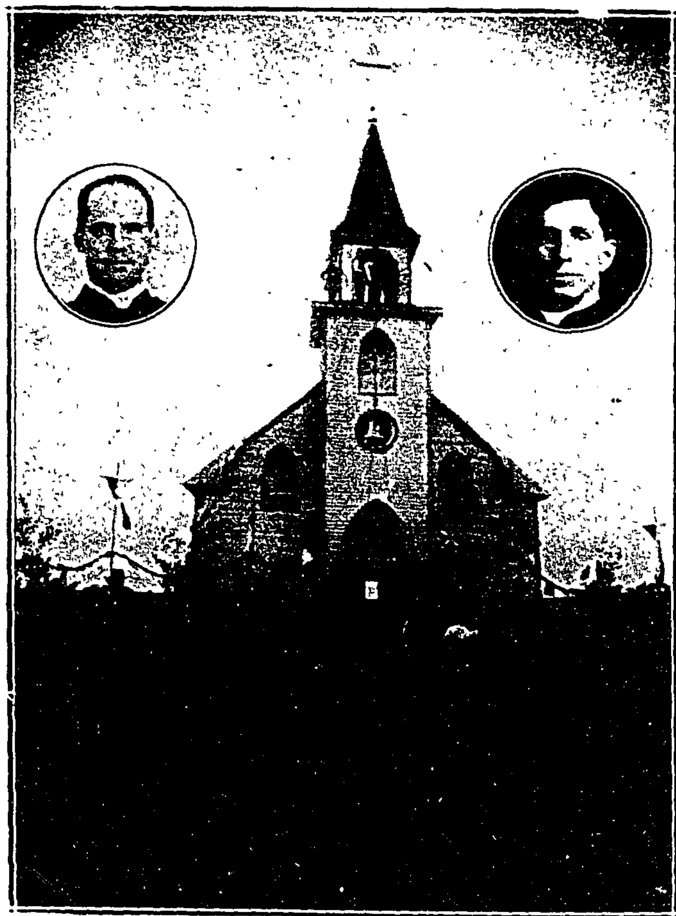
De cruelles épreuves l'attendaient dans sa carrière d'éleveur. L'hiver 1903-04, notamment, fut l'un des plus durs que l'on vit jamais dans la Saskatchewan. Les tempêtes se succédèrent furieuses pendant toute la saison jusqu'au 1er avril. Lalonde perdit 160 têtes de bétail. Tous les autres éleveurs, J.-L. Légaré, Pascal Bonneau, etc., firent de très lourdes pertes. Alexandre McGillis perdit 300 bêtes sur 400 qu'il possédait ; André Gaudry, 142 sur 150. Dans un voyage à Moose-Jaw, Alfred Lalonde vit trois de ses chevaux périr sous ses yeux.

Ruiné mais non découragé, Lalonde se remit à l'œuvre et reconstitua son ranch. En 1906-07, il eut beaucoup à souffrir, mais il tint bon contre l'adversité et vit finale-

ment sa persévérance récompensée. Son ranch est aujourd'hui fort important.

Au mois de février 1906, lui et son frère prirent les premiers homesteads concédés dans la paroisse. En 1908, sur les sept acres et demie de terrain *cassées* et semées, il récolta 900 minots d'avoine qu'il fit battre à la machine. C'était la première moisson recueillie dans la région. Elle fut coupée par Siméon Ducharme et battue par Edmond Lespérance qui posséda le premier moulin à battre. Les premiers homesteads pris en 1907-08-09 le furent par des Français et des Franco-canadiens. Voici leurs noms : Jos. De la Rivière, C. Perthuis, P. Campagne, R. Leduc, J. Simard, G. Filtamant, Raymond Leduc, E. Rémy, L. Viturat, H. Thiélens, Am. et Arthur Beaubien, J. Bélanger, A. Simard, Ch. Beaubien, Ph. Légaré, J.-P. Beauregard, E. Montreuil, A. Normandin, Alfred Fontaine, etc.

Le Franco-canadien ne demeure pas longtemps sans recourir aux consolations de la religion. C'est pourquoi, dès 1908, M. l'abbé Lemieux était appelé pour dire la messe à ces nouveaux colons. Il la célébra la première fois dans la maison d'Arthur Beaubien. Dans la suite, cette mission fut remise aux bons soins de MM. Meleux et O. Faucher, vicaires de M. Lemieux. Pour accommoder ces Messieurs, les deux Missions de St-Victor et de Leeville leur achetèrent une voiture et une paire de chevaux. La première grand'messe chantée à St-Victor le fut en 1911 par le Curé de Willow-Bunch, dans la maison d'Alfred Vaudrin. L'on a recueilli les noms des chantres : c'étaient MM. L.-A. Beaubien et L. Viturat. La messe se célébra plus tard chez M. Alfred Fontaine. Les bonnes gens de la Mission des Côtes, comme on appelait alors St-Victor, songeaient depuis longtemps à élever une maison-chapelle au bon Dieu. Enfin, en 1913, leurs vœux se réalisèrent.



EGLISE DE ST-VICTOR

A droite: M. l'abbé V. Rabard, 1er curé.
A gauche: M. l'abbé L.-A. Morissette, 3e curé.

Elle s'élevait sur le terrain de Jérémie Chagnon, à 3 milles environ au sud de l'église actuelle. On ne saurait trop apprécier la générosité des citoyens qui construisirent cette modeste chapelle et qui n'épargnèrent ni leur argent, ni leur temps, ni leur personne. La construction achevée, il se trouva dans la caisse un surplus de $184.00. M. l'abbé Lemieux y célébra la première messe et bénit aussi le premier mariage : celui de Alfred Délorme et de Mlle Lemyre. Les premiers syndics furent : Alfred Lalonde, David Gaudry, Jos. Paul, Alfred Fontaine et A. Sorin.

Cette chapelle, toutefois, ne servit que deux ans : 1913-14. En effet, bien qu'il eût été décidé précédemment de construire un presbytère à côté de cette chapelle, dans une assemblée tenue le 3 mai 1914, l'on changea d'avis, et l'on résolut de placer l'église au centre de la paroisse, 30-5-29, sur un terrain donné par Alexandre McGillis. Ce terrain fut échangé dans la suite contre un autre, situé tout près et offert par le même bienfaiteur. En cette année 1914, fut donc élevée l'église actuelle de St-Victor, sous la direction de son premier curé, l'abbé V. Rabard, qui avait été installé au mois d'avril précédent. Ce prêtre était né en France, s'était fait Trappiste, et avait vécu plusieurs années à la Trappe de St-Norbert, Manitoba, où il portait le nom de Père Théophile. L'église fut bâtie par Alphonse Lalonde avec le concours de MM. Geo. et Philippe Lemyre, Chassignaux, Labrosse et Duchesnay. Elle fut peinte par Cassasto Secundo.

Le premier voyage de bois apporté gratuitement le fut par Aimé Bélisle. Les syndics élus depuis cette époque furent : MM. Jérémie Chagnon, J.-B. André, Alphonse Lalonde, L. Joannis, L.-A. Beaubien, A. Beauvilliers, S. Ducharme, J.-P. Beauregard, René Leduc.



M. l'abbé C. Rondeau, 2e curé de St-Victor.

M. le curé Lemieux, de Willow-Bunch, bénit la nouvelle église le 6 septembre 1914. Cette même année furent construits le presbytère et les magasins Beauregard et Lalonde.

L'école, connue sous le nom du lac voisin de St-Victor (Montague Lake School, district No 1409) avait été ouverte en 1911 dans une maison louée à David Gaudry. On bâtit la maison d'école en 1913. Alphonse Lalonde eut le contrat au prix de $1,500.00. C'était un édifice de 32 pieds sur 24. Elle fut transportée en 1916 sur un terrain face au presbytère.

Les premiers syndics d'école furent Octave Gaudry président, Aimé Bélisle et Borromée Préfontaine. Dans la suite furent élus : MM. L. Viturat, A. Robillard, D. Gaudry, Alp. Lalonde, J.-Bte Sabourin, Alf. Fontaine, C. Dessailly, S. Ducharme, H. Thiélens, Alp. Beauvilliers, O. Dupuis.

Les instituteurs et institutrices ont été les suivants : M. Ed.-P. de Laforest, 1911-16 ; M. Ozias Thibault, 1916 ; Mlle Marie Gaudry, 1917 ; M. Ozias Thibault, 1918 ; Mlle Noella Joly, 1919 ; Mlle Blanche Collin, 1920 ; Mlle Marthe Lord, 1921 ; Mme Alfred St-Cyr, 1922.

M. Ed. P. de Laforest a été secrétaire-trésorier de 1911 à 1916 et M. Eugène Lalonde de 1916 à ce jour. Tous les enfants de ce district d'école sont de langue française. La paroisse possède trois autres districts, dont celui de Montcalm, fréquenté en grande majorité par des élèves de langue française. Il a été érigé en 1911. Les premiers instituteurs furent de langue anglaise et protestants : mais depuis 1917, les Canadiens de langue française ont pris la gouverne et ont engagé, pour leurs enfants, des institutrices françaises et catholiques. Mlle M. Monbourquette (1917), Mlle Régina Carignan (1918-1921), Mlle Legarier (1921-23), ont professé tour à tour.

Le bureau de poste fut ouvert le 1er septembre 1911, ayant J.-P. Mulligan pour titulaire. Ce premier bureau de poste, qui portait le nom de *Mulrany*, était situé à 2 milles du village actuel, dans une maisonnette tellement modeste qu'il y pleuvait partout. On raconte qu'un matin, après une nuit d'orage, le maître de poste dut épingler ses lettres à une corde à linge pour les faire sécher.

La première visite de Mgr Mathieu, archevêque de Régina, eut lieu en mars 1917. Après un triduum prêché par Sa Grandeur, 38 personnes reçurent la Confirmation (25 mars).

Notre digne Archevêque nous fit, le 12 septembre 1920, sa seconde visite pastorale. Il donna la Confirmation à 28 enfants, et bénit la première cloche de l'église.

M. l'abbé V. Rahard quitta St-Victor en 1918, après s'être dépensé avec un grand dévouement pour son troupeau. Il eut pour successeur M. l'abbé C. Rondeau, qui, depuis un an, était auxiliaire à Willow-Bunch.

Sous son administration, le mouvement imprimé par le zélé curé Rahard ne s'est point ralenti. Une tour et un clocher ont été ajoutés à l'église à l'automne 1919, et une cloche, don de M. Alfred Lalonde, appelle maintenant les fidèles à la prière. Elle fut bénite, le 12 septembre 1920, par Monseigneur Mathieu.

L'année 1920 a été signalée par plusieurs événements notables : Visite de Monseigneur l'Archevêque, dont nous avons déjà parlé ; Journée des Écoles ; bazar. La journée des Écoles, tenue le premier août, a été un franc succès. Elle comportait un pique-nique au profit de l'Interprovinciale (société qui a pour but de fournir à nos écoles des institutrices catholiques et françaises) et une séance, la première du genre, donnée par les élèves de l'école. M. Raymond Denis, le dévoué secrétaire de l'Interprovin-

ciale, avait bien voulu être présent. Il n'a pas manqué de féliciter les élèves et l'institutrice, Mlle Collin, qu'il salua comme l'une des plus brillantes pupilles de l'Interprovinciale. Ont aussi pris la parole : M. le curé, le Rév. P. Péalapra, O.M.I., de St-Boniface, M. l'abbé A. Lemieux et Raymond Leduc de Saint-Victor.

Le bazar, tenu à l'automne sous la présidence de Mme Colbert Tessier, a produit la jolie somme de $2,500.00. Ce montant a permis de faire l'acquisition d'une fournaise pour l'église. A noter aussi le parachèvement de la salle paroissiale, grâce au dévouement et à l'initiative du Cercle Dramatique "Ste-Jeanne d'Arc" qui, chaque année, a donné plusieurs auditions appréciées, et surtout rémunératrices. Les officiers du cercle en 1922 étaient les suivants : Président honoraire : M. le Curé ; président actif : Alp. Beauvilliers ; vice-président : S. Ducharme ; secrétaire : H. Bissonnette ; régisseur : H. Thiélens ; conseillers : J.-B. Boutin et Alfred St-Cyr.

M. l'abbé Rondeau n'est plus curé de St-Victor. Il est attaché depuis septembre 1921 au nouveau Séminaire des Missions Etrangères qui vient d'être érigé dans la ville de Montréal. Son successeur à St-Victor est M. l'abbé J.-A. Morissette.

Saint-Victor compte actuellement 385 habitants.

CHAPITRE II

N.-D. DE LOURDES DE VERWOOD

Les premiers colons catholiques de Verwood datent de 1906. Cette année-là, en effet, M. David Caillet, accompagné de six ou sept amis, vint d'Estavan visiter les terres limitrophes de Verwood et de Willow-Bunch. Caillet *entra* alors deux quarts de section à Winside, l'un pour lui, l'autre pour Alexis Breault ; mais ses autres compagnons s'abstinrent. L'année suivante, Caillet et Breault quittèrent définitivement Estavan, et, après avoir bâti à deux un misérable "*shack*" de dix pieds sur douze, ils se mirent à *casser* le sol. Telles furent les humbles origines de Verwood.

Nos colons ne demeurèrent pas longtemps isolés dans cette région encore vierge. Labrie, Abel Caillet, Decennes les suivirent. Plus à l'ouest, Knapp, Grondin, Michaelis, Shoenberg, etc., prirent également des terres.

Autour du village actuel de Verwood, cependant, peu ou point de catholiques s'établirent. La partie divisée de Willow-Bunch était destinée à former plus tard une *moitié* de la nouvelle paroisse. Parmi les résidents de cette époque, mentionnons les noms de Emile Longchamp, E. Croisetière, Domina et Henri Cayer, Louis Beauchesne, etc.

Avant 1917, M. l'abbé Lemieux, curé de Willow-Bunch, avait l'habitude d'aller, une fois par an, dire la messe à

Winside dans la maison de M. Alexis Breault, à 7½ milles au nord-est de Verwood actuel

Durant l'été de cette même année (1917), MM. Saunders, Bracey, J.-D.-O. Cayer, E. Longchamp firent une pétition à Mgr l'Archevêque de Régina pour avoir la messe tous les mois à Verwood. Cette pétition fut bien accueillie par Mgr Mathieu, et il fut décidé qu'un missionnaire se rendrait mensuellement de Willow-Bunch à Verwood.

M. le Curé vint donc célébrer la première messe le 16 sept. 1917, fête de St Corneille, pape et martyr, ce qui valut à la mission nouvelle d'être dédiée à ce Saint.

Dans la suite, sur la demande de M. l'abbé J.-A. Ménard qui avait une grande dévotion pour la Vierge de Lourdes, Mgr Mathieu l'autorisa à dédier la nouvelle paroisse à N.-D. de Lourdes.

La première messe fut célébrée dans le haut du magasin de M. Bracey et 44 personnes y assistèrent. Le même jour on procéda à l'élection des syndics. Les élus furent : MM. Saunders, président ; J. Bracey, secrétaire ; J.-D.-O. Cayer, C. Decennes et Longchamp, syndics.

Au mois d'octobre suivant, M. l'abbé Rondeau prit charge de la desserte, laquelle charge il conserva jusqu'à l'été suivant. Son successeur fut M. l'abbé J.-A. Ménard, curé actuel. A peine ordonné prêtre, M. l'abbé Ménard se vit chargé par Monseigneur Mathieu des différentes missions avoisinant Willow-Bunch, avec résidence à ce dernier endroit. Il ne tarda pas à jeter les yeux sur Verwood et voulut en faire son point de ralliement.

D'ailleurs les fidèles de l'endroit, malgré leur nombre plutôt restreint (20 familles) étaient prêts à tous les sacrifices pour organiser une paroisse. Dès le 15 décembre 1918, la construction d'une chapelle était décidée, et le 27 avril, les plans approuvés par l'Ordinaire.

Immédiatement après les semailles, une escouade de volontaires, composée de MM. J.-D.-O. Cayer, Decennes, Labrie, Breault, Longchamp, Croisetière, Caillet se mettait résolument aux travaux du déblayage de la cave de l'église ; d'autres venaient s'adjoindre quelques jours plus tard et dans le cours de l'été, sous la direction de M. J.-N. Ménard, charpentier, l'édifice s'éleva, à la grande joie de tous. Il faut rendre hommage ici au Curé et aux paroissiens qui n'épargnèrent ni leur travail ni leurs soucis. Le curé travailla comme le plus humble ouvrier et les paroissiens, entraînés par un si bel exemple, négligèrent un tantinet les travaux de leurs champs afin de hâter la construction de leur chapelle. Et il arriva qu'après avoir fourni durant l'été le travail de leurs bras, ils offrirent ensuite le secours de leur or. Au cours de l'automne un bazar fut organisé et rapporta la jolie somme de $1,200.00, recettes nettes.

Un tel ouvrage méritait un couronnement. Il eut lieu le 1er novembre, alors que Mgr O.-E. Mathieu présida à la bénédiction de la nouvelle église. Sa Grandeur prêcha en français et en anglais; Elle sut trouver des termes convenables pour féliciter et le curé et les paroissiens.

Le premier baptême qui eût lieu dans la nouvelle église fut celui de Léonard-James Johnson, jeune protestant converti, âgé de 19 ans (7 mars 1920). Le 7 avril suivant, il épousait Miss Murphy.

La première retraite prêchée à Verwood le fut par le Rév. Père Sorrel, M.S., curé de Forget, Sask. Cette retraite se clôtura le 20 juin par le baptême de Mme Ph. Létourneau, protestante convertie, et par la bénédiction d'une cloche par M. l'abbé C. Rondeau, assisté de M. les abbés Lemieux et Turgeon.



Visite pastorale de Mgr Mathieu à Verwood; M. l'abbé J.-A. Ménard, curé

Les progrès remarqués en 1919-20 ne se sont pas ralentis, et malgré la crise qui a sévi depuis quelques années, Verwood a vu s'édifier, en 1921, un coquet presbytère qui fait honneur à la générosité et à l'esprit d'union des paroissiens. D'ailleurs la paroisse a plus que doublé depuis sa fondation. M. l'abbé J.-A. Ménard, cheville ouvrière de toute cette organisation, doit s'occuper en même temps d'autres missions. Il a la desserte actuelle de Little-Woody, Kentenville, Quantock, Hart, Benjough et Horizon. C'est le cas de dire : " La moisson est abondante, les ouvriers sont peu nombreux. Priez donc le Maître de la Moisson d'envoyer des ouvriers à sa vigne." Oui, nous avons besoin de prêtres missionnaires qui viennent répéter dans les missions voisines, l'oeuvre effectuée à Verwood par M. l'abbé J.-A. Ménard.

— —

Missions de Little-Woody et de Kentenville

A côté des paroisses issues de Willow-Bunch, il existe un certain nombre de Missions qui vont se développant et qui deviendront à leur tour paroisses avec curé résident.

L'une des plus anciennes, puisqu'elle commença d'être visitée en même temps que Leeville (Assiniboia), est celle de la Rivière aux-Trembles, connue actuellement sous le nom de Little-Woody.

Une colonie française, dont plusieurs membres, malheureusement, pratiquant peu leur religion, s'établit dans les cantons au sud de Willow-Bunch (1907-1910). Le Révérend M. Lemieux, toujours bienveillant pour les étrangers, alla les visiter d'abord et dire pour eux la sainte messe. Il

fut ensuite remplacé dans ce ministère par ses vicaires, MM. Faucher et Meindre. Les offices se célébraient tantôt chez M. Geo. Cloutier, tantôt chez M. Elias Dionne. Ce dernier, originaire de la province de Québec, fit de nombreux et vains efforts pour obtenir qu'une chapelle fût érigée. Il se heurta à plusieurs obstacles, entr'autres choses, à la pauvreté, à l'indifférence et à l'esprit de division, ce dernier entretenu par la présence dans la mission d'une dizaine de familles allemandes peu sympathiques aux Français, surtout pendant la Grande Guerre.

En 1917 la mission de Little-Woody fut desservie par M. l'abbé T. Hard, prêtre suisse allemand qui visitait en même temps les missions de Hart, Kentenville et Quantock. M. Hard s'était bâti un presbytère dans ce dernier endroit, d'où il rayonnait aux environs. Il fut chargé à l'automne et chargé de l'importante paroisse de Balgonie. Ses successeurs furent MM. Gendron et Ménard, le missionnaire actuel.

On compte aujourd'hui à Little-Woody 25 familles catholiques, à Quantock 10, à Hart 30. La plupart de ces familles sont françaises, allemandes ou irlandaises. La mission de Kentenville se compose surtout de Canadiens français. Elle possède une jolie chapelle bâtie en 1917 par M. l'abbé Rahard, son premier desservant, et parachevée en 1919 par M. l'abbé Ménard. Entre temps, elle fut desservie par MM. Hard et Gendron. Les pionniers canadiens de Kentenville sont Jos. Préfontaine, E. Lamontagne, C. Rondeau, C. Riel, etc. (1912-13). On compte actuellement à Kentenville 25 familles catholiques. Ces diverses missions sont paralysées dans leur développement par le manque de communications, se trouvant actuellement à 25, 30 et 40 milles du chemin de fer. Mais cet inconvénient va bientôt disparaître et l'avenir alors leur apparaîtra plus serein.

CHAPITRE IV

GRAVELBOURG

A côté de ces paroisses issues de Willow-Bunch et auxquelles on peut donner le nom de paroisses-filles, ont grandi d'autres paroisses qu'on peut appeler les paroisses-soeurs de Willow-Bunch. Parmi celles-là, il en est quelques-unes que nous avons le désir de présenter à nos amis lecteurs. Nous n'avons pas l'intention d'en faire un historique complet, les cadres de ce travail ne le permettant pas, qu'il nous soit permis seulement d'en retracer les origines et le prompt développement. Un article paru dans *Le Patriote de l'Ouest*, en janvier 1920, et une lettre adressée à Mgr F.-Az. Dugas, V.G., par M. l'abbé Royer, premier missionnaire de Gravelbourg, en feront connaître assez l'humilité des débuts et les difficultés des premiers temps.

" En 1904, écrit *Le Patriote de l'Ouest*, l'endroit appelé aujourd'hui Gravelbourg était une vaste plaine déserte, visitée uniquement par les Coureurs de la Prairie. Cette contrée était lors connue sous le nom de *Rivière la Vieille*, à cause de la rivière qui arrose la région et qui se jette dans le lac Johnson (autrefois *la Vieille*). Une circonstance, comme la Providence seule sait en faire naître, amena la colonisation de ce territoire.

" En 1905, M. l'abbé Lemieux était nommé curé de Willow-Bunch. A son arrivée, il fut agréablement surpris d'apercevoir de vastes terrains propres à la culture. A ce qu'il voyait de ses yeux s'ajoutait ce que les Métis disaient

exister dans la direction de l'Ouest : des plaines interminables qui n'attendaient que la charrue du laboureur.

" Quinze jours après son arrivée, il retournait auprès de ses anciens paroissiens de Cantal et leur annonçait la bonne nouvelle dans le but d'en ramener un certain nombre avec lui. Son appel fut entendu. Cette même année plusieurs de ses amis visitèrent Willow-Bunch. Au mois de mai 1906, MM. Edmond Gauthier et Lepage arrivèrent à leur tour.

" Mais l'aspect des collines qui environnent le village et l'air vallonneux du pays leur déplut. Ils s'attendaient à voir une vaste plaine. C'est alors que M. Lemieux proposa de les faire conduire sur les terres de la *Rivière la Vieille*. L'offre fut acceptée. Edmond Lespérance fut leur guide Ils revinrent enchantés de leur visite.

"Le 24 mai 1906, MM. Lepage et Gauthier, après avoir réglé leurs affaires à Cantal, revenaient prendre possession définitive des lots qu'ils s'étaient choisis et jeter les premiers fondements de Gravelbourg. Ils n'arrivaient pas seuls. De hardis compagnons les accompagnaient : MM. Ed. Cardinal, N. L'Heureux, D. Gauthier, F. Gauthier, G. Beaubien. Dans le cours de l'été de nouvelles recrues arrivèrent, parmi lesquels on relève les noms suivants : O. Gauthier, Phil. L'Heureux, J. Gaumond, Ant., Jos. et P. Ross, B. Brousse, MM. Gallard, Guièze et Lagassé. Ce fut le même automne qu'arrivèrent MM. les abbés L.-P. Gravel et A. Royer. Ce dernier ne devait séjourner que peu de temps, le premier devait y consacrer le meilleur de sa vie."

Le premier curé résident fut M. l'abbé Arthur Magnan. Le second, M. l'abbé Charles Maillard, est le curé actuel.

Au cours de l'hiver 1906-07 M. l'abbé Royer, premier missionnaire, résida avec les nouveaux colons et partagea leurs difficultés.

Il a écrit à Mgr Dugas une lettre qui peint bien la situation de l'époque. Nous la reproduisons partiellement.

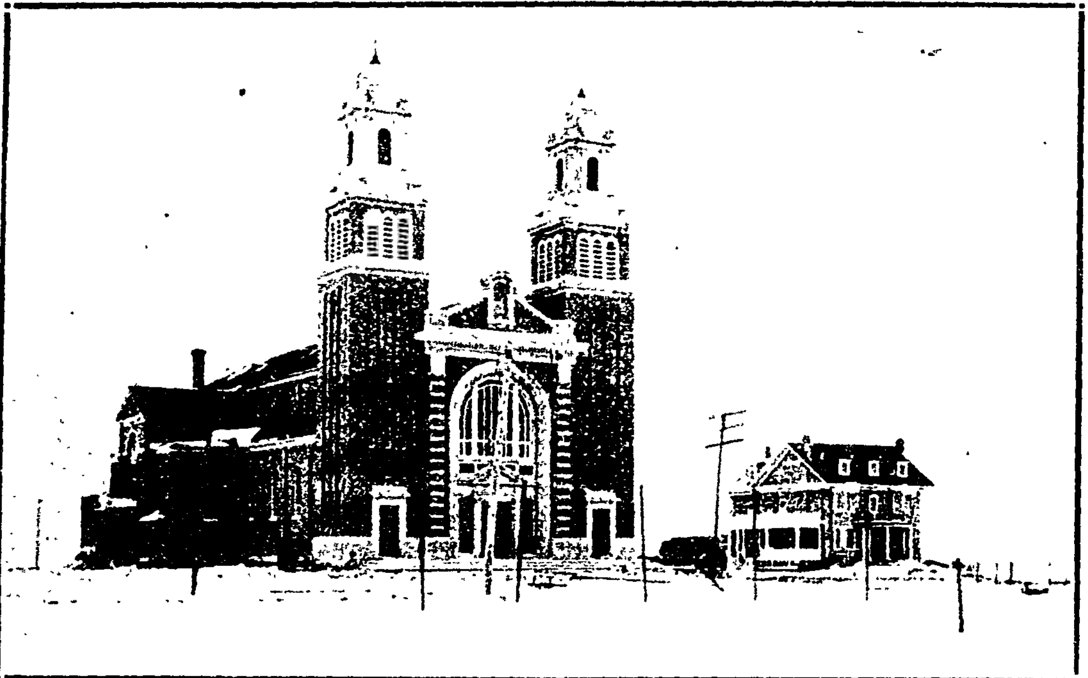
" Moose Jaw, 11 mars 1907.

" A Monseigneur Dugas, V.G., P.A.

MONSEIGNEUR,

"Ennuyé d'être resté quatre mois dans la neige, je suis parti la semaine dernière à pied pour Mortlach. En arrivant là j'ai écrit à Sa Grandeur, à mon grand regret, au crayon, mais le maître de poste lui-même n'avait ni encre, ni plume.

"Je suis resté quelques jours à Moose-Jaw, pour voir, dimanche, le Père Roy et les cérémonies solennelles dont nous sommes privés depuis si longtemps. Je vais repartir ce soir, car il faut que je sois là-haut au moment de l'inondation à laquelle on s'attend.- Cet hiver, nous avons continué de nous réunir les dimanches dans une maison neuve ; un de mes Français chantait la messe avec deux Canadiens. Il y a eu communion à Noël. J'ai lu l'Évangile et prêché tous les dimanches. Ces braves gens étaient très attentifs et avaient l'air bien contents. Sans calendrier, sans ordo dans la place, nous avons dû calculer un instant pour trouver quand serait le dimanche de Pâques, et puis le mercredi des Cendres. On a bien examiné la lune et l'on est arrivé juste. Une famille s'est trompée un certain jour et est arrivée en grande tenue, un samedi qu'elle croyait un dimanche. Nous avons eu un moment d'inquiétude, mes Français et moi, nous trouvant surpris par l'hiver sans provisions et sans bois ; mais j'ai la chance d'avoir avec moi de bons et courageux jeunes gens. Ils sont allés sortir



EGLISE ET PRESBYTERE DE GRAVELBOURG

du bois de la neige et du gibier des creeks. Je les ai vus revenir, parfois, avec un porc-épic, 3 ou 4 "Jack rabbits", des lapins, des poules ; de quoi nourrir une paroisse ! On en tuait même pour les loups, les renards qui ne se gênaient pas du tout pour venir toutes les nuits déterrer, découvrir notre garde-manger et se payer un festin à nos dépens. Plusieurs l'ont payé cher, (car mes hommes sont d'excellents tireurs, décorés pendant leur service militaire), mais avant de périr, ils nous avaient joué plus d'un tour

"Le froid a été assez vif pour geler les orteils à celui-ci, le nez à celui-là ; les beaux jours vont achever de restaurer tout cela. La moyenne du froid était de 25 centigr. au dessous de zéro."

Mettons maintenant en regard de ces révélations l'article qui a paru dans *La Presse* de Montréal, à la date du 21 novembre 1921. Nous verrons ce que quinze années ont apporté à cette paroisse franco canadienne de l'Ouest.

Gravelbourg est situé sur la ligne du chemin de fer "Canadian National Railways", au sud de la province de la Saskatchewan, dans une immense vallée, plane et fertile, renommée tant par la beauté de son site, le charme particulier de sa population canadienne-française, que par le nombre de ses maisons d'éducation qui en font l'orgueil et l'ornement. Il est peu de sites dans l'Ouest qui, pendant la moisson, donnent une plus haute idée des ressources agricoles que Gravelbourg, et cette partie du sud de la province, où se trouvent également d'autres centres canadiens-français, tels que Coderre, Laflèche, Ferland, Ponteix et Meyronne.

Les Canadiens français forment à Gravelbourg un noyau compact, groupé d'une façon intelligente, et fortement attaché aux saines traditions de la langue et de la foi

catholique, et ils y fondent des œuvres durables, monuments religieux, maisons d'éducation, sociétés catholiques et franco-canadiennes. L'on y voit une forte classe d'hommes prêtres et laïques, médecins et avocats, financiers, hommes d'affaires, marchands, cultivateurs mettant au service de la race leurs talents respectifs et contribuant à accroître l'importance de Gravelbourg et du district du même nom — l'influence et le prestige des nôtres.

L'Église de Gravelbourg

L'église de Gravelbourg, placée sous le vocable de sainte Philomène, est un vaste bâtiment moderne, construit dans le style byzantin sur un plan en forme de croix latine, comme les églises gothiques. Cette église, commencée en 1918, et terminée en octobre 1919, répondait aux besoins actuels du culte, vu le nombre sans cesse grandissant des catholiques. Et les paroissiens, animés d'un esprit de foi et de légitime fierté, secondèrent l'initiative de M. le curé Maillard, qui voulait construire un temple digne de Gravelbourg, et de la population catholique. A l'intérieur comme à l'extérieur, tout vise à l'utile, au pratique et au moderne, tout a bon air, et porte le cachet du culte sacré et du sens chrétien.

En arrière du maître-autel, et de chaque côté du chœur, l'on peut admirer trois peintures : le Crucifiement, le Martyr de sainte Philomène, dues au talent artistique de M. le curé Maillard.

Le presbytère, situé tout près de l'église, est aussi un édifice spacieux et élégant.

M. l'abbé Chs Maillard, Vicaire forain et deuxième curé de Gravelbourg, est secondé dans l'exercice du ministère par M. l'abbé Laux, vicaire. En outre, les RR. PP. Oblats

de Marie Immaculée, du Collège Mathieu, prêtent leur concours à M. l'abbé Maillard, en toutes circonstances.

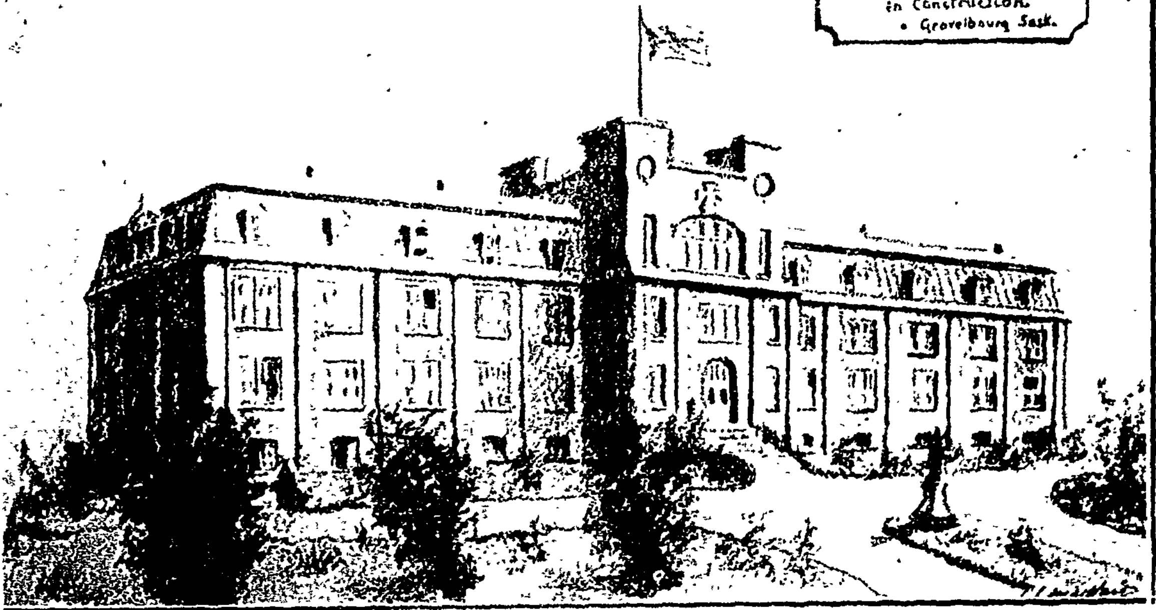
Le Collège Mathieu

Le Collège Mathieu est le seul collège classique français de la Saskatchewan. Ouvert le 12 décembre 1918, il a été fondé pour les Canadiens français de la province. Il émet des diplômes de cours classique et commercial. Dirigé par les RR. PP. Oblats de Marie Immaculée, dont la compétence en matière d'éducation de la jeunesse est incontestablement reconnue, ce collège offre d'excellentes garanties d'études sérieuses, de formation chrétienne et d'enseignement à base française, susceptible de former sur place une élite supérieure.

Ce Collège — l'œuvre par excellence de Mgr O.-E. Mathieu, archevêque de Régina, — est appelé à jouer un grand rôle dans l'Ouest et comble une lacune dans le domaine de l'éducation en Saskatchewan. Il rendra service aux Canadiens-français aux points de vue de la nationalité, du développement intellectuel et de la culture de leur langue maternelle.

Le Couvent de Gravelbourg

Le couvent est dirigé par les Religieuses de Jésus-Marie de Sillery, qui enseignent à Gravelbourg depuis 1915. C'est à la fois un externat et un internat pour les jeunes filles ; il fut construit en 1918 et sur les meilleurs modèles d'établissements modernes de ce genre. On y donne un cours complet de langue française, et comme supplément, il existe un Cercle du Parler Français. Le programme d'études de la province y est fidèlement suivi. Les arts sont cul-


COLLEGE MATHIEU
en Construction
Gravelbourg Sask.

tivés avec soin, la musique, le chant et la peinture. Le nombre des élèves, au cours de l'année scolaire de 1920-1921, a été de 275 élèves.

Le Jardin de l'Enfance

Le Jardin de l'Enfance — aile gauche du Collège Mathieu — dirigé par les Sœurs Oblates de Marie Immaculée, est un pensionnat pour les jeunes garçons de 5 à 12 ans. L'enseignement que l'on y donne est à base française et prépare aux cours commercial et classique.

* * *

Gravelbourg a de vastes ambitions que justifient son passé récent et les perspectives actuelles de son développement, de son territoire et du regain d'activité commerciale, agricole et éducationnelle qui se manifeste depuis quelques années. La plaine donne à ceux qui ont le courage, l'énergie et la patience de s'y fixer des récoltes suffisantes. Sans doute, la crise financière qui se fait sentir partout a quelque peu affecté l'Ouest, mais les affaires étant sur le point de se stabiliser, assure-t-on de part et d'autre, le district de Gravelbourg et la ville elle-même offrent des possibilités d'avenir très considérables.

Le district judiciaire.

Gravelbourg possède un palais de justice, où siège un juge pour l'audition des causes civiles et criminelles, et où se trouvent les bureaux du shérif, à la fois protonotaire de la Cour Supérieure et Greffier de la cour du Greffe.

M. Alphonse Gravel vient d'être nommé juge de ce district judiciaire.

Les professions sont largement représentées ; l'on compte dans la ville 7 avocats-notaires, dont MM. J.-B Crépeau, S.-M. Bonneau, Alphonse Gravel, Emile Gravel, Georges Hébert, Henry-J. Coutu, tous de langue française, Monsieur O'Neil MacMillen, de langue anglaise ; deux médecins chirurgiens, les docteurs Antoine Soucy et Maurice Gravel ; un médecin vétérinaire, le docteur A. Dufresne ; un dentiste de langue anglaise, le Dr S.-G. Goodman; deux pharmaciens, M. A. de Meslé, des pharmacies du Dr A. Soucy, et M. Eugène Cadieux, de la pharmacie du Dr M. Gravel.

Banques et magasins

Les banques et les magasins ont naturellement suivi la charrue. La Banque de Toronto, établie la première depuis 10 ans, a, comme Gérant, Monsieur M.-I. McGee qui compte de nombreux amis parmi les canadiens-français. La Union Bank of Canada suivit. Monsieur O.-G. Wood en est le gérant, et la Banque d'Hochelaga, grâce à l'activité de M. Paul Saint-Arnaud, gérant, occupe une place prépondérante parmi les trois excellentes institutions de même ordre.

Parmi les magasins à rayons, signalons ceux de MM. Oscar Rinfret, William St-Germain, le " Western Trade Store ", la Coopérative des Fermiers de Gravelbourg; puis le magasin de merceries de M. Ernest Cadieux, le magasin de tabac et journaux-revues de Monsieur N. Morin, de nombreux restaurants, un hôtel de premier ordre, propriété de MM. Ranger & Fils, dirigé par M. Edouard Deveaux, plusieurs garages, dont ceux de MM. J.-A. Forcier et Emery Deaust.

CENTRE AGRICOLE

Les fermiers de Gravelbourg et des districts environnants apportent leur grain aux huit élévateurs, où il est emmagasiné et expédié à Winnipeg, Port-Arthur et Fort-William. Le sol s'adapte particulièrement à la culture du blé et du lin, et le district possède dans ses limites de grandes superficies de terres facilement cultivables. Parmi les élévateurs, nous citons de mémoire l'Elévateur des Fermiers de Gravelbourg, Compagnie Limitée, pouvant contenir 65,000 minots de blé, qui est le plus grand et le plus haut élévateur de Gravelbourg, et dont Monsieur Ls-E. Martel, secrétaire-trésorier de la compagnie, est le gérant ; la Saskatchewan Western Elevator Co. Ltd., avec M. Alp. Dorais, gérant ; l'Alberta Pacific Elevator Co. Ltd., avec M. Emile Dorais, gérant. Quatre compagnies de bois fournissent le bois nécessaire pour la construction : l'Atlas Lumber, M. A.-D. Rochon, gérant ; l'Imperial Lumber, M. Roméo Lizée, gérant ; la Galvin Lumber, M. Stanislas Cardinal, gérant ; La Brazziel Lumber, MM. Brazziel, propriétaires-gérants.

Mentionnons le Bureau de Poste, le Théâtre des Variétés ; de plus, il y a un club de tennis, un club de Curling, une grande patinoire, un journal, le " Gravelbourg Standard ", hebdomadaire bilingue et service d'imprimerie, dirigés par Monsieur L.-S. Sihour ; deux ateliers de bijouterie, ceux de MM. Jos. L'Heureux et Gustave Fréchette ; les cercles de l'A. C. J. C., de l'A. C. F. C., la Société Saint-Jean-Baptiste, la Chambre de Commerce, la chorale de l'église de Sainte-Philomène, une église protestante avec ministre résident, une Cour des Chevaliers de Colomb.

L'Aqueduc

Jusqu'ici, l'approvisionnement de l'eau que l'on tirait de puits artésiens semblait comme un obstacle à l'accroissement de la population et au développement industriel, voire même à la construction d'un hôpital ; mais les travaux d'aqueduc se poursuivent activement et si les résultats anticipés sont obtenus, les citoyens seront alimentés sous peu d'eau hygiénique.

Le système d'éclairage électrique, établi en 1920, et le service du téléphone ne laissent rien à désirer et à envier des systèmes et services des grandes cités.

Pour terminer, nous dirons qu'à Gravelbourg, il y a de belles résidences privées et parmi les plus dignes de mention, celles de MM. J.-A. Forcier, Henry-J. Coutu, J.-B Crépeau, Emile Gravel, Amable Belisle, O.-G. Wood, Jos. Provencher, A. Clarke, Jeffrey Piché, Jos Lafrenière.

* * *

Ces quelques notes ne peuvent donner qu'une idée incomplète du mouvement religieux, éducationnel, commercial et agricole de Gravelbourg, mais elles suffiront peut-être à prouver que Gravelbourg marche dans la voie du progrès, et est appelé à jouer, dans la Saskatchewan et dans l'Ouest, le rôle de " Cité gardienne " des mœurs, des traditions et de l'idéal des Canadiens-français et catholiques.

Lucien Provencher E.E.D.

CHAPITRE V

Ponteix

Ponteix a été fondé en 1908 par M. l'abbé A. Royer. Venu dans l'Ouest avec l'intention de fonder une paroisse sous le vocable de Notre-Dame d'Auvergne, il se fixa d'abord à La Vieille (Gravelbourg) où quelques colons venaient de s'établir. C'est ainsi que nous l'avons vu hiverner avec eux en 1906-07 et partager leur pitance. Le projet initial, à La Vieille, avait été de fonder deux paroisses éloignées l'une de l'autre d'une dizaine de milles. Or il avait été entendu avec l'Archevêque de St-Boniface que M. l'abbé Royer serait le titulaire de l'une de ces deux paroisses. Mais comme le site de l'une d'elles avait été rapproché et qu'il ne reste plus entre les deux la distance convenable, M. l'abbé Royer résolut de chercher ailleurs. D'autre part, il désirait fonder, comme il le dit lui-même dans ses notes historiques, dans toute la rigueur du terme, c'est-à-dire, aller dans un lieu inhabité, s'y fixer, y attendre, y appeler des catholiques assez nombreux pour former une paroisse. Il reprit donc, en compagnie de quelques concitoyens, les explorations qu'il avait abordées en arrivant au pays.

Lui-même, dans un langage pittoresque et imagé, nous a laissé le récit de ses trois ou quatre mois passés à parcourir la prairie. L'on ne m'en voudra pas d'en citer quelques extraits.

" Personne n'habitait ces prairies immenses où l'on restait facilement quinze jours sans rencontrer âme qui vive, pas même un cowboy, bien qu'il y eût partout, avec les loups et les antilopes, des bandes nombreuses d'animaux. Pas d'indications ! de temps à autre dans l'herbe quelques soupçons de vieilles routes indiennes ; tous les six milles, un piquet de fer : il aurait fallu être bien chanceux pour tomber dessus. On se dirigeait au moyen de la boussole et d'une carte où les petits *creeks* étaient indiqués avec beaucoup d'erreurs que nous arrivions pourtant à rectifier.

" Le soir, on cherchait de l'eau, on dressait la tente, on allumait du feu avec des brindilles de bois qu'on avait emportées et du charbon de prairie : tout le monde le sait dans l'Ouest, ce qu'on appelle ainsi, je me dispenserai de l'expliquer, il suffira qu'on sache que c'est un produit de bêtes à cornes. Puis, tandis que l'un préparait le thé, l'autre cuisait le résultat de la chasse, quelques fois de la pêche.

" Alors c'était la veillée durant laquelle, si l'on avait oublié la chandelle, on en faisait avec les lacets de souliers qu'on enduisait de graisse.

" Venait ensuite le temps de se reposer. On étendait quelques couvertures sur le sol, heureux quand il n'était pas détrempé, on prenait ses chaussures pour oreiller, on se couvrait de ses capots et l'on dormait comme des bienheureux. Au matin, on se mettait en route avec le soleil et bientôt l'on ne sentait plus du tout les courbatures cueillies durant la nuit.

" Il nous arrivait, après 40 ou 50 milles, d'être bloqués par des feux de prairies, terribles à cette époque où l'herbe était haute, et de passer la nuit à tour de rôle en sentinelle hors de la tente, pour surveiller le feu et en cas de besoin déménager assez tôt.

" N'était-ce pas intéressant aussi, lorsqu'il fallait passer des journées sans boire (la vraie prohibition alors !) et lorsque, après une pareille journée, on brisait bêtement sur les roues, en la descendant de voiture, une bouteille de lait donnée par un aimable rancher et conservée précieusement pour le thé dans l'espoir de rencontrer de l'eau, qu'alors, ouvrant le bec il fallait se coucher le gosier sec, puis qu'au lever, nous cherchions nos chevaux et les trouvons, ô dérision, à un demi mille seulement, en train de se désaltérer, plus fins que nous, dans un beau lac d'eau claire et saluant notre arrivée d'un hennissement moqueur !

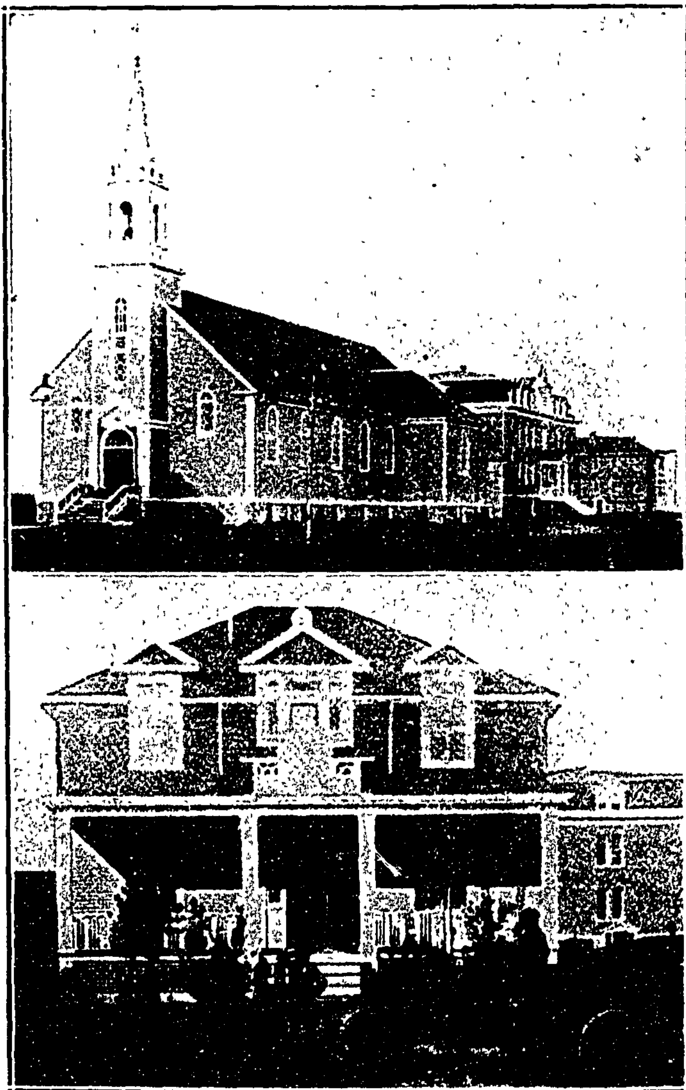
" A cela faut-il ajouter que si nous avons enduré la soif, nous avons aussi connu la faim ?"

Enfin, après bien des marches et des contremarches, M. Royer trouva l'endroit de ses rêves : une colline dominant un cours d'eau, un tracé de chemin de fer au centre de quatre beaux plateaux de terre excellente pour les céréales. Il ne lui restait plus qu'à y appeler des catholiques.

Il y planta donc sa tente, marqua quelques townships pour lui et ceux qui l'accompagnaient et partit pour la province de Québec d'où il passa en France, faire un appel qui devait bientôt être entendu.

Les premiers colons, qui s'établirent à Ponteix, furent des Français : MM. Brousse, Guièze, de Conésboue, Vaury, Boutière, Cavalerie, Carlier, Thomas Rouzault, LeBarzic, etc. Plusieurs Belges arrivèrent dans le même temps : MM. Hinque, Hilbert, Pieray, Vandoorme, etc. Nombre de Franco-canadiens s'amenèrent dans la suite : MM. Désautels, Langevin, Dudemaine, Doyer, Laferrière, Beaudry, etc., etc.

Bientôt un modeste village s'éleva sur la colline, une chapelle, qui n'avait rien de luxueux, remplaça la tente aux murs de toile, témoin des premiers offices religieux.



Eglise et presbytère de Ponteix

Après dix ans, on peut constater le progrès réalisé par la lecture de l'entrefilet suivant paru le 23 juin 1918 dans le *Daily News*, de Moose-Jaw.

" Ponteix, le plus joli village de la région, est situé à mi-chemin entre Assiniboia et Shaunavon sur la ligne Weyburn-Lethbridge du C. P. R.

" Durant la courte période de trois ans, écoulée depuis la vente du Townsite, Ponteix s'est transformé d'une section de prairie en un centre actif de riches et jolis bâtiments.

" Il n'y a probablement, dans l'Ouest, aucun autre village qui ait autant que Ponteix les apparences d'une prospère cité.

" Le territoire de Ponteix était connu précédemment comme le district de Notre-Dame d'Auvergne. Tout près du site actuel avait été ouvert en 1908 un bureau de poste rural, puis une église catholique avait été érigée pour la paroisse. A cette époque, la station la plus proche était Swift-Current, à 57 milles au nord-ouest.

" Dès lors, chaque année, des colons de plus en plus nombreux venaient se placer dans ce riche district de Notre-Dame d'Auvergne, et du bureau de poste à l'église se dressaient peu à peu des maisons de commerce.

" En 1914 le chemin de fer fut construit. On divisa en lots un nouveau site, de l'autre côté de la rivière, et on l'appela Ponteix, du nom de l'ancienne paroisse de France du Rév. Père A. Royer, curé de la paroisse de Notre-Dame d'Auvergne.

"Depuis lors, le village a fait des progrès surprenants. Les travaux commencèrent aussitôt les lots vendus. Le magnifique hôtel Windsor, qui coûta 74,000 dollars, fut terminé la même année. Les magasins de l'ancien village de Notre-Dame s'y transportèrent successivement. La construc-

tion de trottoirs en béton et d'une mairie, l'installation d'un champ de courses, de l'éclairage électrique et l'érection de splendides magasins, tout cela fut exécuté en quelque mois

" Grâce au dévouement qui caractérise les catholiques pour leur église et l'active direction du Rév. Père A. Royer, Ponteix possède la plus belle église du sud de la Saskatchewan. Cet édifice a été terminé en 1916 et représente une dépense totale de $30,000, il peut largement contenir 500 personnes assises. Mais à peine terminée depuis quelques mois, les fidèles y devenaient si nombreux que le Rév. Père Royer se voyait dans la nécessité de songer déjà à agrandir cette église du double.

" Tout près de l'église est érigé un couvent imposant, en briques, ayant coûté environ $37,000 Un grand nombre d'enfants y reçoivent une instruction soignée et pleine de tendresse Les bonnes Sœurs y forment pour l'avenir des hommes et des femmes de caractère.

" La troisième des plus vastes constructions de Ponteix est l'hôpital Cette construction a été entreprise sur la promesse de secours mensuels de la part des municipalités voisines, principalement de la municipalité rurale d'Auvergne Le bâtiment peut contenir une trentaine de patients Les plans en ont été dressés de façon qu'il puissent aisément être augmentés. Ce sont les Sœurs qui ont fait construire cet hôpital, qui sera un hôpital général, parce qu'elles voyaient le grand besoin qu'en avait la population rurale."

Dans le quartier des affaires on trouve, à part nombre de magasins bien approvisionnés, deux banques, deux pharmacies, cinq élévateurs, un moulin à farine, etc.

La population catholique s'élève à 1,200 âmes, dont 95 pour cent de langue française.

En septembre 1922, les citoyens de Ponteix ont eu la douleur de perdre leur vénérable curé, M. l'abbé Royer, décédé à l'âge de 64 ans. Monseigneur de Régina a nommé à sa place M. l'abbé Napoléon Poirier, lui même assisté de M. l'abbé L. Paulhus, en qualité de vicaire.

CHAPITRE VI

Laflèche et Meyronne

A l'occasion de la bénédiction solennelle de la nouvelle église de Laflèche, M. Eugène Bachelu a prononcé une allocution qui dit mieux que nous ne saurions le faire tout ce qui s'est accompli depuis l'arrivée des premiers colons. Nous lui laissons la parole :

" Il y a environ douze ans, un colon, ayant entendu parler de Laflèche, descendait du train à la station de Moose-Jaw, et, après un voyage de cinq jours, me rencontrait ici au village. Il me demanda où donc était Laflèche.

" — Mais, mon cher monsieur, lui répondis-je, vous y êtes rendu à Laflèche !

" — Oui, je sais, me dit-il, mais c'est au village que je voudrais aller.

" Alors, lui montrant une maison du doigt

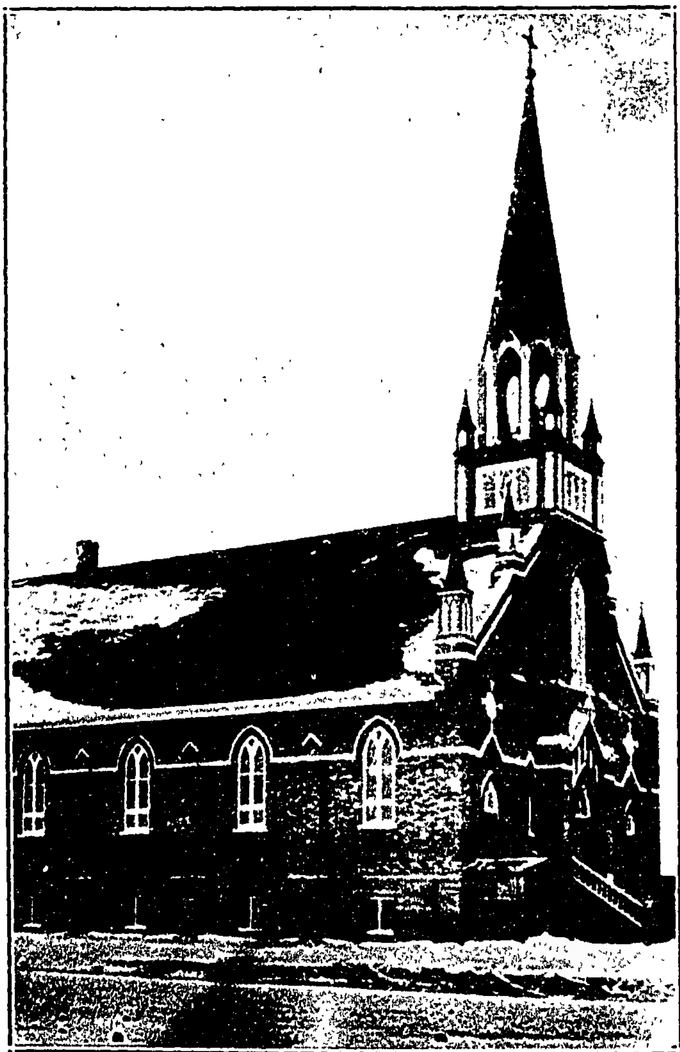
" — Voyez cette maison devant nous, c'est le " store " et le bureau de poste. Alors, se tournant vers moi, il s'écria :

" — C'est-il cela que vous appelez Laflèche ?

" Oui, tel était Laflèche il y a douze ans.

" Le dimanche

" Les colons nouvellement arrivés attaquaient résolument la prairie vierge pour la transformer en champs fertiles et les six jours de la semaine se passaient ainsi dans un travail assidu. Le dimanche, certes, presque tous s'absté-



Eglise de Laflèche

naient des œuvres serviles ; mais très peu s'occupaient des œuvres de religion ; les plus dévots disaient leur chapelet et une petite prière ; d'autres passaient leur temps à conter des histoires ; parfois un voisin, s'ennuyant un peu trop chez lui, venait trouver ses compagnons d'infortune, et la journée alors se terminait par une partie de chasse.

M. le curé Bois

Dans notre solitude, une voix se fit entendre, une voix qui nous tira tous de notre engourdissement. Nous accourûmes avec joie vers cette voix paternelle, qui imitait si bien celle du Bon Pasteur appelant ses brebis écartées du troupeau. Et là nous fîmes la connaissance de M. l'abbé Bois, curé de Meyronne. Quelle joie pour nous, lorsque nous eûmes la première messe ! Ce souvenir ne s'effacera jamais de nos cœurs. Nous fûmes encore plus joyeux lorsqu'il nous annonça qu'il viendrait parmi nous une fois par mois pour célébrer la grand'messe. Ce dimanche mensuel, nous le surnommâmes *le grand dimanche*.

Le soubassement

" Chaque fois que nous eûmes la messe, nous nous fîmes un devoir d'y assister ; mais hélas ! parfois la messe était célébrée dans une chambre suffisamment grande pour abriter M. le Curé, son servant de messe et les quelques dames qui y assistaient, tout le reste des fidèles devaient entendre la messe en plein air. Aussi de son cœur de père, M. le curé Bois nous démontra la nécessité d'une église. Une collection s'en suivit. En ce temps les paroissiens de Laflèche avaient bien le cœur aussi généreux qu'aujourd'hui, mais leurs goussets étaient vides. La collection ne

put donc guère rapporter que des notes, lesquelles eurent pour résultat le soubassement où nous sommes.

" M. le curé Dubois

" Grâce à ce soubassement, nous pûmes obtenir de vous, Monseigneur, un prêtre résident, un prêtre qui nous dirait la messe non seulement une fois par mois, mais tous les dimanches et jours de semaine.

" C'est alors que M. le curé Dubois vint parmi nous, et, c'est ici, dans ce soubassement, que nous fîmes sa connaissance et que, pendant de longues années, nous pratiquâmes les vertus d'humilité et de pénitence, dont M. le curé Dubois fut l'exemple ; car non seulement, il devait s'humilier à dire la messe dans une cave, mais il devait également s'humilier à résider dans un humble *shack*.

" Notre église

" De l'intérieur de ce petit *shack*, M. le Curé, tout dévoué à sa paroisse, fit de grands projets d'avenir. C'est alors qu'il fit venir nos bonnes religieuses, lesquelles font aujourd'hui la gloire de la paroisse et de nos enfants. Il prévit que ce soubassement serait bientôt trop petit pour bâtir sur ces fondations l'église nécessaire pour sa paroisse: il fit donc faire un plan d'église et de presbytère, et fit élire un comité de construction pour le faire mettre à exécution. Aujourd'hui, si nous avons eu le bonheur d'entendre la première messe dans notre véritable église, nous pouvons dire sans crainte de nous tromper, que c'est grâce à Dieu, à l'énergie de M. le Curé, et à la générosité des paroissiens ; mais surtout, grâce à votre appui, Monseigneur. Aussi les paroissiens de Laflèche, en ce jour,

viennent par leur présence, vous en témoigner leur reconnaissance

" Et dorénavant lorsque ce colon qui était venu, il y a douze ans, désirera revenir à Laflèche, il n'aura plus besoin de descendre à Moose-Jaw ; il pourra descendre directement à la station de Laflèche Et cette fois nous l'inviterons à tourner ses regards au sud, et nous lui dirons : " Regarde, vois ce joyau qui s'élance vers le ciel. Voilà ce que nous appelons Laflèche !

Pour compléter ces données, disons que la paroisse de Laflèche est située à douze milles au sud de Gravelbourg et à 50 milles à l'est de Ponteix sur la ligne Assiniboia-Shaunavon-Lethbridge

C'est de la province de Québec que sont venus les premiers colons: M. Jos. Morasse, de Portneuf, MM Lizée, Perreault, Brunelle, Cantin, Hardy, etc.

Jusqu'en 1913, Laflèche n'a guère progressé. L'arrivée du C. P. R. lui a donné l'essor que nous remarquons aujourd'hui. Les premiers missionnaires furent MM les abbés Bois et Magnan. M. l'abbé Dubois est arrivé en 1914. Il fut le premier curé résident. En 1916 a été construit un magnifique couvent qui abrite aujourd hui 200 enfants. Il est sous la direction des " Filles de la Croix, Soeurs de St-André ". Le presbytère a été construit en 1920 et l'église, en 1922 Elle a été bénite solennellement par Monseigneur Mathieu, le 28 novembre 1922.

Laflèche possède trois districts scolaires : les écoles sont fréquentées par des enfants, en grande majorité, canadiens-français.

La population catholique de la paroisse est de 800 âmes, dont les trois-quarts sont de langue française.

A mi-chemin entre Laflèche et Ponteix, sur la ligne Assiniboia-Shaunavon, se trouve la paroisse de Meyronne

dont M. l'abbé J. Bos fut le fondateur. Comme toutes celles qui l'ont précédée cette paroisse a eu des débuts très humbles, plutôt pénibles. Avec la venue du C. P. R., son avenir est devenu assuré. A leur arrivée, les citoyens devaient parcourir 60 milles pour atteindre la voie ferrée la plus prochaine. Il est regrettable que les Franco-canadiens, dans le temps, ne se soient point hâtés, de prendre les belles terres de cette région. Le flot de l'immigration européenne s'y déversa, et lorsque les Canadiens songèrent à s'y installer, ils durent, à part un certain nombre, acheter à prix d'argent ces terrains déjà pris et à moitié *cassés*.

Les premiers catholiques qui vinrent en cet endroit furent MM. Monette, Oeuvray, Verhelat, Jette, Soury-Lavergne, Fauchon, Brisebois, Milaire, Bouvier, etc.

M. l'abbé J. Bos arrivé en 1910, construisit une petite chapelle qui devint bientôt trop exiguë, par suite du nombre toujours croissant des catholiques. Il l'agrandit donc de moitié en 1917; malheureusement elle devint la proie des flammes quelques années plus tard. Un joli soubassement l'a remplacée en attendant que les ressources permettent la construction d'une église digne de cette paroisse d'avenir. La population est d'à peu près 500 âmes.

A côté de ces paroisses franco-canadiennes, dont nous avons tracé à grands traits l'esquisse historique, s'en trouvent un bon nombre d'autres qui mériteraient de fixer notre attention, mais l'exiguïté du cadre de ce travail nous force à nous arrêter. D'ailleurs la tâche que nous nous étions proposée est accomplie. Nous avons indiqué, en autant qu'il se pouvait faire, l'humilité et les difficultés des débuts; nous avons montré suffisamment le prompt développement et l'étonnante transformation qui se sont produits au sein de ces florissantes paroisses.



APPENDICE

LES FETES DU CINQUANTENAIRE

I. — La préparation

Trois faits ont préparé le cinquantenaire : l'érection d'un monument au Sacré-Cœur, la publication de l'histoire paroissiale et les travaux exécutés à l'intérieur et à l'extérieur de l'église.

Nous avons noté déjà la beauté du geste des paroissiens élevant un monument souvenir, destiné à consacrer le cinquantenaire de la fondation de leur paroisse. Inutile d'y revenir.

La publication de l'histoire de la paroisse, voire même de la région, avait été mise de l'avant depuis nombre d'années. Sur la demande de M. le curé Lemieux, les premiers colons arrivés au pays, MM. Légaré, Désautels, Lapointe avaient écrit des mémoires intéressants. M. le Dr A. Godin et M. Arel avaient recueilli de leur côté des notes appréciables. Des recherches supplémentaires toutefois s'imposaient. Le cinquantenaire paraissait une excellente occasion d'exploiter ces richesses documentaires, d'arracher à l'oubli les faits merveilleux accomplis depuis cinquante années.

Les travaux exécutés à l'église et au terrain avoisinant ont ajouté à la beauté du site ; les nombreux visiteurs qui ont assisté aux fêtes du cinquantenaire ont été émerveillés de l'aspect propret et distingué de la place de l'église et du village, de l'air de fête qui dominait partout.

Ce fut le 25 avril 1920 que se réunissaient les fidèles de la paroisse pour délibérer sur l'opportunité de célébrer le cinquantenaire. L'assemblée se tint à la salle St-Jean-Baptiste. A l'unanimité, M. Elias Dionne fut élu président et J. Adélard Ducharme, secrétaire. Un comité, ayant tout pouvoir pour organiser ces fêtes, fut choisi sur l'heure. En voici les membres : M. l'abbé A. Lemieux, curé, P. Lapointe, N. Parks, O. Hallé, J. Beaulne, Dr. A. Godin, T. Bonneau, P. Mondor, Geo. Martin et C. Rondeau, ptre.

Le 2 mai suivant, les membres de ce comité se réunissaient au presbytère. Fut choisi président : le Dr A. Godin. MM. E. Dionne et J. Beaulne furent élus vice-présidents et M. l'abbé C. Rondeau et P. Lapointe secrétaires-conjoints.

Les deux questions traitées à cette assemblée furent la date de la célébration et l'opportunité de publier l'histoire de la paroisse. C'est en novembre 1870 que le Rév. Père Lestanc, O.M.I., et ses 10 familles étaient arrivés à la Montagne de Bois. Les fêtes anniversaires auraient dû avoir lieu à l'automne. Mais comme cette saison ne se prêtait pas à de semblables manifestations, il fut décidé de les renvoyer au printemps de 1921.

Le projet de publier l'histoire régionale fut aussi approuvé de tous; la tâche fut confiée à un prêtre qui demeurait depuis plusieurs années dans la région, l'abbé Rondeau, curé de St-Victor.

Au début de 1921, la perspective d'assister à des fêtes grandioses mit une belle ardeur au cœur de tous, et le comité, nommé l'année précédente, se réunit afin de se remettre à l'œuvre. Par malheur, il avait perdu son président : M. le Dr Godin partit en Europe pour parfaire des études médicales. A l'unanimité M. l'abbé R. Girouard, vicaire, fut porté à la présidence. Le travail se continua tout le printemps, jusqu'au mois de juin avancé, et les fêtes avaient été même annoncées pour le milieu de juillet, lorsque la maladie subite de M. le curé Lemieux fit ajourner le projet. Par suite du départ de M. l'abbé R. Girouard, condamné à l'inaction par maladie, et par suite de la lente convalescence de M. Lemieux, le projet ne devait être repris qu'en 1922, cette fois pour être conduit à un heureux résultat.

Le 30 avril 1922, les paroissiens se réunissent de nouveau pour remplacer les membres du comité disparus ou démissionnaires et voici quelle fut la composition du nouveau comité :

Président honoraire : Mgr O. E. Mathieu.

Président actif : Dr A. Godin.

Vice-président honoraire : A. Lemieux, curé.

Vice-président et trésorier : L.-E. Duchaîne, vicaire.

Secrétaire : Ed. de Laforest.

Membres : MM. P. Lapointe, Geo. Martin, E. Dionne, R. Granger, A. Parks, J. Beaulne, P. Mondor, F. Rodrigue, A. Balthazar.

Ce comité central avait en outre le droit de s'adjoindre des sous-comités pour la préparation immédiate des fêtes. Il ne manqua pas de le faire.

COMITÉ DE CORRESPONDANCE: M. l'abbé L. S. Duchaine, MM. A. Bazaire, Ed. de Laforest, Dr A. Godin, Mmes J. Duperreault et A. Balthazar, Mlle L. Descoteaux.

LE COMITÉ DE PRÉPARATION DU BANQUET: M. Jos. Beaulne, président; M. Ernest Desrosiers, vice-président; M. Noé ..., M. A. Balthazar, M. P. Lapointe, M. E. Sylvestre, M. O. Gaudet. Sous-comité spécial des dames du Banquet: Mme Jos. Beaulne présidente; Mme J.-F. Lacoursière vice-présidente; Mme Jos. Beausoleil 2ème vice-présidente; Mme Jos. Duperreault, secrétaire; Mlle Alice Lacoursière, secrétaire-conjointe; Mme P. Lapointe, trésorière.

LE COMITÉ DE RÉCEPTION: M. le Dr H. Lavallée, président; M. N. Pelletier, vice-président; M. P. Martin, M. Ph. Mondor, M. S. Beaucher, M. Oct. Hallé, M. J. F. Bellefleur.

LE COMITÉ DE DÉCORATION: M. J. F. Bellefleur, président; M. Jean Bruneau, M. W. Winslow, M. A. Piette.

Spécialement pour décoration des terrains de l'église: M. Ls Lemieux, M. A. Roy, M. A. Sylvestre.

LE COMITÉ DU CHANT ET DE LA MUSIQUE: Directeur Dr Art. Godin. Maître de chapelle, M. H. Jutras. Membres: J. Beaulne, D. Boucher, J. F. Bellefleur, Pierre Campagne, Jos. Duperreault, Art. Lavallée, Osias Bruneau, Mme F. Kreish, Mme A. Balthazar, Mme A. Jutras, Mlle Irène Beaulne. Organistes: Mlle Alice Lacoursière et Mme F. X. Bellefleur.

Dès leur nomination, ces sous-comités se mirent à l'œuvre dans leur sphère respective.

Le comité de correspondance fit paraître à l'approche des fêtes plusieurs articles qui ont été fort remarqués. *Le Patriote de l'Ouest* et divers journaux de la Province de Québec ont publié d'abord deux articles sous la signature de Madame J. Duperreault. Tout le monde sait que Madame Duperreault est un délicat talent littéraire de Willow Bunch. Elle a collaboré longtemps au *Patriote* et à d'autres journaux. Un volume intitulé *Esquisses canadiennes* est actuellement en préparation.

Son premier article, sur le cinquantenaire de Willow Bunch, était intitulé *Aperçu du programme*. Lisons plutôt:

« Les fêtes commémoratives, qui auront lieu à Willow Bunch, les 12 et 13 juillet prochain, promettent d'être magnifiques.

« Les préparatifs se poursuivent avec une grande activité. Tous sont à l'œuvre. Les divers comités rivalisent de zèle, chacun poursuit son but et s'ingénie à faire le plus de travail possible.



Dr A. Godin, l'âme des fêtes du cinquantenaire de Willow-Bunch.

La générosité, l'enthousiasme, la bonne entente sont admirables et vraiment à la hauteur d'une telle œuvre. La population tout entière est mobilisée pour faire de ce mémorable anniversaire un événement qui fasse époque dans les annales de notre histoire.

Le programme élaboré est un chef d'œuvre. Il révèle bien la compétence de nos dévoués organisateurs. Les messes harmonisées, la fanfare, la partie musicale et oratoire des soirées, la bénédiction du superbe monument, la parade, l'agencement des décorations, le menu du banquet, qui comporte autant de jouissances pour l'esprit que pour le palais, le confort des invités, les amusements champêtres, l'illumination, etc., etc., tout a été prévu, étudié. Chaque point, chaque détail a été choisi, pesé, discuté, et résolu après mûre réflexion. Rien n'est laissé au hasard. Aussi est-on en droit d'espérer des merveilles dont jouiront nos nombreux visiteurs.

" Le superbe monument du Sacré-Cœur, don de nos généreux concitoyens, érigé pour commémorer ce cinquantième anniversaire, et protéger toujours plus le pays, nous bénit tout particulièrement cette année. La récolte semble devoir dépasser même celle de 1915 ! Aussi ces fêtes entreprises courageusement à l'heure où la récolte était encore incertaine, se poursuivent-elles avec un entrain toujours croissant.

" Une foule considérable s'apprête à renforcir nos rangs. Déjà, de tous côtés, du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, nous arrive l'assurance que plusieurs se feront fête d'être des nôtres ces jours-là.

" Ceux qui désirent connaître notre belle région ne sauraient choisir une meilleure époque. Ils jugeront par eux-mêmes de la beauté et de la fécondité de notre sol, du bon esprit qui anime notre population, si catholique et si française.

"C'est à bras bien grands ouverts que nous recevrons tous nos compatriotes. Plus nous serons nombreux, plus nous affirmerons avec force que, dans l'Ouest comme dans l'Est, le Canadien français est chez lui. Ce sera la grande leçon qui se dégagera comme d'elle-même de ce glorieux anniversaire. Quand il y a un demi siècle qu'on habite une contrée, on doit avoir droit d'être considéré comme chez soi, quoi qu'en pensent les importés de ces dernières années.

" Oui, venons en foule prendre part à ces splendides manifestations de patriotisme. Willow-Bunch est une des plus vieilles paroisses de l'Ouest. Elle est restée profondément attachée d'esprit et de cœur à la Province-Mère et peut redire fièrement la noble devise : *Je me souviens.*

Mme Jos. DUPERREAULT,
Pour le Comité de publicité."

Son second article était intitulé : *En route pour Willow-Bunch*

“ Verwood ! Trois heures. Le train siffle et s'arrête. Quoi ? une ville en miniature !

“ Là où, il y a une dizaine d'années à peine, M. J.-Ls Legaré, d'inoubliable mémoire, avait encore son ranch, trois stations de chemins de fer se dessinent sur l'horizon : Verwood, Landscape, Vice-Roy, entourées d'un nombre respectable de maisons d'affaires : élévateurs, banques, cours à bois, magasins, hôtels, garages, boutiques de toutes sortes, qui en font des centres d'importance, pleins d'activité.

“ Que voulez-vous, les établissements poussent vite chez nous et on ne songe à s'en étonner quand on voit, aux alentours, se dérouler l'immensité des terres cultivables, si productives.

“ Oui, vraiment, toute l'étendue de l'ancien ranch, autrefois belle aussi, mais d'une sauvage et solitaire grandeur, où seuls rôdaient quelques cow-boys gardant leurs gras troupeaux, aujourd'hui s'est transformée en un magnifique champ de blé où se balance la moisson jaune, prometteuse de tant de richesse dorée, qui occupe des milliers et des milliers de bras à l'automne.

“ Verwood ! Le train déverse ses flots de voyageurs à l'air réjoui. Des gens empressés les accueillent. Les autos grondent, se rangent en ligne et en route pour Willow Bunch. Une longue procession défile dans la descente. Voici le pont. Déjà, on coudoie les rives sinueuses du lac : d'un côté, les flots bleus où s'ébattent à l'envi canards, mouettes et sarcelles ; de l'autre, de jolis bois s'échelonnent, pleins de murmures et de fraîcheur.

“ Quelle promenade idéale, par une claire après-midi de juillet, que ces douze milles qui relient Verwood à Willow-Bunch, où les beautés pittoresques se succèdent, aussi attrayantes qu'imprévues.

“ Le lac est loin. De nouveau, les terres s'allongent, alternant en labours d'été et champs en culture, où s'annonce une superbe récolte.

“ Le Bas-fond. Oh ! le beau coup d'œil que ce blanc village canadien-français, vieux de 50 ans, auréolé de tant de souvenirs historiques, si fièrement groupé autour de son haut clocher !

“ Dans les rues verdoyantes et fleuries où les drapeaux tricolores claquent à la brise, sous les arcs de triomphe aux multiples inscriptions, le long défilé s'avance aux accents joyeux de la foule qui l'acclame, aux sons hardis et vibrants des fanfares.

“ En cette fête du cinquantenaire, la joie s'irradie sur toutes les figures, pénètre toutes les âmes, habite tous les cœurs.

“ A nos nombreux et distingués visiteurs, bienvenue !

Mme J. DUPERREAULT

21 juin 1922 — Pour le Comité de propagande ”

"Un passant", en visite à Willow Bunch quelques jours avant la tenue des fêtes, a eu l'amabilité d'écrire ses impressions et de les transmettre au *Patriote de l'Ouest*. Nous les reproduisons.

"Oh ! que c'est beau et bon l'entente ! Quels doux fruits, riches en saveurs délicates et en précieux résultats rapporte cette plante rare, introuvable en certains coins où elle ne saurait croître faute de soins attentifs et de sol approprié !

"Elle demande en effet, un terrain [illegible] et nombre de qualités qu'on trouve à foison où on la cultive avec amour : un entrain de solidarité, de dévouement, d'abnégation, de courage, d'esprit surnaturel, etc., etc. Autrefois on résumait d'un mot cet ensemble de vertus : la Charité. On assure que certains personnages très humbles ou très haut placés ont fait des merveilles avec ça !

"Peut-être serait-il à propos de remettre à la mode cette vertu là où elle est passée d'usage. Pourquoi pas ? Des choses désuètes redeviennent souvent populaires et font fureur pour un temps. D'ailleurs il y aurait peut-être agrément et profit à l'essai ! Le problème vaut d'être étudié.

"De passage ici, je prolonge ma promenade au-delà des limites d'abord déterminées pour jouir plus longtemps d'un spectacle consolant et rare : une paroisse parfaitement unie, celle de Willow Bunch, travaillant de concert, avec un ensemble digne des plus grands éloges, à préparer les fêtes d'un Cinquantenaire qui fera le triomphe éclatant de la bonne entente.

"Chacun y va de sa part suivant son caractère, ses aptitudes, son tempérament : celui-ci avec calme et méthode, celui-là avec entrain et bonne humeur, l'un avec une ténacité à toute épreuve, l'autre avec une fiévreuse activité qui stimule tous enfin, et chacun à sa manière font du bon et beau travail. Honneur à Willow Bunch.

"Étant quelque peu psychologue, cette analyse de la mentalité d'une belle paroisse française de l'Ouest m'a captivé et me retient. Je l'avoue en toute franchise, je [illegible] charmé !"

"UN PASSANT"

Au moment où s'ouvraient les fêtes, le *Patriote de l'Ouest*, sous la signature de son assistant directeur, a publié un Premier Prince Albert que nous sommes heureux de reproduire.

LA PAROISSE CANADIENNE DE L'OUEST

A PROPOS DU CINQUANTENAIRE DE WILLOW BUNCH

"Aujourd'hui s'ouvrent à Willow Bunch les belles fêtes du cinquantenaire de cette paroisse, qui vont consacrer un souvenir historique intéressant, non seulement pour la région, mais pour le diocèse de Régina et la Saskatchewan tout entière. C'est, en effet, le premier événement du genre auquel il nous est donné d'assister dans notre jeune province.

"A l'automne de 1870, quarante à cinquante familles quittaient Saint-François-Xavier et Saint-Joseph de Pembina, Man., à la recherche d'un lieu propice à leur établissement. Elles désiraient se rapprocher du buffalo et en même temps s'éloigner du théâtre des troubles de la rivière Rouge. Après de longues marches à travers la prairie, elles décidèrent de planter leur tente dans un endroit qu'elles appelèrent la Coulée Chapelle et qui n'est autre aujourd'hui que Willow Bunch. Le R. P. Lestanc, O.M.I. — un nom bien connu dans l'histoire de l'évangélisation de l'Ouest — alors supérieur de la mission Qu'Appelle, faisait partie de l'expédition. On construisit une petite chapelle et bientôt les maisonnettes s'échelonnèrent sur les penchants des collines. Alors commença pour les habitants de la nouvelle colonie la vie qu'ils avaient menée sur les bords de la rivière Rouge et qui répondait pleinement aux goûts des métis de l'époque. En été, c'étaient les courses à travers les vastes plaines et la chasse au buffalo avec ses passionnantes péripéties; en hiver, c'étaient les joies paisibles du foyer et les longues causeries en compagnie des camarades et du missionnaire.

"Le Père Lestanc demeura quatre années à la Coulée Chapelle. Plus tard il se plaisait à dire que ces années comptaient parmi les plus belles de sa vie. "Je peux le dire sans crainte, écrivait-il, ma paroisse ambulante était la meilleure paroisse de l'Amérique. Le matin, j'avais une grande assistance à la messe tous les jours; dans la journée, je faisais le catéchisme et l'école des enfants, et le soir tous ceux qui pouvaient venir se rendaient à la prière."

"Cette même année de 1870 vit s'établir au même endroit le premier Franco-Canadien du sud de la Saskatchewan, Jean-Louis Légaré, un personnage presque légendaire dans le pays et dont la mémoire est assurée de vivre aussi longtemps que se maintiendra chez les nôtres le sentiment de la reconnaissance.

Mais tout ceci date de loin et Willow-Bunch a subi depuis une transformation complète. Les sauvages et les métis se sont dispersés pour faire place à de vrais colons qui ont su en faire rapidement l'une de nos plus belles régions agricoles. Les progrès spirituels ont marché de pair avec les progrès matériels. Non seulement la mission nomade d'il y a cinquante ans est devenue aujourd'hui l'une des plus florissantes paroisses du diocèse de Regina, mais elle a eu la rare bonne fortune de voir s'édifier et se développer rapidement, sur son territoire original, trois paroisses filles qui s'appellent : Assiniboia, Saint-Victor et Verwood.

"Une histoire si pittoresque et si consolante pour l'avenir de notre race dans l'Ouest méritait à coup sûr d'être écrite. M. l'abbé C. Rondeau, ancien curé de Saint-Victor, actuellement du Séminaire des Missions étrangères de Montréal, s'est chargé de ce soin ; son ouvrage paraîtra à l'automne et il est attendu avec impatience dans tous les milieux.

"L'exemple de l'historien de Willow-Bunch devrait encourager la publication d'autres monographies du même genre. Il faut se hâter de recueillir les faits et les coutumes d'une époque dont les témoins oculaires se font de plus en plus rares parmi nous, et il est très opportun de les mettre sous les yeux de la nouvelle génération pour les utiles leçons qu'ils renferment.

"L'histoire de Willow-Bunch et de tous nos centres franco-canadiens de la Saskatchewan est la démonstration vivante que notre principale force de résistance à l'assimilation et d'expansion dans le domaine religieux et national est incontestablement l'organisation paroissiale. Ceci n'est pas une nouveauté, c'est simplement la répétition dans l'Ouest de ce qui s'est passé dans la province de Québec, dans l'Acadie, dans l'Ontario et jusque dans la Nouvelle-Angleterre. Partout où les Canadiens se sont trouvés solidement groupés autour de leurs églises et de leurs curés, ils ont résisté victorieusement à tous les assauts, à tous les dangers qui menaçaient leur langue et leur nationalité. Ce " miracle " peut et doit se renouveler d'une façon permanente, si nous restons fidèles à la tradition et si nous savons utiliser cette force incomparable.

"Un évêque français patriote et observateur, Mgr Landrieux, qui a visité notre pays l'année dernière comme membre de la mission Fayolle, a été frappé des services incalculables qu'a retiré le peuple canadien de sa forte organisation paroissiale. De retour dans son diocèse, il n'a pas hésité à prendre pour sujet de son mandement de carême la paroisse canadienne. Ce qu'un évêque de France, et non des moindres, a le plus admiré dans notre province de Québec, au point de le proposer comme

modèle aux catholiques de son pays, nous devons savoir l'apprécier nous-mêmes et en tirer tout le parti possible.

" Les difficultés que nous avons à surmonter ici sont suffisamment sérieuses pour que nous ne songions pas à les traiter à la légère. Cependant elles ne sont pas pires que celles dont nos ancêtres ont réussi à triompher en s'appuyant sur une solide organisation paroissiale. L'histoire se répète continuellement. Tous ceux, laïcs comme prêtres, qui sont en mesure de donner une opinion raisonnée sur le problème de la survivance catholique et française dans l'Ouest, tombent d'accord pour dire que notre unique espoir repose tout entier sur notre organisation paroissiale et diocésaine.

" Voilà pourquoi des fêtes comme celles de Willow-Bunch, qui mettent en relief les bienfaits de la paroisse et les beaux résultats que peuvent obtenir la persévérance et l'esprit de suite dans la formation d'un groupe de paroisses, renferment une leçon salutaire bien propre à orienter les efforts et à encourager les bonnes volontés.

DONATIEN FRÉMONT.

II — LA CÉLÉBRATION

Nous venons de voir le comité de publicité à l'œuvre ; les autres comités, durant le même temps, n'étaient pas restés inactifs. Les comités du banquet, du pique-nique et de réception avaient réglé minutieusement tous les détails de leur organisation ; le comité du chant, sous la direction du Dr Godin, avait préparé deux messes en musique et des chants appropriés pour la soirée patriotique. La décoration des rues, grâce au bon goût et au dévouement des comités de décoration, était d'un effet saisissant. Les drapeaux papal, tricolore et Carillon-Sacré-Cœur mariaient leurs couleurs. Deux larges banderoles s'offraient aux regards avec l'inscription bien française " Bienvenue ". Le village avait pris un air de fête incomparable. Aussi est-ce avec des transports de joie bien sincère que le correspondant du *Patriote de l'Ouest* s'écriait, au lendemain des fêtes :

" Nous venons de vivre dans une atmosphère d'allégresse indicible, des jours d'une inoubliable splendeur. Par un temps idéal, notre

CINQUANTENAIRE a déployé ses couleurs françaises, ses belles et touchantes manifestations catholiques et canadiennes.

Notre bien-aimé Archevêque a bien voulu rehausser de sa présence l'éclat de ces fêtes. A maintes reprises, et avec un plaisir toujours nouveau, nous avons entendu sa parole suave et savante et si simple, d'une si haute portée, d'une douceur si évangélique.

D'autres éminents personnages ont aussi apporté l'appoint de leur éloquence et de leur activité. Notre vaillant *Patriote*, l'A. C. F. C., plusieurs paroisses de la province, étaient dignement représentés.

C'est dans l'église paroissiale, au pied du monument du Sacré-Cœur, et dans la salle St-Jean-Baptiste que se sont élevées les voix vibrantes de foi sincère et d'ardent patriotisme qui ont si profondément impressionné tous les cœurs et mouillé bien des yeux.

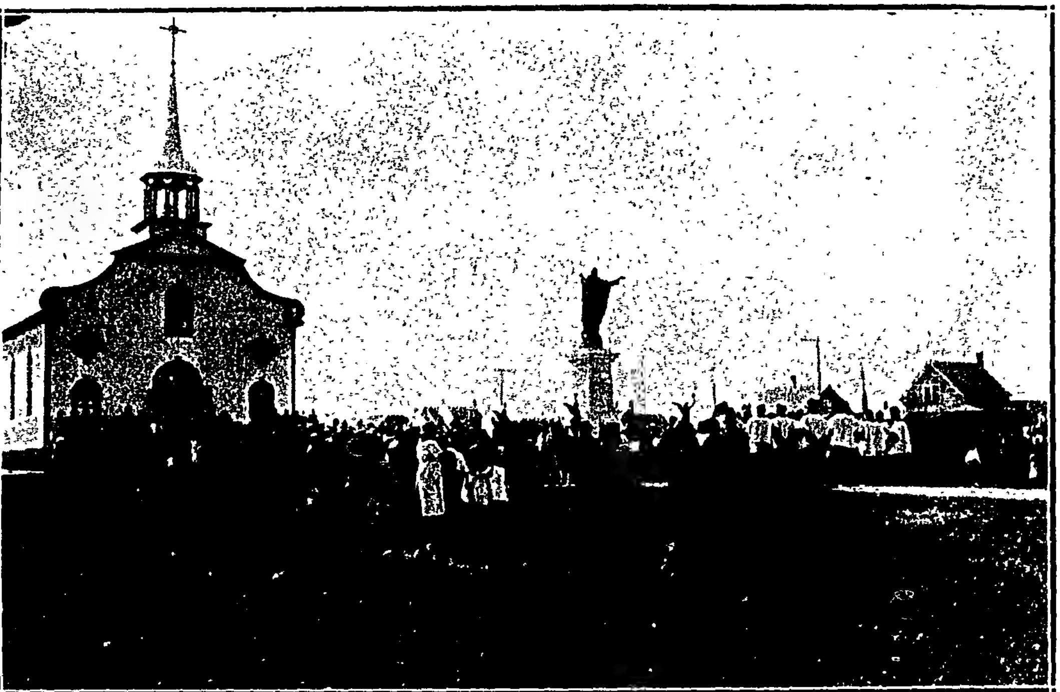
Visiteurs et paroissiens, tous sont unanimes à proclamer que notre fête paroissiale fut un succès dépassant les prévisions les plus optimistes. Les imposantes cérémonies religieuses, les brillantes envolées oratoires, les accords harmonieux de nos musiciens et chanteurs, les magnificences du banquet, tout fut admirable.

Le premier jour

Dès le matin du premier jour, les automobiles et les voitures arrivent de partout. Dans les rues l'animation est déjà intense. Tout ce monde se rend à la messe de huit heures, où les membres de la société Saint-Jean-Baptiste doivent faire la communion générale. Cette messe est célébrée par S. G. Mgr O.-E. Mathieu. Plus de 500 communions y furent distribuées.

A 10 h. 30, grand'messe solennelle célébrée par M. l'abbé J.-A. Morissette, curé de St-Victor, paroisse fille de Willow-Bunch. Assistaient comme diacre, le R. P. X. Massé, O.M.I., et comme sous-diacre M. l'abbé Lussier, tous deux professeurs au Collège Mathieu de Gravelbourg. L'on remarquait au chœur, S. G. Mgr Mathieu, assisté de M. l'abbé H. F. Kugener, curé de Radville et du Rév. Père E.-X. Cruvilliers, supérieur des RR. PP. de Weyburn. Les prêtres présents étaient : MM. les abbés A. M. Ferland, Chs. Poirier, Ls. Nadeau, J.-O. Faucher, J.-A. Morissette, J. Bois, Alb. Gravel, J.-E. Miller ; les RR. PP. M.-A. Granger, J. P. A. Poulet, O.M.I.

L'église était à peine assez grande pour contenir l'assistance. Le Rév. Père J. P. A. Poulet, O.M.I., qui venait de passer la nuit en automobile pour être présent à nos fêtes, fit un magnifique sermon. Le chœur de



Bénédiction du monument du Sacré-Cœur

chant, sous la direction du Dr A. Godin, se surpassa lui-même. A noter spécialement l'*Ave Maria* de Millard, superbement exécuté par M. Pierre Campagne. Mlle A. Lacoursière touchait l'orgue.

Le pique-nique.

A midi, un dîner champêtre réunissait sur le terrain du pique-nique, à un mille de la ville, une foule considérable de paroissiens de Willow-Bunch et de visiteurs venus des quatre coins de la province.

La plus franche gaieté ne cessa de régner, et les allées et venues des automobiles superbement décorées donnaient un cachet tout spécial à ces réjouissances.

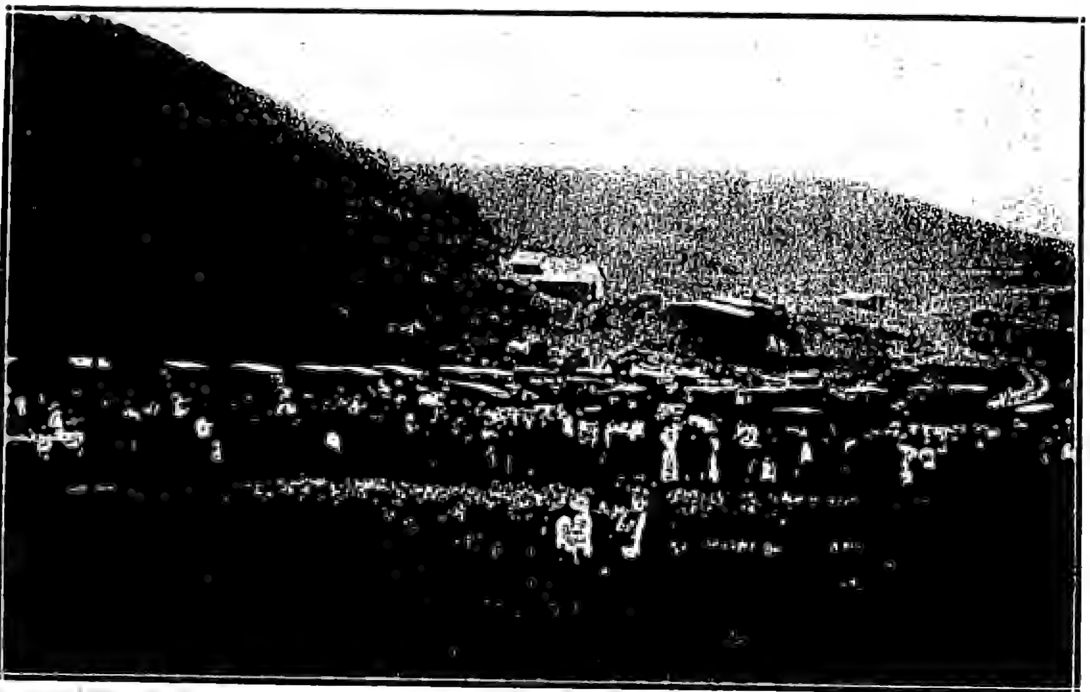
Les jeux et concours commencèrent à deux heures. Toute la soirée la foule se maintint compacte, se pressant et se bousculant pour mieux voir. Courses de garçons, courses de fillettes, courses à trois jambes, aux œufs, aux patates, courses des hommes lourds, sauts en hauteur, lancement du marteau, arrêt du cochon graissé, engloutissement de tartes, concours de brouettes, concours d'enfilage d'aiguille, concours à enfoncer des clous, mât de cocagne, etc., etc., se continuèrent toute la soirée, au milieu des rires et des encouragements de la foule. Le comité peut être fier du résultat du pique-nique. Ce fut une très agréable après-midi rendue plus agréable encore par la présence de Mgr l'Archevêque de Régina qui s'était rendu lui-même sur le terrain et adressait à tous un bon mot sorti du cœur, s'entretenait familièrement avec nos bons paroissiens, qui tous le vénèrent comme un père.

La soirée patriotique

Le soir à huit heures, il y avait rendez-vous pour une soirée patriotique, à la salle construite spécialement pour la circonstance, salle qui pouvait facilement contenir 800 personnes. Cette soirée était sous la présidence de M. L. Sylvestre, président de la société Saint-Jean-Baptiste. Plus de 500 personnes s'y trouvaient réunies. Nous eûmes d'abord le plaisir d'entendre Mme F. Kreish, qui nous chanta " Autrefois " d'une façon délicieuse. Elle était accompagnée par Mme F.-X. Bellefleur, dont l'éloge comme musicienne n'est plus à faire.

Discours de Mgr Mathieu

S. G. Mgr Mathieu nous adressa ensuite la parole. C'est un plaisir toujours nouveau que d'entendre notre archevêque. Dans un langage simple et familier, il semble un père s'adressant à ses enfants et leur



PIQUE-NIQUE (près de l'entrée d'une mine de charbon)

donnant des conseils dictés par une sage expérience et une connaissance approfondie des choses et des hommes. Il remue les cœurs et inspire le désir irrésistible de suivre ses avis. Nous regrettons de n'avoir pas pu sténographier ce discours si au point et de ne pouvoir en donner qu'un pâle aperçu.

Après des éloges aux organisateurs des fêtes et au curé de la paroisse, le Rév. P.-A. Lemieux, à qui Willow-Bunch doit tant, Monseigneur dit comme il est heureux de voir cette assistance si nombreuse se grouper autour de la croix du Christ, et parlant toujours cette langue qui est si intimement unie à la religion. Il dit que les conditions dans lesquelles nous nous trouvons ne sont pas les mêmes que dans la province de Québec ou en France, et qu'il en découle pour nous d'autres procédés à suivre. Nous devons vivre en harmonie avec nos voisins, les traiter avec charité, et, par notre exemple, leur faire aimer cette race à laquelle nous appartenons. Nous devons défendre nos droits, mais avec tact, avec modération et courtoisie et ne pas demander des choses impossibles à accorder. Le but principal pour l'instant, c'est de préparer la génération qui vient et qui sera la race de demain. Il faut la faire instruire. L'enfant peut dilapider l'héritage qu'on lui laisse, il ne peut dilapider l'instruction qu'on lui aura donnée. L'Église a besoin de prêtres; la race a besoin de chefs. C'est aux parents à faire les sacrifices nécessaires pour les leur fournir.

C'est le plus bel acte de patriotisme et de foi, acte d'autant plus facile que le Collège de Gravelbourg est là tout près avec ses dévoués professeurs.

Discours de M. l'abbé Morissette

Après que les applaudissements eurent cessé, nous eûmes le plaisir d'entendre M. l'abbé J.-A. Morisette, curé de Saint-Victor. Durant une demi-heure M. l'abbé Morissette nous tint sous le charme de sa parole persuasive. Il célébra la gloire des ancêtres qui soutinrent des luttes si dures pour nous conserver le droit de parler français. Il rendit hommage a à la France, ce flambeau de la civilisation, d'où sont partis les Jacques Cartier, les Champlain, et toute cette poignée de héros qui donnèrent naissance à la Nouvelle-France. Il se demande si nous avons bien conservé toutes les qualités de la race, et il croit apercevoir dans notre bagage national un gros défaut qu'il voudrait bien extirper : la jalousie. Loin de nous aider les uns les autres, il semble que nous prenions plaisir à écraser ceux d'entre nous qui par leur intelligence et leur compétence tentent de monter au bout de l'échelle sociale. Nous faisons ainsi un dommage

énorme à la race qui a besoin de ces hommes pour maintenir son prestige Au lieu de nous jalouser, aidons-nous donc ! Faisons affaire de préférance avec nos compatriotes. Ayons plus de solidarite de race, même dans les affaires, c'est l'un de nos premiers devoirs nationaux.

Discours du Dr Mathieu

Le président nous présente ensuite le Dr A. Mathieu de Régina, bien connu à Willow-Bunch où il est déjà venu plusieurs fois. Le docteur ne s'attendait pas à être appelé à parler; mais il ne fait de reproche à personne et ne s'en prend qu'à lui-même. S'il ne s'était pas placé si en évidence, il n'aurait pas été victime de ce désagrément. Le Dr Mathieu, que l'on entendait pour la deuxième fois à Willow-Bunch, possède un beau talent de parole et improvise avec une facilité remarquable.

Il dit que si les Canadiens français se querellent parfois entre eux, ils sont tout de suite d'accord dès que des étrangers se permettent de les attaquer. C'est cette union devant l'ennemi, quel qu'il soit, qui a toujours assuré le salut de notre langue, de nos traditions, de tout ce qui constitue la race. Il est heureux d'assister à ces fêtes ; l'on y respire une brise parfumée du patriotisme le plus pur ; et les âmes des missionnaires et des pionniers qui fondèrent la paroisse doivent tressaillir d'aise durant ces jours qui montrent le développement prodigieux atteint par le petit arbrisseau planté par eux il y a un demi-siècle.

Discours de M. Denis

Notre Président, à qui rien n'échappe, aperçoit dans l'assistance, au fond de la salle, M. Raymond Denis, vice-président général de l'A. C. F. C. Bien entendu, il le prie immédiatement d'adresser la parole, et M. Denis, qui ne semble pas y mettre un empressement bien grand, est cependant obligé de céder devant les applaudissements de l'assemblée M. Denis n'est pas étranger à Willow-Bunch, où il a déja parlé plusieurs fois, et sa fougue, avec la chaleur de son débit, preuve évidente de ses sincères convictions, plaisent toujours à l'auditoire.

Il félicite Willow-Bunch de ses superbes fêtes, des décorations magnifiques de ses rues, de ses magasins, de ses édifices, et dit combien il a été heureux et ému en apercevant du haut des collines le glorieux drapeau tricolore claquant à tous les vents, drapeau qui est toujours et partout le symbole de la race française. Après un hommage vibrant aux Canadiens français et à leurs ancêtres qui ont su rester fidèles au culte du souvenir et garder intactes, malgré des obstacles formidables, leur langue

et leur foi, assises fondamentales de la race française en Amérique, M. Denis conjure la génération actuelle de ne pas vivre seulement dans l'admiration du passé, mais surtout dans la préparation de l'avenir. La diffusion de la langue française sur tous les terrains, mais plus spécialement à l'école et dans les affaires, constitue le devoir de l'heure présente et ne pas remplir ce devoir est une lâcheté, une trahison infâme. Et cependant, sciemment ou non, par manque d'énergie ou par négligence, trop des nôtres se rendent coupables de cette trahison. En ce jour de fête nationale, confessons nos péchés contre la race et surtout prenons le ferme propos de mieux faire à l'avenir. Respectons les autres races, c'est entendu, mais respectons surtout la nôtre, et ne soyons pas de ces lâcheurs qui s'aplatissent dans la poussière, ont peur de leur ombre et semblent demander pardon à tout le monde d'être de race française.

Nous eûmes, durant la soirée, le très agréable plaisir d'entendre des artistes toujours goûtés. Mlle Eveline Beaulne nous charma par un morceau de piano; M. H. Jutras, par un chant; MM. Alf. Lambert et Damien Boucher nous exécutèrent des chansons bien choisies pour la circonstance.

Le deuxième jour

On se sépara à onze heures en se donnant rendez-vous pour le lendemain. Mais nous tenons, dès maintenant, à rendre hommage à M. L. Sylvestre qui a présidé d'une façon parfaite cette superbe soirée.

Le deuxième jour commença par une messe solennelle, célébrée à 10 hrs par M. l'abbé A. Lemieux, curé de la paroisse. Servaient comme diacre M. l'abbé Nap Poirier, curé de St-Maurice, Sask., et comme sous-diacre M. l'abbé H.-F. Kugener, curé de Radville, Sask., deux anciens confrères, deux pionniers de l'Ouest. La messe harmonisée de W.-A. Léonard, en E bémol, fut chantée, si possible, avec encore plus de perfection que celle du jour précédent. Les solos ont été exécutés par Mme F. Kriesh, et MM. H. Jutras, Pierre Campagne, J.-F. Bellefleur et Damien Boucher. Mme F.-X. Bellefleur touchait l'orgue. Remarquons qu'une grande part de ce succès revient à M. le docteur Ars. Godin qui avait la maîtrise de la chorale.

A l'issue de la messe une adresse fut présentée à Mgr Mathieu par le président des syndics, M. Prudent Lapointe. C'est un hommage de joie et de vénération envers notre vénéré pasteur.

Monseigneur y répondit en termes émus et saisit cette occasion pour souhaiter à Willow-Bunch des jours de plus en plus prospères, féconds surtout en fruits de salut. Monseigneur nous recommande par-dessus

tout la bonne entente, la pratique constante de la reine des vertus, la divine charité qui attire du ciel tant de bénédictions. L'assistance était compacte. De nouveaux prêtres avaient rejoint ceux de la veille, entre autres, MM. les abbés Ch. Maillard, curé de Gravelbourg ; H. Pannetier, retiré au même endroit; J.-A. Therriault, curé de Montmartre, H.-A. Benoît, curé de Wilcox ; A. Turgeon, curé de Mutrie.

Dans le cours de l'après-midi, nos visiteurs ont profité de quelques heures libres pour visiter la campagne environnante. Ils ont admiré cette belle région agricole, la fécondité de nos champs, la variété et la richesse de nos terres. Entre temps se livrait sur le terrain de jeu de balle (baseball) une lutte acharnée entre jeunes gens et hommes mariés. Le résultat, comme on pouvait le prévoir, favorisa les vieux. Il ne s'agissait pas de se faire faire la leçon par plus jeune que soi ! ! !

Bénédiction du monument du Sacré-Cœur

La cloche de l'église appelait tout le monde, à quatre heures de l'après-midi, pour une cérémonie exceptionnellement touchante. Le ciel était clair et calme. Aussi la foule fut-elle innombrable autour du monument du Sacré-Cœur qu'on allait bénir. Après le défilé des enfants de chœur et d'un groupe de fillettes et garçonnets costumés, conduits par Mme F.-X. Bellefleur ; les auditeurs se massaient devant l'église et Monseigneur prit la parole.

Sa Grandeur parla en français et en anglais. Il faut dire que bon nombre de nos frères séparés s'étaient rendus là pour entendre la chaude parole de notre premier Pasteur. Monseigneur fut court, mais, comme toujours, onctueux et persuasif. Le sujet d'ailleurs s'y prêtait. La dévotion au Sacré-Cœur est en vogue partout. C'est le bon Dieu lui-même qui, sur ces derniers temps, l'apporta à la terre pour la réchauffer, la rajeunir, lui faire produire ces fruits merveilleux des premiers temps du christianisme. Monseigneur souhaite que cette dévotion se répande de plus en plus dans cette paroisse, qu'elle pénètre dans tous les foyers, qu'elle y soit pratiquée de plus en plus et qu'on la mette au premier rang de toutes nos dévotions particulières.

M. le curé A. Lemieux lut ensuite une consécration solennelle de la paroisse au Sacré-Cœur. La foule fit entendre sa grande voix à trois reprises: "Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous." C'étaient des moments de profondes émotions. Quelque chose de mystérieux planait dans l'air. On aurait voulu prolonger encore ces instants trop courts. Malheureusement il fallait songer qu'on était encore sur terre. Après

les joies de l'âme et du cœur, celles du corps et de l'esprit. Le banquet nous attendait.

Le banquet

Le banquet de près de 600 couverts qui a couronné les fêtes du cinquantenaire a été vraiment superbe. La salle était trop petite pour contenir tout le monde. Le service était magnifiquement organisé et l'on ne saurait trop louer ceux à qui revient le mérite de ce beau travail. Nous ne nommerons personne, de peur d'en oublier.

M. le Dr A. Godin présidait ayant à sa droite S. G. Mgr Mathieu et à sa gauche M. l'abbé Lemieux, curé de la paroisse. Parmi les autres, assis à la table d'honneur, on remarquait : M. et Mme Maurice Gravel, de Gravelbourg ; les docteurs Paradis, Savoie et Mathieu, de Régina ; MM. A. Marcotte, de Ponteix, C. Bouffard, O. Lespérance, X. Bellefleur, de Willow-Bunch ; M. Hindle, député provincial du comté ; R. P. Poulet, O.M.I., M. l'abbé Morissette, M. Raymond Denis, etc., etc.

Le Pape et le Roi

L'heure des toasts venue, M. le Dr Godin remercie l'assistance si nombreuse et donne la parole à M. A. Marcotte, chargé de porter la santé du Pape et du Roi.

Le distingué avocat de Ponteix fait ressortir le rôle de la Papauté à travers le monde : il montre tous ces grands empires qui s'effondrent alors qu'on les croit puissants, tandis que la Papauté résiste à toutes les tempêtes, à toutes les révolutions. Restons, dit-il, les enfants fidèles et dévoués du Pape, représentant de Notre Seigneur, et soyons loyaux au Roi.

S. G. Mgr Mathieu répond. Bien que fatigué par plusieurs sermons ou discours prononcés au cours de la journée, il célèbre magnifiquement les beautés de l'histoire de l'Église dont les héros sont les saints. Cette Église a ses lois et ses préceptes auxquels nous devons obéir, si nous voulons mériter le respect de ceux qui nous entourent. Nous sommes de loyaux sujets de S. M. le Roi d'Angleterre et Édouard VII le savait bien lorsqu'il disait que les Canadiens français étaient les plus loyaux sujets de la couronne britannique.

Le Canada

Monsieur Raymond Leduc porte la santé du Canada. Dans un discours plein d'idées, il nous montre l'Ouest Canadien depuis quinze ans, rappelle que si l'Union Jack flotte encore sur nos édifices, l'Angleterre

le doit aux Canadiens français et termine en disant que les deux grandes races qui habitent le pays doivent s'unir dans la concorde et le respect des droits mutuels pour travailler ensemble au développement de cette perle des nations qui est le Canada.

M. le Dr Paradis, de Régina, prononce un discours d'une magnifique tenue littéraire. Nous regrettons que le manque d'espace nous oblige à n'en publier qu'un bref résumé. Après une belle description de la patrie et du patriotisme, l'orateur celèbre les beautés de notre pays. Il fait ressortir le rôle des Canadiens français dans les luttes qui ont conservé le Canada à la couronne britannique. Ils avaient besoin de savoir prier, ces hommes qui se battaient sous un drapeau encore teint du sang de leurs peres. Gardons précieusement cette langue des héros de Salaberry, et si nous nous servons de l'anglais pour nos affaires, gardons notre langue pour prier et pour aimer. Ce discours du Dr Paradis nous a fait regretter de ne pas l'entendre plus souvent en pareilles circonstances.

La Saskatchewan

M. l'abbé Duchaine remplace le Dr Lavallée absent et propose la santé de la Province. Il le fait en quelques mots bien sentis, demandant une union plus intime de nos groupes et souhaite la prospérité de la province basée sur l'union des races.

M. le Dr Maurice Gravel, en quelques phrases éloquentes, et se plaçant sur un terrain pratique, prône l'union et l'organisation. Ayons nos conventions annuelles, choisissons soigneusement nos commissaires d'école. Ne bafouons pas ceux d'entre nous qui s'élèvent, mais aidons-les plutôt ; ils seront une force pour la race et défendront ses droits. Unissons le nord et le sud et soyons tous des patriotes,

Le député de Willow-Bunch, M. Hindle, parle ensuite. Il dit combien il est toujours heureux de se retrouver au milieu de ses amis de Willow-Bunch. Il rend hommage aux Canadiens français et dit combien il fut surpris, à la convention libérale qui choisit Mackenzie King comme chef de constater l'immense supériorité des orateurs de Québec sur tous les autres. Il demande le respect des droits des minorités en faisant ressortir que ce ne sont pas toujours ceux qui parlent seulement l'anglais qui sont les meilleurs défenseurs de l'Empire.

Nos Institutions

M. Léopold Sylvestre, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, porte la santé de nos institutions. Il célèbre le travail des Oblats, fonda-

teurs de la paroisse et adresse ses remerciements aux prêtres réguliers et séculiers qui font partie de cette grande institution qu'est l'Église catholique et qui ont tant fait pour la prospérité de Willow-Bunch. Il salue l'A. C. F. C. qui travaille pour le salut de la race dans la Province et la Société Saint-Jean-Baptiste qui a organisé cette fête et a tant fait pour le développement intellectuel de Willow Bunch. Le Rév. Père Poulet, O.M.I., répond à cette santé dans quelques mots brefs, vu l'heure tardive. Il nous faut des hommes, et non des efféminés. Il nous faut des hommes d'action et d'énergie. Ils sont bien rares de nos jours, ces hommes vrais. Il faut en former dans la jeune génération qui pousse, il faut y créer une élite, des chefs pour demain, des conducteurs de peuple, et pour les former il nous faut leur donner une solide éducation classique. Cette éducation sera donnée a Gravelbourg, au collège. Envoyez-y vos enfants. C'est là qu'on les formera et que l'on en fera des chefs. Saluons nos collèges classiques : ils sont les forteresses pour la sauvegarde de la race.

La Langue française

M. F.-X. Bellefleur porte le toast à la langue française. Dans un langage pittoresque, il dit combien il est heureux d'avoir l'honneur de porter cette santé. S'il perdait sa langue, il ne pourrait plus prier, et bien que parlant un bon anglais, il pense que les prières anglaises faites dans les églises n'ont pas toute leur valeur. Ceux qui ne parlent pas le français devront se trouver bien embarrassés en arrivant de l'autre bord. Il a vu aux États-Unis des petits enfants qui ne comprenaient pas leurs grands-parents. La troisième génération avait oublié la langue maternelle. N'en faisons pas autant au Canada. Luttons pour notre langue et conservons-la.

M. Denis, appelé pour répondre à cette santé, dit qu'il ne retiendra pas l'auditoire bien longtemps, car il a remarqué un fort penchant de l'assistance pour la musique plutôt que pour les discours. Tous les artistes ont été rappelés par l'assistance, dit-il, tandis qu'aucun des orateurs précédents, malgré leur éloquence, n'a bénéficié du même hommage. M. Denis n'allait pas tarder à se repentir de ses remarques, car à la fin de son discours, les "encore, encore" obligent l'orateur à se lever de nouveau. M. Denis rappelle que la langue française, héritière du grec et du latin, est la langue de la diplomatie comme la dernière conférence de Gênes l'a bien démontré. Elle est aussi la langue de la haute culture intellectuelle et du commerce, quoi qu'on en dise. Elle est par dessus tout la langue du catholicisme, et nos missionnaires héroïques l'ont portée

triomphante dans leurs sacrifices jusqu'au trône même de Dieu. Elle est la langue des découvreurs du pays et de ses colonisateurs. C'est elle qui a répandu de l'Atlantique au Pacifique les bienfaits de la civilisation et du christianisme. Gardons-la, cette langue si chère, inculquons-la dans l'âme de nos enfants, formons, dans cette génération, une élite qui suppléera au nombre par la qualité et saura maintenir toute l'influence de la langue sur la race. Victime d'une petite malice, l'orateur se lève et félicite Willow-Bunch pour ses fêtes magnifiques et assure les Canadiens du sud que ceux du nord sont prêts à lutter avec eux en union intime pour la défense de leurs droits historiques et la sauvegarde de la langue.

Les Métis

M. l'abbé Duchaîne porte le toast aux Métis. Il rappelle le rôle glorieux des Métis dans l'histoire de l'Ouest canadien. Ils ont été des constructeurs d'églises et les alliés des missionnaires. Gardons-leur une grande reconnaissance.

M. A. L'Espérance, un vieillard de 74 ans, répond à cette santé. Dans un langage imagé, il parle des Métis qui faisaient connaître aux Indiens le rôle de l'homme de Dieu. Il rappelle toutes les misères des missionnaires, et fait l'historique du Nord-Ouest depuis 1869. Nous avons défendu nos droits avec le fusil. Et vous, qu'avez-vous fait des vôtres ? L'on vous donne une petite heure de français et vous vous en contentez. J'espère que du Collège de Gravelbourg il sortira une génération plus énergique qui saura rendre à la race et à la langue la place qui leur est due. L'orateur, avec ses souvenirs et ses gestes si expressifs, a vivement intéressé l'auditoire.

L'Agriculture

M. G. Marsan porte le toast à l'agriculture. Il le fait dans un langage vibrant qui lui vaut les applaudissements de toute l'assistance. Il exhorte les fermiers à combattre la routine, à être des hommes de progrès. Soyons fiers de notre profession qui a donné tant de prêtres à l'Église, tant d'hommes d'État à la race.

M. G. Bouffard, président des Grain Growers, répond à cette santé. Il dit que l'agriculture est l'une des forces du monde : elle fait vivre l'humanité. l'agriculteur n'est cependant pas souvent récompensé de son travail, et il demande à ceux qui gouvernent un peu plus de sollicitude pour le sort du fermier qui peine et qui sue. M. Bouffard est vivement apprécié.

La paroisse

M. A. Beauvilliers, de St-Victor, porte la santé de la paroisse et prie Dieu de la bénir, et le Sacré Cœur de la garder toujours bien chrétienne et bien française, et de garder longtemps encore son bon Curé. M. l'abbé Lemieux fait violence à son état de santé et répond. Il rappelle la fondation de la paroisse, ses débuts difficiles, le dévouement des métis qui, en 1905, bâtirent l'église et le presbytère en charroyant le bois de 85 milles. Il rend hommage a l'œuvre de ses prédécesseurs, et espère que Willow-Bunch continuera à aller de l'avant, à se développer, paroisse catholique et française toujours.

Les Dames

M. G. Tremblay porte avec beaucoup d'éloquence le toast aux dames et boit à la Canadienne, la reine de nos cœurs. L'assistance applaudit à outrance et demande un nouveau discours que l'orateur, dans sa modestie, refuse de donner.

Le Dr Savoie, de Régina, remplaçant du Dr Roy absent, regrette d'être obligé de parler, mais il a été vaincu par un sourire, le sourire du Dr Godin. D'ailleurs, pour parler des dames, il n'a qu'à laisser parler son cœur, et avec une conviction qui entraîne, le docteur suit pas à pas la femme dans la vie, depuis son enfance, jusqu'à sa vieillesse, et conclut en adjurant les dames et les demoiselles de marcher sur les traces des grand'mères, en restant fidèles toujours à la race, à la langue, à la foi. Il remercie, au nom des invités, la paroisse de Willow-Bunch pour sa magnifique réception.

Le Dr Godin, qui présida avec un tact parfait, remercie tout le monde, plus spécialement Mgr Mathieu, toujours prêt à se dévouer et à braver les fatigues pour aller partout où on l'appelle. Il dit combien ces fêtes font toujours du bien, assure que Willow-Bunch est prêt à rendre aux visiteurs leur visite quand ils voudront, souhaite que des congrès régionaux deviennent plus fréquents, et le banquet se termine au chant de " O Canada " et " Dieu Sauve le Roi ! "

L'A. C. F. C. ET LE CINQUANTENAIRE DE WILLOW-BUNCH

A l'occasion du cinquantenaire de Willow-Bunch, Mgr Z. H. Marois, secrétaire général de l'A. C. F. C., avait envoyé le télégramme suivant à M. le Dr A. Godin, président du Comité des Fêtes:

" Les Franco-Canadiens de la Saskatchewan offrent à la paroisse de Willow-Bunch, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, l'expression de leur admiration et de leur reconnaissance pour l'œuvre accomplie, avec leurs vœux de bonheur et de prospérité "

*
* *

Parmi les invités du Cinquantenaire, plusieurs, qui ne purent assister aux fêtes, tinrent à s'excuser en termes très sympathiques. Parmi les ecclésiastiques, notons NN. SS. Béliveau, de St-Boniface, Prud'homme, de Prince-Albert, et Bernard, de St-Hyacinthe, les RR. PP. Hare, C.SS.R. et Boeming, O.M.I., curés de Régina; J. Magnan, O.M.I., supérieur du Collège de Gravelbourg; C.-J. Passaplan, ancien curé de Willow-Bunch; Boutin, F.M.J., de St-Hubert; Léonard, O.M.I. de Lebret; Louison, de Shell River; Erny, de Gull Lake; Dufresne, de Lampman; Morneau, de Périgord, etc.

Parmi les laïques, notons également l'hon juge A. Turgeon, R. Goulet, insp. d'écoles, de St-Boniface, L. Roy, M.D., de Régina, E. Gravel, de Gravelbourg, etc.

A part *Le Patriote de l'Ouest* qui a fait la part très large à la publicité du Cinquantenaire, *L'Action Catholique*, *La Liberté* et *La Presse* ont consacré plusieurs de leurs colonnes à l'histoire religieuse et civile de Willow-Bunch. D'autres journaux ont aussi noté fort aimablement l'heureux événement.

ÉPILOGUE

Parvenus au terme de cette histoire, qu'il nous soit permis de jeter un dernier regard en arrière et d'admirer, en comparant les chétives origines de Willow-Bunch à son actuelle prospérité, les voies mystérieuses de la divine Providence.

Que voyons-nous en 1870? Un désert habité par les bisons que quelques chasseurs à peine ont visité, et dans lequel se réfugient une quarantaine de familles métisses que chassent du Manitoba la famine et l'invasion des colons Ontariens. Ces Métis sont presque tous français par leurs pères, originaires de St-François-Xavier et de Pembina. Quelques

traiteurs les accompagnent. Fisher, Ouellet et J.-Ls Légaré, commis de ce dernier, plus tard son successeur et cheville ouvrière de la colonie. Ces nomades sont catholiques ; ils ne sauraient se passer du prêtre. L'admirable Congrégation des Oblats leur en fournira. Ces missionnaires vénérables, enfants de Marie Immaculée, s'appellent le Père Lestanc, 1870-74 ; le Père Decorby, 1874-78 ; le Père Hugonard, 1878-80 ; le Père St-Germain, 1880-93. Leur résidence officielle est la Mission lointaine de Qu'Appelle, mais chaque année, ils visitent nos Métis dans leurs hivernements, instruisant, consolant, administrant les sacrements, se contentant du logement et de la nourriture de ces pauvres gens, renonçant par charité aux délices de la vie civilisée, recevant pour tout paiement quelques pelleteries.

Cependant la vie primitive et aventureuse qui faisait le bonheur des Métis touche à son terme. Le buffalo disparaît (1880). Il faut recueillir dans la Prairie des ossements blanchis, établir sa cabane à demeure à Willow-Bunch, et remplacer le bison sauvage par le bœuf domestique. C'est l'ère de l'élevage qui commence. Nos chasseurs se changent en *ranchers*. Le Père St-Germain s'établit parmi eux à demeure et les initie, sans grand succès d'ailleurs, à la culture des jardins.

Les blancs affluent, catholiques et français pour la plupart. L'œuvre du vingtième siècle annonce une transformation totale, la civilisation complète, la paroisse définitive, le homestead et la colonisation. Les ranches ont fait place aux fermes, les sentiers aux chemins de fer, les huttes aux villages, les camps aux villes, les écoles aux couvents, les chapelles aux églises (1900-1920).

C'en est fait. Autour de la florissante paroisse de Willow-Bunch nous assistons à la naissance et au développement d'un groupe important d'autres paroisses, ses filles ou ses sœurs, parlant la même langue, pratiquant le même culte. Ne dirait-on pas le miracle de l'oasis du désert, d'un nouveau Québec, d'une France nouvelle ? *A Dominus factum est istud et est mirabile in oculis nostris.*





TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER : LES ORIGINES.

LIVRE DEUXIÈME : LA MISSION NOMADE.

LIVRE TROISIÈME: LA MISSION PERMANENTE

LIVRE QUATRIÈME: LA PAROISSE.

LIVRE CINQUIÈME: LES PAROISSES.

APPENDICE : LES FÊTES DU CINQUANTENAIRE.